

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Avant toute chose, il va de soi que je remercie les personnes qui m'ont accompagné dans la réalisation de ce travail de fin d'études. Réaliser un mémoire, c'est concevoir un projet, le mettre en œuvre et en rendre compte. Cela exige à la fois de s'impliquer personnellement et de se livrer ouvertement, en prenant le risque de dire ce que l'on a à dire de la façon dont on a choisi de le dire. Rien d'évident, et c'est bien parce que les épreuves sont de différentes natures que les personnes qui ont fourni une aide précieuse sont si nombreuses.

Tout d'abord, je souhaite remercier ma famille et tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont dû vivre sous le même toit que moi, particulièrement lorsque les incertitudes ont affecté sérieusement mon humeur. Merci de m'avoir supporté. Merci aussi de m'avoir écouté, parfois sans me répondre, afin que je puisse extérioriser des pensées qui se sont bien souvent développées à mesure qu'elles ont été exprimées. Merci aussi de m'avoir laissé choisir mes études, mon sujet de mémoire et la façon dont j'ai voulu le mener. Merci pour les déplacements en voiture, les nombreux investissements, la gestion des doutes... Bref, merci pour votre **patience**, et votre tolérance.

Merci, ensuite, à toutes les personnes qui ont accepté de contribuer à la réalisation de ce mémoire, que ce soit en partageant avec moi leurs expériences, en me renseignant au besoin ou en m'offrant l'accès à des documents précieux. À vous, merci pour votre **confiance**.

Merci à ceux qui m'ont offert l'opportunité d'explorer ce terrain du Loup en Belgique. Merci aux membres du GT Loup de Natagora de m'avoir accueilli si spontanément et de m'avoir intégré dans l'équipe. Merci aussi à Sylvain, Nereo et Christiane pour m'avoir fait découvrir le monde de la chasse avec beaucoup d'humanité et de chaleur. À vous tous, merci pour votre **ouverture**.

Merci, aussi, à l'équipe du SEED, pour m'avoir reçu et formé avec toute votre spontanéité et votre naturel. Cette expérience a grandement contribué à me forger en tant que mémorant. À chacun d'entre vous, sans exceptions, merci pour ce **partage**.

Enfin, merci beaucoup à mes promotrices pour le suivi plus que régulier auquel j'ai eu droit. Je m'estime privilégié d'avoir reçu une aide si conséquente, d'autant plus qu'elle s'est avérée bien nécessaire. Merci, donc, pour votre **disponibilité**, votre **sollicitude** et pour cette **collaboration**.

Table des matières

Introduction	1
Méthodologie	7
Choix de la question de recherche.....	7
Du Loup en développement ?.....	7
Explicitation de la prise de position	8
Choix du terrain et des acteurs	10
Cheminement méthodologique	12
Défis épistémologiques et éthiques	15
Chapitre 1 : La gestion du retour du Loup, une affaire de relations	19
La question du Loup en Europe	19
Le « retour » des grands prédateurs, un objet de gestion	19
Le cas français	24
Le réseau loup wallon	28
Histoire du Réseau Loup et des loups belges	28
Les objectifs du Réseau.....	31
Le Plan Loup	33
Conclusion : les ramifications relationnelles de la gestion du Loup sous le signe de la protection.....	35
Chapitre 2 : Des modes d'existence du Loup pour comprendre les « représentations »	37
Le Loup et les loups	38
Le Loup	38
Les loups	40
Résumé : Les différents corps du Loup et des loups.....	42
L'absence : une existence par le récit et l'image	42
Loup Noir : le dévorant	43
Loup Blanc : le régénérant	46
Résumé : des figures du Loups et une représentation spatiale du danger	51

La présence : l'invisible Loup gris aux traits multiples	52
Une présence invisible	52
Après le blanc et le noir, à la recherche du Loup gris	54
Résumé : saisir les loups dans la persistance des visages du Loup	67
Conclusion : entre absence et présence, effectivité et anticipation	68
Chapitre 3 : vers une diplomatie du Loup révélatrice des attitudes prédominantes	70
La protection comme schème de relation dominant	71
Protéger les moutons et la sphère domestique	71
Protéger la nature dans l'ambivalence de la sphère sauvage	75
Résumé : une hiérarchie protectrice comme toile relationnelle des acteurs du Loup	80
De la fortification à la négociation	81
La fortification, protéger par la séparation	82
La négociation, protéger par la rencontre	84
Résumé : une séparation privilégiée	91
Conclusion : les loups, les clôtures et l'ambiguïté du sauvage	92
Conclusion	95
Bibliographie	99
Documents	99
Ouvrages	99
Littérature scientifique	100
Ressources électroniques et articles de presse	103
Reportages	103

Introduction



Photo 1 Plateau de la RTBF au moment du reportage

« Le Petit Chaperon Rouge et les Trois Petits Cochons n'ont qu'à bien se tenir ! La Région wallonne lance une campagne de réhabilitation du Loup, l'objectif c'est de permettre une cohabitation harmonieuse entre l'homme et l'animal tout en les protégeant l'un de l'autre là où c'est nécessaire, et

crier au Loup ce n'est pas toujours indispensable car cet animal est en réalité très utile à l'écosystème... ». C'est ainsi que débute le reportage du journal télévisé de 13h le 19 juin 2020 pour annoncer la venue du *Plan Loup* wallon, soit la direction des opérations sensées orienter la gestion du « retour du Loup » dans la région. Au-delà du fait que la présence d'un animal comme le Loup soit un phénomène relativement nouveau du paysage belge du 21^{ème} siècle, et en soi porteur d'un ensemble de problématiques liées à l'adaptation nécessaire, on observe dans les premières paroles du journaliste des éléments qui peuvent d'emblée susciter quelques questions. La référence aux personnages de contes n'est pas sans rappeler l'importance que ces récits jouent dans la construction de nos imaginaires tandis que la formulation réalisée à l'aide de termes tels que « réhabilitation », « cohabitation harmonieuse », « en les protégeant l'un de l'autre » ou encore « très utile à l'écosystème » induit déjà un ensemble de questions dont le champ réflexif s'avère beaucoup plus large que peut le laisser présager une rubrique de deux minutes à la télévision. Par ailleurs, si le choix des mots soulève déjà un certain nombre de points de réflexion potentiels, il en va de même pour les images qui, parce qu'elles ont été sélectionnées, nous rappellent que les figures qui se dessinent sont aussi des personnages que l'on connaît d'une certaine façon et que l'on peut aisément reconnaître en un coup d'œil. Le visage sympathique d'un loup en gros plan et l'attitude menaçante d'un autre à l'arrière, un champ entouré d'une clôture qui le sépare de la forêt que l'on aperçoit plus loin, tout ça est très évocateur. Mais le reportage ne s'arrête pas là, il a pour objet la présentation du Plan Loup fraîchement rédigé. Lorsque Vinciane Schockert, l'une des co-rédactrices du document, s'exprime, elle le fait en ces mots « L'objectif principal c'est de permettre une cohabitation équilibrée entre l'Homme et le Loup sur un territoire que le Loup est en train de recoloniser

mais sur lequel l'Homme a encore des activités comme l'élevage, la chasse, et cetera. Donc on sait que ça peut poser problèmes par rapport au retour du Loup, qu'il peut y avoir des prédatons sur les troupeau, notamment. Donc, la volonté c'est vraiment d'encadrer d'une façon assez conséquente, dans le plan, la question de la protection des troupeaux et de l'indemnisation des dommages. Mais, pour pouvoir faire ça, il faut une base scientifiques suffisante, et donc il faut permettre un suivi du Loup avec une validation des données de façon cohérente suivant des protocoles standardisés, ce que l'on essaye de faire à travers du Réseau Loup ». Le Loup « recolonise » le territoire « sur lequel l'Homme a encore des activités » il y est « de retour » et rencontre une série d'acteurs tels que les éleveurs, les chasseurs ou encore le Réseau Loup, superposant ainsi sur le leur l'espace habité qu'il est en train de se construire. Le Plan Loup, tel qu'il a été dit, cherche alors à favoriser une « cohabitation équilibrée » qui passe par la « protection » des troupeau, possible uniquement à travers un « suivi » le plus « scientifique » possible. Autrement dit, il est nécessaire de **gérer** pour assurer la coexistence entre cet animal qui revient et qui se confronte à des activités qu'il faut protéger au moyen d'une connaissance scientifique. C'est un nouvel ensemble de questions qui se dresse si l'on cherche à déconstruire les principes qui constituent les fondements de toutes ces affirmations. On peut alors tenter d'organiser l'ensemble afin de tracer un parcours réflexif dans le but d'explorer certaines des multiples dimensions de la problématique, et peut-être proposer un regard sur les aspects qui évoluent en parallèle des « protocoles standardisés ».

Tout d'abord, au sein de ce travail, il sera question de s'arrêter sur le principe de **la gestion** du Loup. Si elle est présentée comme un élément qui va de soi, elle est pourtant issue d'un postulat qui affirme que les êtres vivants non-humains qui nous entourent sont susceptibles d'exister dans le cadre qu'on leur fixe, dans un contrôle qu'on leur impose. Ce principe ne va en réalité pas de soi, il implique l'intervention d'un certain nombre d'éléments tels que les intérêts personnels ou sectoriels, les représentations, les expériences, les pratiques ou encore les relations. Aborder les questions du Loup peut alors se faire par le biais de ces quelques approches généralistes. On peut commencer par se demander ce qu'a de particulier le Loup en tant qu'animal non-humain, ou comment les humains le situent au sein de l'ensemble des existants connus. On pourra alors remarquer qu'il appartient au groupe des grands prédateurs, un ensemble particulier qui permet déjà de cerner une partie des aspects saillants qui font des cas de loups des expériences humaines problématiques, aujourd'hui et par le passé, en Belgique ou ailleurs en Europe. On peut aussi s'arrêter sur ces expériences humaines de ces animaux et ce qu'elles impliquent. Les grands prédateurs, et le loups a fortiori, interagissent avec les

humains et génèrent des relations, lesquelles sont vécues concrètement, parfois par le biais de certaines pratiques. Ces pratiques renvoient quant à elles à des acteurs, des pratiquants qui, en fonction de leur activité, n'entretiennent pas un rapport similaire aux prédateurs dont on parle. Ces acteurs, leurs pratiques et les relations qui en découlent, peuvent également différer, tant selon l'époque que selon le lieu ou encore le contexte dans lequel ce rapport humain-animal prend forme. À ce titre, il est utile de distinguer les exemples que l'on observe ailleurs de ce qui émerge en Belgique, un terme qui renvoie à un territoire, un contexte et des acteurs spécifiques qu'il s'agit à nouveau de définir. Ainsi, on peut lentement s'essayer à comprendre ce que signifie « *gérer le Loup* », un grand carnivore qui vient ébranler des acteurs au sein d'un contexte spécifique et situé. On commence alors à percevoir le sens derrière l'idée de « *cohabitation harmonieuse* », l'un des termes qui, sans *aller de soi*, vient contribuer à définir cette gestion du Loup qui nous occupe. Toutefois, situer ainsi la problématique ne suffit pas à couvrir l'ensemble des curiosités évoquées, et les relations qu'entretiennent certains humains avec les loups peuvent encore être explorées davantage. On peut encore se questionner sur la notion de « retour », sur les images littéraires évoquées de prime abord, lesquelles renvoient à un lien puissant au passé, à la tradition et à l'imaginaire, du Loup et de ce qui l'entoure.

Dès lors, l'étape suivante peut consister à explorer ces aspects. Qu'est-ce qui, de nouveau, va de soi ou non dans cette idée que le Loup revient, que cet animal dont on parle tant soit passé de cet état d'**absent** à cet état de **présent** ? On touche alors à un nouveau champ, toujours contextuel, mais moins ancré dans les pratiques que dans les discours. Les acteurs ne sont plus seulement ceux qui font mais aussi ceux qui disent, à partir de ce qu'ils ont vécu ou de ce qu'ils ont lu ou entendu. On s'intéresse alors au jeu de l'émission et de la réception, à ce qu'on dit du Loup et à la façon dont ces dires contribuent à produire des attitudes, des modes d'existence. On peut se demander pourquoi il est nécessaire, dans la première phrase, celle qui introduit le reportage, de rappeler à la fois l'image du Grand Méchant Loup, celui qui dévore et le Petit Chaperon Rouge et les Trois Petits Cochons, ainsi que l'autre Loup, celui qui est « *en réalité très utile à l'écosystème* ». Cette ambiguïté, visible jusque dans les images sympathique ou bien menaçante du loup représenté à l'arrière-plan du plateau de télévision, fait également l'objet de tout un questionnement puisqu'elle véhicule avec elle les relations que l'on entend entretenir avec les loups à travers la figure du Loup que l'on invoque. Il devient donc nécessaire d'établir des distinctions et de les qualifier. Premièrement, celle qui permet de différencier, rapidement, *Le Loup*, comme ensemble de discours et d'images, avec *les loups* comme des êtres vivants non-humains substantiels et doués d'une existence physique quelque part dans le temps et

l'espace. Bien que ces deux existants ne soient pas indépendants l'un de l'autre, leur distinction demeure un point d'attention important. Il permet, en effet, de poursuivre la réflexion sans confondre la figure du Loup, son discours, avec l'animal. Par ailleurs, cette démarche permet également le traitement des mots et des images comme un produit à part entière, capable de révéler des points de tension corrélés. Ainsi, Le Loup permet la mise en relation des loups avec d'autres thèmes qui les concernent tels que la peur, la nature ou encore le territoire. En choisissant de poursuivre cette piste, on intègre dans l'équation un nombre d'acteurs que l'on n'avait pas forcément évoqués jusqu'alors. Le Loup, ce n'est pas qu'une question de loups, de chasseurs, de bergers et de moutons, c'est aussi une question de forêts, de prairies, d'espaces ouverts ou fermés, sombres ou lumineux, de paysages qui, eux aussi, possèdent leur histoire et des idées auxquelles ils ont été associés. Les relations qui se tissent entre l'humain et le non-humains sont alors potentiellement à prendre en compte en impliquant ces points de rencontre supplémentaires, des paysages que l'on représente, que l'on gère également, et que l'on choisit, aussi, de protéger.

Parce que **protéger**, finalement, c'est là le propos du *Plan Loup*. Il s'agit de mettre à l'abris les éleveurs et leurs moutons, soit préventivement par l'installation de moyens de protection, soit rétrospectivement à l'aide de mesures de dédommagement. Par ailleurs, l'objectif est également de protéger les loups et leur cadre de vie, de sorte que l'espèce puisse se développer durablement sur le territoire. Dans l'ensemble, on cherche à atteindre cette « *cohabitation harmonieuse* » en protégeant tout le monde. Cette manière de faire relation fait alors office de toile de fond pour l'ensemble des rapports qui se nouent, entre les acteurs, des acteurs à l'environnement, et des acteurs aux loups. Toutefois, à travers ces différentes relations, la protection prend-elle la même forme ? S'interroger sur les déclinaisons de ce schème de relation invite à poser le regard sur les rapports entre les différents acteurs, mais également sur les modes d'existence précédemment évoqués. En effet, lorsque l'on protège, on protège de quelque chose, et différemment selon la façon dont la chose existe ou se fait exister. Concrètement, on peut se demander pourquoi l'on choisit des clôtures, ou encore pourquoi on les privilégie à d'autres façons d'agir, comme en pratiquant le tir non-létal par exemple. On pourrait s'arrêter sur les dispositions pratiques invoquées, mais l'on peut encore chercher ce à quoi vont mener l'un ou l'autre de ces dispositifs, au-delà de leur fonction de protection. Sur quoi agissent les clôtures et sur quoi agit le tir non-létal ? Est-ce le même geste de poser une barrière ou de tirer sur un animal ? À quelle dynamique relationnelle conduisent l'une et l'autre mesure et laquelle des formes de protection est alors privilégiée ? Ce champ de question, en s'ajoutant aux précédents,

permet un dernier regard sur l'ensemble de la problématique telle qu'elle se situe spécifiquement sur le territoire wallon. Plus que de s'intéresser à la façon dont on gère le Loup, on peut tenter de comprendre ce qui est privilégié lorsqu'il s'agit de trouver une approche pour répondre à l'animal non-humain lorsqu'il entre en contact avec l'humain de façon problématique. Observer ce choix de protection, et la façon dont il s'opère, c'est aussi étudier comment les humains communiquent avec l'Autre, surtout lorsque ce dernier remet en question les espaces définis et conçus par les premiers, lorsqu'il vient bousculer les territoires.

En résumé, à partir de la façon dont la présence de loups sur le territoire belge, et plus spécifiquement wallon, s'érige en fait social, une série de questionnements trace le parcours réflexif de ce travail qui cherche à comprendre *comment les humains en charge ou mis en charge de la gestion des loups, un ensemble des non-humains « à problème », définissent ces derniers et agissent sur eux, entre eux et sur les territoires, tant sur le plan pratique que relationnel.*

Pour ce faire, la première partie s'attachera à construire une compréhension de cette gestion, abordée comme un mode relationnel qui ne va pas de soi entre l'humain et le non-humain. Cette compréhension se construira en abordant la question des grands prédateurs et la notion « d'animal à problème » sur le cas français pour mettre en évidence les paramètres relationnels à l'œuvre dans la gestion de ces animaux. Ensuite, l'analyse se portera sur le cas belge et les déclinaisons de ces relations. Le tout tentera de mettre en évidence l'existence d'au moins **trois axes relationnels** en interaction :

- 1) Les relations des humains aux animaux non-humains
- 2) Les relations des humains entre eux autour des animaux non-humains et des questions que ces derniers suscitent
- 3) Les relations des humains au territoire à partir du partage des espaces avec les animaux non-humains qui y habitent

La question suivante portera sur le non-humain qui nous intéresse, à savoir le Loup, et la façon dont il est saisi par cette gestion qui le fait exister différemment, notamment, selon la façon dont l'animal choisit lui-même de se faire exister. Le premier point de cette deuxième partie concerne la distinction du Loup et des loups, deux « corps » d'un même animal qui renvoient à des phénomènes différents. Ensuite, on s'intéressera à la façon dont les loups et le Loup existent lorsqu'ils sont absents du territoire belge. Enfin, cet état d'absence sera mis en perspective comparativement à l'état de présence que l'on connaît aujourd'hui. L'objectif est donc d'entrer

dans **les représentations** qui coexistent et la façon dont celles-ci s'imbriquent dans les relations précédemment mises en évidence.

Il est alors possible, pour finir, de se tourner vers la façon dont s'effectue la gestion et ce qu'elle dit, spécifiquement, de la manière dont on entend s'entretenir avec les loups. Le propos se tournera donc vers le thème de la protection comme réaction à la présence ainsi que sa manière de mettre en relation selon ce qui est protégé. La réflexion se termine ensuite sur ce qui différencie les manières potentielles de protéger et ce qu'elles impliquent en matière de négociation avec le vivant. Le travail s'achève donc sur **la question des attitudes** en resituant les relations et les représentations que l'on peut y associer.

Dans l'ensemble, ce mémoire vise moins à répondre à une question de recherche qu'à mettre en évidence la multitude de questions (de recherche) potentielles qui émergent d'un phénomène social complexe que l'on peut s'attacher à déconstruire. Néanmoins, l'approche n'est certainement pas holistique, bien qu'elle se veuille multifocale. Il convient donc, avant d'entrer dans le cœur du propos, de préciser quelques points de méthodologie afin que les intentions, et les choix opérés, puissent être identifiés et situés.

Méthodologie

Choix de la question de recherche

Du Loup en développement ?

Dans le cadre d'un mémoire de master en sciences de la population et du développement, on pourrait s'interroger sur la pertinence d'une étude portant sur le retour des loups sur le territoire belge. À l'heure où les débats foisonnent sur des sujets aussi divers et primordiaux tels que ceux relatifs au dérèglement climatique, aux bouleversements politiques, aux conflits fonciers, aux migrations ou bien d'autres, la production d'une politique locale autour d'un animal peut apparaître comme une question empreinte d'une certaine forme de localisme. Pourtant, même si le cas s'éloigne rapidement des grands enjeux humains, c'est pour renouer avec eux dès qu'il s'agit de formuler une politique cohérente qui, par le simple fait d'entendre *gérer* la situation, soulève déjà un ensemble de questions. C'est que faire politique avec *des loups* qui *reviennent*, c'est se confronter profondément à **l'Autre** et à **l'Ailleurs**, deux ensembles de réalités intimement liés aux enjeux de développement.

En effet, si l'on doit se reposer sur une définition du développement, il faudrait l'entendre comme « un enjeu contemporain crucial pour l'humain et pour le vivant, que l'on peut aborder à travers : un ensemble de théories et de projets relatifs au changement social, situés dans le temps et des espaces spécifiques et en conflit les uns avec les autres, ainsi qu'un ensemble de politiques et de pratiques ayant un impact dans la vie des populations qui les reçoivent, les rejettent ou les transforment¹ ».

Tout d'abord, l'étude du retour des loups rejoint cette définition parce qu'elle questionne l'Autre, elle s'arrête sur la tension qui existe entre l'humain et le vivant. Le but étant de gérer un fait social impliquant des animaux, il s'agit de comprendre un existant doué d'agencéité et avec lequel on communique, ou négocie, différemment qu'avec des humains. Il y a là un rapport de relation qu'il est primordial de saisir pour comprendre la complexité de la question. De plus, la difficulté ne se limite pas à ce contact ardu entre les humains et les loups, la politique représente aussi un défi en ce qu'elle exige que les humains s'entendent entre eux autour de la question animale, et ce en articulant différentes pratiques et différents rapports à l'espace afin de produire une norme qui modulera ensuite ces relations qui forment déjà un réseau complexe.

¹ Définition proposée par Emmanuelle Piccoli dans le cadre du cours d'analyse du développement LSPED 1212

En parallèle, la question est aussi profondément spatiale et vient donc interroger notre rapport à l'Ailleurs ou, plus spécifiquement, la façon dont un Ici construit peut s'avérer être un Ailleurs pour l'Autre. La tension dont on parle existe profondément entre l'espace et les populations. Actuellement, les loups et les humains occupent ensemble un espace délimité par les humains qui l'appellent « Belgique », une dénomination à laquelle les loups ne répondent pas. L'espace n'est alors pas qu'une surface de terre. Parce qu'il fait sens différemment pour les uns et les autres, il s'agit surtout d'un *espace-vécu*, habité, parfois construit, et donc profondément territorialisé. Si ce thème est à ce point saillant, c'est que, lorsque cohabitent les humains et les loups, ces territoires se superposent de façon problématique, ce qui permet une mise en lumière de cette réalité qui nous entoure quotidiennement, celle d'un monde où les existants cohabitent, ce qui ne va absolument pas de soi. Ce caractère difficile du propos vient bel et bien problématiser les politiques du Loup qui, comme nous le verront, se rattachent constamment à cette dimension spatiale.

Dans l'ensemble, les ingrédients d'une question légitime en sciences du développement sont bien présents. On observe une tension entre populations humaines et non-humaines qui entrent en relation de façon problématique autour de l'occupation commune d'un territoire où s'exercent des pratiques et des politiques transformatrices. Il y a là un enjeu crucial de vivre-ensemble à inventer ou réinventer, tout un monde de relation à développer ou à redévelopper.

Explicitation de la prise de position

Comme il l'a été induit précédemment, la question du Loup n'est pas vierge de débats et rassemble un certain nombre d'acteurs dont les rapports entre eux, vis-à-vis de leur pratique, de leur histoire, de leurs attachements territoriaux ou de leurs engagements politiques, peuvent s'avérer potentiellement tumultueux. Venir traiter de cette question n'a donc rien d'anodin puisque chaque propos énoncé peut très facilement être attribué à une prise de position, à moins qu'il ne soit récupéré pour faire office d'argument capable de renforcer l'une ou l'autre proposition d'un acteur précis à un moment donné. Dès lors, en tant que mémorant, il devient crucial de clarifier la position personnelle que j'occupe lors de la rédaction de ce travail, non seulement parce qu'il y a un enjeu de prudence, mais aussi, et surtout, parce qu'il est question de respect à l'égard de toutes les personnes qui ont contribué à l'élaboration de cette recherche. Par respect, j'entends *une considération profonde de l'existence de chacun*, des prises de position, des vécus, des visions du monde et des affects que je choisis délibérément de ne pas valoriser comparativement. Tous ces éléments sont la résultante des histoires vécues par chacun et qu'il ne m'appartient nullement de juger. Je propose alors de retracer rapidement un morceau

de la mienne, afin que chaque lecteur puisse, lui aussi, situer mes propos et comprendre qu'il ne s'agit pas là d'une quelconque prétention de vérité, mais bien d'un point d'arrêt temporaire sur le cheminement d'une réflexion progressive.

Si j'ai choisi de m'intéresser aux loups pour la réalisation de mon mémoire, c'est sans doute pour un ensemble de raisons que l'on pourrait dire conscientes pour certaines, et plus inconscientes pour d'autres. Il y a, tout d'abord, un attachement particulier aux questions animales qui, aussi loin que je m'en souviens, ont toujours suscitées chez moi des sursauts existentiels, des sentiments, parfois révoltés, d'incompréhension à l'égard de certains traitements que l'on peut actuellement observer à l'égard des animaux. Pour tout un tas de raisons, ces sentiments n'ont que très brièvement pris la forme du militantisme. En même temps que j'aiguisais les fondements d'un sens critique, je découvrais que défendre la cause animale comportait tout autant de points problématiques que de l'ignorer. Je considère cet état tout juste décrit comme le point de départ de l'étudiant que j'étais au début de ce mémoire, soit quelqu'un de relativement perdu entre les deux voies d'un dualisme peu pratique qui me dictait soit de protéger les animaux à tout prix, soit de me montrer plus laxiste, au risque de tolérer passivement des gestes intolérables. Ce questionnement pourra sembler typique à ceux qui y reconnaîtront la fâcheuse habitude de faire précéder les grands principes aux facteurs plus concrets, nombreux, complexes et nuancés que l'on rencontre lorsque l'on se confronte à la réalité. C'est ce changement d'habitude qui aura donc marqué ma réflexion et forgé ma position actuelle : passer d'un état de jugement à un état d'observation, malgré les difficultés que cela engendre. J'ai choisi, tout à fait volontairement, de taire la petite voix qui dicte les opinions, et de m'ouvrir à toutes les expériences des uns et des autres, validant l'ensemble de mes observations que je considérerais comme des données, mais des données chaudes, changeantes, faites d'incertitudes. Cette position d'observateur rend alors profondément sensible au doute, puisque toutes ces données ne sont dans un premier temps pas filtrées par un spectre plus subjectif. Il a pourtant bien fallu dépasser ce doute persistant pour pouvoir ne serait-ce que commencer à rédiger quelque chose. C'est donc là la deuxième transformation d'attitude qui fut nécessaire, celle de la réintroduction d'une forme de jugement, non pas au détriment de l'observation, cette fois, mais bien en accord avec elle. Cette subjectivité réintroduite, elle ne se manifeste pas dans un geste de validation ou d'invalidation des propos recueillis, mais plutôt dans le choix de ce qui est mis en évidence. Autrement dit, je me suis réservé le droit de parler de ce qui m'a intéressé, il apparaîtra donc certainement que je suis passé à côté d'éléments qui

peuvent paraître autrement plus importants aux yeux des autres. Toutefois, cette attitude fut nécessaire pour parvenir à réaliser l'exercice de l'écriture du mémoire.

C'est alors qu'interviennent les paramètres plus inconscients. Qu'est-ce qui m'obsède dans ces questions animales au point de motiver la réalisation d'un mémoire ? Qu'est-ce qui se situe au cœur de toutes mes réflexions plus ou moins liées au cas du Loup ? En faisant la rétrospective de mes travaux depuis le début de mon parcours universitaire, les bons comme les beaucoup moins bons, je retrouve parfois une certaine forme de consistance thématique : lorsque quelque chose m'intéresse, c'est parce que l'Autre est impliqué, et ce d'autant plus s'il véhicule avec lui une certaine forme d'Ailleurs. À travers ces réflexions, j'ai souvent agi comme un être de comparaison, mode cognitif qui, je pense, module le plus souvent ma pensée. Je me demande ce qui diffère chez l'Autre, ou pourquoi son monde est un Ailleurs à mes yeux. Lorsque c'est possible, j'ose aller me confronter à cet Autre et à sa Réalité, parfois si différente de la mienne. Ma prise de position, c'est donc celle-là. J'ai choisi de m'arrêter sur ces aspects de la question, à savoir ce qu'il y a d'Autre chez l'Animal, chez le Loup, ou même chez l'Humain, lorsqu'il est différent, et lorsque sa Réalité, son Ici, est un Ailleurs pour l'Autre ou pour moi-même.

Choix du terrain et des acteurs

Si je viens d'expliquer pourquoi j'ai choisi de m'intéresser au Loup pour mon mémoire, on peut encore chercher à savoir pourquoi je me suis arrêté à ce qu'on en dit et ce qu'on en fait en Belgique. La littérature ne manque pas, en effet, sur la question à l'étranger. Aussi, avec les moyens, notamment linguistiques, à ma disposition, j'aurais tout à fait pu envisager un véritable terrain dans les Alpes française, en Galice espagnole ou même, dans une certaine mesure, dans les forêts septentrionales de la Suède. Alors, pourquoi choisir de rester en Belgique ? Au-delà de la dimension pratique, on pourrait rassembler les raisons qui ont motivé ce choix autour d'une expression : le **retour** du Loup en Belgique. Le cas, ici, est très récent, la Belgique étant le seul territoire, avec le Grand-Duché du Luxembourg, qui n'avait pas encore de cas de loups en Europe continentale. Autrement dit, la matière était « fraîche », et elle a, de fait, remué en permanence tout au long de la recherche qui s'est menée en parallèle de l'actualité des loups, pour le moins riche en rebondissement. Par ailleurs, il a fallu décider des personnes avec qui l'interaction serait la plus créative pour entrer sur le véritable terrain, soit les groupes concernés, les gens qui parlent du Loup, qui sont impliqués dans le « monde partagé » et qui prennent éventuellement part à la prise de décision. Pour les identifier, la littérature a été une aide précieuse, tout autant qu'un piège à éviter. Avec un sujet qui a déjà su faire écrire à ce point, les « profils » des acteurs, au moins sur papier, étaient déjà relativement définis. Aussi, le choix

de ces acteurs s'est progressivement accompagné, méthodologiquement, d'une redécouverte de ceux-ci.

En premier lieu, pour revenir sur le caractère inédit du retour du Loup en Belgique, rappelons que la présence de l'animal n'est officielle que depuis 2018 à partir de la vérification de traces dont les premières furent observées en 2016. L'histoire de la prise en charge active du phénomène, du moins sur les plans administratif et scientifique, s'est donc déroulée sur trois années pleines seulement, tandis que l'élaboration du sujet de ce mémoire voyait le jour lors des premiers mois de l'année 2019. De ce fait, chaque événement rebondissant ayant eu lieu à partir de ce moment a été vécu « en live », et non rétrospectivement. Cette dimension actuelle a permis l'accès à des données d'observation davantage présentes dans l'effervescence, la spontanéité des réactions parfois à fleur de peau. Elle a permis d'assister, d'autres fois, à l'urgence de gérer, et donc d'identifier ce qui pouvait faire l'objet d'une priorité aux yeux de certains groupes. En outre, le sujet ayant été largement traité à l'étranger, cette forme de nouveauté offrait également l'opportunité de se confronter à un cas original et à la créativité d'un contexte nouveau.

Pour ce qui est des acteurs, le choix s'est avéré relativement difficile. Il m'a d'abord semblé important de trouver une « porte d'entrée » parmi les personnes concernées par la problématique. Bien que les chasseurs et les éleveurs semblaient tout indiqués sur la base des premiers documents consultés, je me suis dirigé vers les associations naturalistes par familiarité. Ayant déjà eu l'occasion de travailler pour certaines d'entre elles, et ayant l'expérience de ce type de dispositifs associatifs, l'option paraissait confortable, d'autant plus que le *Groupe de Travail Loup* (GT Loup) de l'association *Natagora* se compose de membres bénévoles, ce qui me permettait d'accéder aisément à un groupe de personnes investies. Toutefois, cette première expérience m'a surtout permis de réaliser à quel point les acteurs étaient nombreux à graviter autour du Loup, notamment à travers le *Réseau Loup* qui deviendrait alors mon principal point d'identification des acteurs pertinents. Étant composé de membres du monde de la chasse, de l'élevage, d'un consortium d'associations naturalistes, de scientifiques et de membres de l'administration, le *Réseau Loup* réunit des représentants d'un ensemble de groupes jugés concernés. À partir de ce point, j'ai décidé de m'intéresser également au point de vue me paraissant, de prime abord, le plus contradictoire avec celui des associations naturalistes, à savoir celui des chasseurs. La tension entre l'approche des deux groupes a constitué un point d'attention important durant la phase d'exploration du travail, avant de laisser une impression d'incomplétude. C'est en suivant divers conseils, et en réalisant mes premiers entretiens, que

j'ai eu l'opportunité de discuter également avec des éleveurs, que je considérais au départ comme une population hautement minoritaire avant de réaliser toutes les implications de leur situation, et des membres de l'administration dont l'éthique centriste s'est révélée la plus révélatrice des enjeux humains en train de se jouer.

Finalement, cette expérience de terrain, que je m'apprête à expliciter davantage, se compose de trois réunions d'un comité naturaliste, de deux journées d'enquête auprès de cette même équipe, de l'investissement dans un projet didactique de cette même association, de deux journées de chasse sur des domaines différents et d'une batterie d'une quinzaine d'entretiens. De plus, il semble important de mentionner la réalisation d'un stage au sein de *l'unité Socio-Économie, Environnement et Développement* (SEED) de l'Université de Liège qui, même s'il n'était pas directement relié à mon mémoire, m'a donné accès à une meilleure connaissance de la forêt tout en m'offrant la possibilité d'être témoin d'interventions anecdotiques au sujet du Loup. Ces interventions se sont ajoutées à une observation plus passive des attitudes de ce que l'on pourrait considérer comme « le grand public », tant par les commentaires de proches sur le mémoire en cours que par l'accès aux positions des utilisateurs des réseaux sociaux. Ces données sont d'un autre ordre et possèdent une valeur d'une légitimité différente de celles qui ont été méthodologiquement produites. Toutefois, elles ont contribué à l'imprégnation générale du sujet tout en fournissant occasionnellement quelques pistes.

Cheminement méthodologique

Pour retracer plus chronologiquement les étapes du travail réalisé, il est nécessaire de se pencher sur la façon dont il s'est conçu. Il a d'abord fallu imaginer ce à quoi pourrait ressembler un « terrain » en Belgique. À vrai dire, le terme convient peut-être assez peu. Si l'exploration d'un « secteur du Loup » a été réelle, le partage des expériences ne s'est fait qu'à travers un certain nombre de fenêtres bien précises et dans lesquelles les acteurs étaient tout à fait disposés à s'exprimer, soit parce que le sujet apparaissait dans le cadre de leur travail, soit parce que le lieu de la conversation était tout à fait approprié, comme ce fut le cas lors des chasses ou lors des réunions du *Groupe de travail Loup* (GT Loup) de l'association *Natagora* par exemple. Il convient donc de garder cet élément à l'esprit pour imaginer le type de données auquel il m'était possible d'avoir accès.

Comme évoqué en amont, la première étape, après une très brève entrée en matière dans la littérature, fut de prendre contact avec le *GT Loup* de l'association *Natagora*. Avec beaucoup d'ouverture, je fus invité à prendre part aux activités du groupe lors de la réunion du 18 juin 2019. Immédiatement, la réunion a su planter un décors de l'action depuis la perspective de

cette association naturaliste. Les rassemblements se font sur un format classique et codifié, en suivant précisément un ordre du jour préétabli et en attribuant des titres et des fonctions aux membres qui existent dans le groupe à travers les responsabilités qu'ils entendent endosser. Les débats du Loup, au moins à ce stade, ne semblaient plus seulement être une histoire d'idées, mais également de personnes. J'ai réalisé cette dimension en demandant s'il était possible de profiter de la scène offerte par la *Foire Agricole de Libramont* pour réaliser une enquête exploratoire auprès des passants et des éleveurs. Ma demande a été interprétée comme une proposition qui a été saisie par des membres du groupe pour instaurer un échange : je pouvais réaliser cette enquête, et, dans l'idéal, les données de celle-ci serviraient au *GT Loup* a posteriori.

La Foire Agricole de Libramont s'est déroulée entre le 23 et le 26 juillet. Je m'y suis rendu à deux reprises pour y passer toute une journée. L'objectif initial était donc de réaliser une enquête par questionnaire afin de sonder rapidement les attitudes des éleveurs et du grand public et potentiellement donner lieu à quelques pistes. Les conditions de l'événement n'ont malheureusement pas permis la récolte d'une quantité de réponses satisfaisante pour les éleveurs, bien que le grand public ait participé de façon assez enthousiaste. L'enquête en elle-même ne fut donc qu'une semi-réussite, contrairement aux deux journées qui, elles, furent bien plus utiles en termes de développement de mes intuitions. En effet, bien que les acteurs soient nombreux, ils évoluent dans un secteur qui les relie les uns aux autres. Aussi, le passage de plusieurs personnages, dont quelques chasseurs, m'a donné l'occasion de m'entretenir rapidement avec quelques personnalités indistinctes. Ces conversations, tenues sur un ton informel assez éloigné de ce que l'on pourrait attendre d'un entretien semi-dirigé, ont révélé beaucoup de nuance dans les propos de chasseurs qui, de prime abord, apparaissaient comme les anti-loups par excellence. Une autre anecdote, anodine au premier regard, a fourni un indice intéressant sur le regard que portent des naturalistes sur la nature qu'ils souhaitent aider. L'un d'eux, intéressé par mon chien qui m'accompagnait, me posait quelques questions à son sujet, sur le ton de la conversation de nouveau. Je lui fis part des habitudes de Lenox (mon chien) qui aime courir dans les bois derrière notre maison familiale. Il n'en a pas fallu plus pour offusquer sérieusement le naturaliste qui a tenu à me rappeler que la loi interdit strictement que les chiens ne soient pas tenus en laisse en pleine nature. Or, ce point de loi m'était totalement inconnu. Je terminais donc cette petite incursion avec au moins deux idées en tête : il n'est pas possible de réduire les chasseurs à une catégorie, et les naturalistes ne parlent pas tous au nom de La Nature, mais au nom d'une certaine forme de nature.

Au terme de l'été, je pris donc la décision d'adapter mon programme de master à ces questionnements pour lesquelles je ne me sentais pas suffisamment équipé. J'avais alors eu l'occasion de rencontrer des membres de l'équipe SEED à plusieurs reprises, pour établir un premier contact et pour réaliser les questionnaires de l'enquête destinée à la *Foire Agricole*. C'est en suivant leurs conseils que je pris la décision de suivre un cours d'anthropologie de la nature sur le site de Louvain-la-Neuve ainsi qu'un cours de pratiques de gestion de la biodiversité sur le site d'Arlon. Ces deux cours ont été suivis lors du premier quadrimestre, une période lors de laquelle un certain nombre d'événements se sont déroulés. L'un d'entre eux est la disparition de la louve Naya au mois de septembre. Les détails de ce fait divers seront détaillés plus tard, mais il est intéressant de noter que la mort présumée de l'animal a suscité des réactions virulentes qui m'ont encouragé encore davantage à m'intéresser au monde de la chasse. Le 28 octobre 2019, une autre réunion avait lieu avec le GT Loup, proposant cette fois-ci de s'investir dans la réalisation d'un cours en ligne (MOOC) au sujet des grands prédateurs et pour lequel je fus recruté pour alimenter le volet sociologie. Cette expérience m'a offert un regard sur les pratiques de communication et la façon dont on entend diffuser le débat, notamment à travers l'éducation.

L'autre point important de ce premier quadrimestre, c'est ma décision de participer à une journée de chasse afin de me rendre sur un terrain différent de celui des associations. Cette décision n'allait pas de soi car, contrairement aux associations, mon a priori sur les chasseurs n'était nullement de l'ordre du positif. Cependant, à ce stade de mes réflexions, mes doutes étaient déjà bien établis quant à la validité de mes représentations. Aussi, à l'aide des relations de mes proches, un groupe de chasseur a généreusement offert la possibilité à ma famille de participer à une chasse lors d'une journée que je qualifierais de transformatrice dans mon rapport à mon sujet de recherche. L'approche fut totalement différente de ce qu'elle était au sein de l'association, où je fonctionnais principalement à la reconnaissance de schémas dont j'avais l'habitude. Lors de la chasse, tout fut une découverte et une subversion des attentes, à commencer par le rapport à l'animal. Le geste cynégétique, pour parler de l'ensemble des activités pratiques réalisées lors de la journée, est empreint d'une dimension rituelle importante, laquelle culmine en fin de journée lorsque le tableau de chasse est présenté solennellement sur un autel tandis que le chant de chaque animal prélevé est entonné au cor de chasse. Les codes apparaissent tout aussi sérieusement qu'au sein de l'association, et il est possible de comprendre assez intuitivement que leur importance n'est pas à prendre à la légère. Si je ne me suis pas arrêté à l'étude de ces codes, il m'est néanmoins apparu qu'ils étaient différents. Aussi, mon

questionnement s'est de nouveau redirigé, cette fois sur le rapport à la nature que chasseurs et naturalistes, selon eux, contribuent tous protéger, mais avec des codes différents. À la suite de cette première chasse, qui eut lieu au mois de novembre, je pus assister à une seconde le 16 janvier 2020, dans le cadre légèrement anticipé de mon stage. Il s'agissait d'une chasse de la couronne sur le site domanial de *Saint-Michel Freyr*, une forêt appartenant au massif de la *Grande Forêt de Saint-Hubert* et qui m'occuperait ensuite durant une bonne partie du second quadrimestre. À travers cette chasse, la dimension gestionnaire se faisait plus apparente, et la présence du *Département Nature et Forêt* (DNF) et du *Département de l'Étude du milieu naturel et agricole* (DEMNA) du *Service Public de Wallonie* (SPW) accentuait cet aspect tout en fournissant des exemples concrets de la rencontre des pratiques de chasse et de gestion. Durant cette journée, je pu trouver à la fois une réitération des observations de la journée précédente et des éléments nouveaux que je pourrais ensuite identifier plus clairement dans mon analyse.

À ce stade, ce sont les relations des acteurs entre eux autour du Loup et vis-à-vis du Loup qui retenaient principalement mon attention, bien que le rapport au territoire commençait doucement à se dessiner. C'est un élément de mon stage qui m'a aidé à me resituer. Outre l'aide précieuse reçue durant ces semaines par mes professeurs-collègues, c'est la nature de mes tâches qui m'a ouvert une nouvelle piste. Le stage en lui-même me plongeait au cœur d'un projet qui comportait un nombre important d'acteurs différents que j'ai été amené à rencontrer. Pour me préparer à cette éventualité, je me suis activement renseigné sur chacun d'eux, dans la mesure de ce qui était possible. Or, sur le terrain de mon mémoire, la situation s'avère relativement similaire sur ce point. Les acteurs sont eux aussi issus d'horizons différents, attachés à un territoire et occupés par une même question centrale tout en évoluant, du moins pour certains d'entre eux, en réseau. J'ai donc choisi d'en identifier des personnages clef que j'ai ensuite cherché à contacter en vue de réaliser mes entretiens. Aux deux premières relations évoquées s'est donc ajoutée celle des acteurs vis-à-vis du territoire dans l'optique d'un partage de celui-ci avec des loups. Je ne pouvais donc plus me contenter des chasseurs et des naturalistes, chaque groupe représenté au sein du réseau devenait important.

Défis épistémologiques et éthiques

Le panorama de la recherche de ce mémoire ayant été rapidement balayé, il est désormais possible de pointer les quelques détails méthodologiques auxquels il fut nécessaire d'être attentif afin de pouvoir garantir « la rigueur du qualitatif » pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008) à partir de qui ces éléments ont été identifiés. Le parcours

méthodologique pourrait être décomposé de la sorte : une certaine forme d'observation participante tout d'abord, la réalisation d'une batterie d'entretien ensuite, le traitement des données recueillies et produites pour finir.

Tout d'abord, la première phase de la recherche consistait à s'intégrer au sein des groupes identifiés comme étant pertinents² en fonction des possibilités. Les différentes journées passées au sein des groupes naturalistes ou en compagnie des chasseurs ont contribué à façonner une certaine expérience du milieu. Le premier réflexe, pour chacune des activités réalisées, fut de consigner les expériences dans un carnet de terrain le soir même, à la suite de la journée. Ces expériences collectées ont été retranscrites sur le mode du récit et ont été enrichies d'un maximum de description afin de pouvoir servir de support matériel à la mémoire. Cette dimension représente la part « objectivée³ » des données d'observation participante. Toutefois l'aspect le plus riche reste possiblement la dimension d'imprégnation qui s'est davantage construite dans les discussions informelles ou totalement déconnectées de mon sujet de recherche. C'est en écoutant les conversations des autres ou en étant mis au courant des ragots que l'on parvient à se faire une idée du climat qui peut régner dans les groupes. Cette dimension ne constitue pas un ensemble de données mobilisables en soi, mais elle a permis une reconnaissance rapide de situations aisément identifiées lors des entretiens. Par ailleurs, elle a constitué un premier élément de subversion des a priori subjectifs identifiés au préalable et pris en compte comme des biais inhérents en amont de l'expérience de terrain.

Pour ce qui concerne les entretiens, ils ont été réalisés auprès d'un ensemble de personnes appartenant soit au Réseau Loup, soit à un groupe représenté au sein du Réseau Loup, mais sans en faire nécessairement partie. Les entretiens ayant principalement pris la forme de la consultation, ils ont permis la mise en évidence ou non d'éventuels contrastes entre les propos des membres du réseau et ceux des membres étrangers à l'administration. Par ailleurs, chaque entretiens s'est accompagné d'une série d'exemples concrets d'expériences vécues par les acteurs interrogés afin d'illustrer les propos. Si deux d'entre eux peuvent être assimilés à des récits de vie, il ne s'agit pas pour autant d'un mode spécifiquement recherché dans l'interaction. D'autres récits de vie ont été entendus lors des activités de terrain, mais ceux-ci n'ont pas été recueillis sous la forme d'un entretien. Tout au plus, ils permettent la prise de conscience du caractère situé, historiquement parlant, des attitudes de chacun. En outre, il est nécessaire de

² Comme énoncé plus haut, le choix des acteurs étudiés s'est progressivement élargi. L'observation au sein des groupes s'est donc réalisée selon la pertinence attribuée à ceux-ci à l'instant T où ces rencontres ont eu lieu.

³ C'est-à-dire mise sous forme d'objet, matérialisée.

mentionner le contexte de la réalisation de ces entretiens. La démarche ayant débuté après l'annonce des mesures de confinement liées à la crise du COVID-19, chaque interaction s'est déroulée sur un mode distanciel, soit à l'aide d'outils tels que *Skype*, *Teams*, *ROOM*, ou simplement de façon orale par appel téléphonique. L'impact de cette contrainte se ressent dans le style des interactions, profondément consultatives du fait de l'absence d'échange, notamment non-verbal, rendant la gestion des tours de parole plus compliquée.

Une fois en possession de cet ensemble de données, il a été nécessaire de les organiser pour analyser l'émergence d'éléments de sens. Pour y parvenir, il a avant tout été nécessaire d'attribuer une valeur présumée à chaque propos énoncé et donc partir du principe que chaque argument constituait bien une donnée et non un élément de vérité absolue. Ce n'est qu'en partant de ce principe qu'une triangulation productive fut possible. Étape incontournable et rendue d'autant plus indispensable par la diversité des groupes et des intérêts représentés, elle n'a pas servi à valider ou non les propos des uns ou des autres, mais bien à mettre en évidence les éventuels points de rencontre ou de dissensions, et donc tout simplement les nœuds problématiques les plus évidents à partir de ces données précises⁴. À ce titre, il s'agissait surtout de ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) appelle une triangulation complexe puisque le but était de faire apparaître les contrastes entre les différentes interventions. Cette triangulation complexe s'est alors construite autour des groupes identifiés que l'on pourrait considérer comme étant stratégiques puisque c'est ainsi qu'ils sont qualifiés par l'administration et qu'ils appartiennent bel et bien à un ensemble de personnes concernées par le Loup à travers leur pratique. Toutefois, la gestion d'un biais important a dû faire l'objet d'une certaine attention. En effet, le principe même du Réseau Loup est de fonctionner à l'aide de représentants pour chacun des groupes. Aussi, paradoxalement, peut-être, il n'est pas possible d'attribuer un facteur représentatif par rapport au groupe affilié. Les données parlent de la position du *Réseau Loup*, principalement, et non des éleveurs belges, ni des chasseurs, des naturalistes et des autres. Toutefois, c'est pour élargir cette dimension que des entretiens ont été réalisés auprès d'individus affiliés aux groupes sans pour autant appartenir au *Réseau Loup*. Bien que la démarche ne suffise par à remplir complètement l'objectif, l'idée est de ne pas essentialiser les groupes et en situant dans la voix d'une seule personne l'attitude de toutes les autres.

⁴ Il est bien évident que les axes de tension observés émergent tout autant des données rassemblées que de mon propre horizon d'attente. La même recherche menée auprès d'un groupe de personnes différent aurait pu mettre en évidence des aspects problématiques d'un autre ordre.

Pour finir, il peut être intéressant de préciser quelques biais ponctuels auxquels j'ai pu être confronté. Tout d'abord, lors de ces journées de terrain, personne n'ignorait l'objectif de ma venue, soit parce qu'il s'agissait de la justification de ma présence, comme lors des réunions de naturalistes, ou parce qu'il était plus courtois de le préciser lorsque l'on m'interrogeait à ce sujet durant les journées de chasse. Aussi, il est possible que les personnes rencontrées aient modulé leurs attitudes afin d'arrondir les discussions et de garantir une certaine harmonie. J'en ai principalement le soupçon pour ce qui est de ma première journée de chasse, où certaines personnes sont venues manifester explicitement la joie qu'ils avaient de pouvoir « prouver » leur bonne volonté aux yeux d'un étudiant qui réalise son mémoire sur le Loup⁵. Ce fut également le cas lors des entretiens. Chacun savait qu'il ou elle s'exprimait face à un étudiant qui écrirait sur eux et à partir de ce qui serait dit. Je ne peux ignorer la volonté ressentie chez certains de faire bonne presse ou encore, chez d'autres, les tentatives de se montrer très prudent sur ce qui est dit. Ces comportements observés font en soi partie intégrante des données recueillies, et ils peuvent se comprendre, contextuellement et en toute empathie. Enfin je terminerai en mentionnant un biais passager qui vient illustrer une fois de plus le caractère évolutif de l'intérêt que j'ai porté aux différents groupes d'acteurs. Au début de ma recherche, ainsi qu'après ma rencontre avec les chasseurs, j'ai véritablement, et sans en avoir conscience, pris le risque de tomber dans une forme « d'enclichage ». La raison principale est d'avoir eu recours, avec les naturalistes et avec les chasseurs, à ce que j'appelais une personne ou un groupe « porte d'entrée » ou, autrement dit, des « informateurs privilégiés ». Ce n'est qu'assez tardivement que j'ai pris conscience du problème, et surtout des solutions à ma disposition pour y échapper, comme prendre contact en priorité avec des personnes étrangères aux groupes avec lesquels j'ai réalisé mes journées de terrain.

⁵ Bonne volonté dont je suis tout à fait convaincu, il s'agit ici de faire preuve de doute méthodique.

Chapitre 1 : La gestion du retour du Loup, une affaire de relations

Pourquoi doit-on gérer le Loup ? Voici la question qui débutera cette réflexion. On peut effectivement se demander si cela va de soi de se saisir de la vie d'un « animal sauvage » et d'entendre établir un contrôle autour de celle-ci. C'est pourtant ce qui se fait actuellement en Wallonie depuis que le retour du Loup est soupçonné puis confirmé en Belgique. Cette tendance n'est pas vierge d'implications et c'est dans le but de percevoir plus clairement celles-ci que les questions successives seront progressivement déconstruites. Dans cette première partie, le Loup sera remis en perspective de son rapport aux humains et de la façon dont il s'érige en fait social. Premièrement, l'exposé de quelques exemples liés aux grands prédateurs en Europe permettra la mise en lien problématique qui prend forme entre les humains, les animaux non-humains et les espaces qu'ils partagent. Ensuite, les relations qui émergent de cette coexistence seront revues sous l'angle du cas belge qui sera notre point d'intérêt principal.

La question du Loup en Europe

Le « retour » des grands prédateurs, un objet de gestion

Si l'on peut parler du Loup en termes de gestion dans le cadre de son retour en Wallonie, c'est que l'on trouve, derrière le phénomène, plus d'une seule question qui se posent. Pour aborder ce cas sur une large échelle, la présence des grands prédateurs en Europe, à l'heure où l'on parle de leur retour en Belgique, est un phénomène qui englobe plusieurs problématiques. Afin d'introduire une réflexion sur des animaux et des gens qui entendent les gérer, il peut être utile d'aborder brièvement quelques exemples de ce qu'implique la cohabitation avec des grands prédateurs. En effet, coexister avec des populations animales carnivores semble représenter de réelles difficultés dans les espaces qui les ont toujours connus (Dahlström, 2019), tout comme pour ceux qui les ont vu recoloniser des régions entières pourtant désertées depuis longtemps (Moriceau, 2014). Il n'est donc que peu étonnant de voir un pays comme la Belgique s'inquiéter de quelques loups qui reprennent leurs marques sur son territoire lorsque que, tout autour, on polémique sur l'ours, le lynx ou le chacal doré.

Dans un premier temps, on peut s'apercevoir que le statut de ces animaux n'est pas laissé au hasard. Ils sont concernés par deux principaux textes législatifs à l'œuvre en Europe⁶, à savoir la *Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe*, dite Convention de Berne⁷, rédigée en 1979, et la *Directive Habitats* conduite par le réseau *Natura*

⁶ 50 pays signataire à l'heure actuelle.

⁷ On retrouve, pour la même date, une autre convention de Berne en faveur de la protection des œuvres d'art et des œuvres littéraires.

2000 depuis 1992. La *Convention de Berne* implique un engagement des états membres à la protection de la faune et de la flore, dont les espèces sont classées au sein des annexes auxquelles correspond un certain statut⁸. La *Directive Habitats* a poussé la réflexion au degré supérieur avec un recensement européen des milieux et une mise en œuvre adaptée de mesures de protection (⁹). Malgré le statut strictement protégé de certaines espèces, dont les carnivores, les interactions entre humains et animaux peuvent s'avérer conflictuelles et impliquer des revendications telles que le droit à la destruction qui vont à l'encontre de l'objectif initial de la convention. Afin de répondre à ces attentes, la *Convention de Berne* dispose d'un système autorisant la demande de dérogations. Toutefois, celles-ci ne sont accordées que « *pour prévenir des dommages importants à l'élevage. L'État, qui veut s'engager dans cette dernière voie, doit cependant vérifier que certaines conditions sont réunies : que la dérogation ne nuise pas au maintien, dans un état de conservation favorable, des populations des espèces concernées dans leur aire de répartition naturelle, et qu'il n'existe pas d'autre solution satisfaisante* » (Audrain-Demey, 2016). Les grands prédateurs recensés en Europe voyagent donc entre différents statuts qu'on leur prête selon les situations. Le passage en revue de ceux-ci permet de se construire une idée de cette situation.

Le glouton, ou carcajou¹⁰, tout d'abord, est un mammifère qui ressemble à un blaireau. Il occupe principalement les régions du grand nord où il accompagne les troupeaux dont il consomme les carcasses. Moins médiatisé que les autres prédateurs, il n'en demeure pas moins strictement protégé par la *Convention de Berne* (Olszanska, 2004). Le chacal doré, ensuite, est un

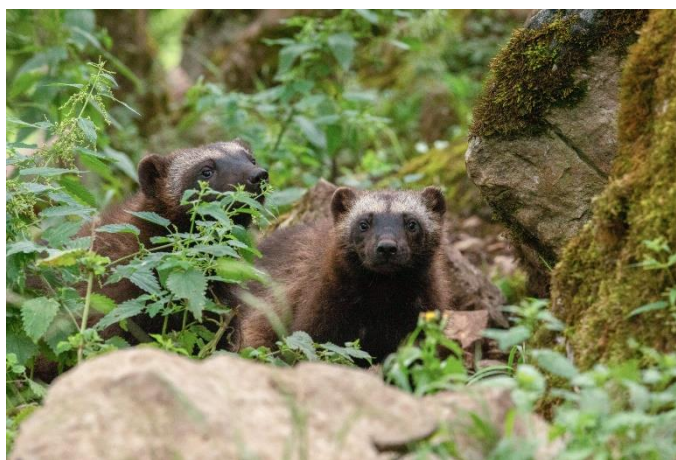


Photo 2 Gloutons du domaine des Grottes de Han

⁸ I. « espèces de flore strictement protégées », II. « « espèces de faune strictement protégées », III. « Espèces de faune protégées », IV. » moyens et méthodes de chasse et autres formes d'exploitation interdites ».

⁹ Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe, Berne, 1979

¹⁰ Wolverine en anglais.



Photo 3 Chacal doré

animal qui comportait un foyer important en Turquie et qui s'est progressivement répandu en Europe de l'ouest (Andru, Ranc, Guinot-Ghestem, 2018). Il n'est pas considéré comme une espèce invasive du fait de son empreinte initialement européenne. Situé, dans sa morphologie, entre le renard et le loup, sa remontée le long du Danube ne s'est pas réalisée sans causer des dégâts sur les berges où il creuse son terrier. Actuellement, les plans de gestion ne semblent pas accordés en ce qui le concerne, et il ne bénéficie pas du statut d'animal strictement protégé (Ranc, 2016). Ces deux premiers sont parfois décrits comme méconnus ou

ignorés du grand public. Les trois autres possèdent effectivement une image plus évocatrice de prime abord.

L'ours, s'il est encore relativement présent dans les régions sud-est de l'Europe, n'évolue que peu hors de cette zone. Parfois lié à des programmes de réintroduction, son statut est également strictement protégé. Pourtant, il était encore chassé en Scandinavie, notamment dans les zones d'élevage de rennes, sans que cela mette en danger les populations. En parallèle, dans une large partie de l'Europe de l'est, des politiques de préservation et de gestion cynégétique ont parfois permis une augmentation importante des effectifs. Il n'en va pas de même pour l'Europe de l'ouest où l'Italie, l'Espagne et la France comportent des populations plus faibles et dont le maintien exige un travail conséquent (Patrimonio, 1997). Ces protections ne mettent pas l'animal à l'abri du braconnage, de même qu'elles ne confinent pas l'ours loin des troupeaux qui peuvent attirer son intérêt. À l'heure actuelle, il est encore le sujet de conflits humains suscités par la cohabitation rendue difficile du fait des prédateurs sur les troupeaux. Le lynx, lui, se montre moins visible là où il passe. Ses populations sont en grande partie répandues dans le nord de l'Europe tandis que quelques populations conséquentes évoluent en Europe centrale (¹¹). S'il est lui aussi victime des activités humaines et si sa prédation n'exclut pas les troupeaux,

¹¹ VON ARX, Manuela. BREITENMOSER-WÜRSTEN, Christine. ZIMMERMANN, Fridolin. BREITENMOSER, Urs. (ed.). Status and conservation of the Eurasian lynx (*Lynx lynx*) in Europe in 2001. *KORA Bericht*, 2004 N°19.

on lui reconnaît néanmoins une certaine discrétion et un passage à l'acte chirurgical, au point d'être préféré au Loup par certains éleveurs français ⁽¹²⁾.

La présence des trois grands prédateurs tout juste cités n'est pas sans impact sur les populations humaines dont les activités conduisent à interagir avec les animaux. Les secteurs dont on fait le plus souvent mention dans ces questions sont ceux de l'élevage et de la chasse. Le premier représente les pratiquants d'une profession profondément altérée par la présence des prédateurs. Les troupeaux, une fois mis en danger par les attaques potentielles des ours, des lynx ou des loups, appellent à la mise en œuvre de moyens pour assurer leur protection. On cite le plus souvent l'installation de clôtures, l'usage de chien dits *Patous*, ou le maintien d'une présence humaine. Chacune de ces mesures est exigeante soit chronologiquement, soit économiquement et ne garantit jamais que la protection puisse être assurée. Le secteur fait donc l'objet de politiques d'accompagnement ainsi que de compensation afin de soutenir les éleveurs qui subissent des dégâts. C'est à travers ces problèmes que peuvent naître les revendications qui motiveront ensuite



Photo 4 Chien Patou

les demandes de dérogation comme l'autorise la *Convention de Berne*. Du côté de la chasse, les débats peuvent concerner l'usage des territoires occupés par les animaux. Il est parfois fait mention d'une inquiétude, chez les chasseurs, de devoir composer avec un « concurrent » à l'affût de leur gibier. Toutefois, ce qui implique également les chasseurs dans les questions relatives aux grands prédateurs, c'est le reproche qui leur est fait de chercher à les éliminer, reproche parfois alimenté par des événements tels que des accidents de chasse. Ces reproches émergent d'un pôle qui s'exprime en faveur de la présence des prédateurs, ce qui implique l'investissement d'acteurs mus par sa protection. Il peut s'agir d'associations, patrimoniales ou naturalistes, qui prennent place dans le débat comme les représentants de certains intérêts tout en véhiculant un ensemble d'individus liés à eux par une adhésion aux valeurs défendues. Lorsque l'on mentionne la protection des animaux, le pôle scientifique peut également apparaître comme un ardent défenseur. Il peut agir au service d'associations, ou parfois sous le

¹² EISINGER, Mathieu. « Les loups et nous ». Mis en ligne le 1^{er} Mars 2017. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=6e8L6i1DWVY&t=117s>

couvert d'un programme gouvernemental. En effet, comme énoncé précédemment, la question des grands prédateurs fait l'objet de décisions politiques et n'évolue pas à la légère. Le débat est bien d'ordre public ce qui le rend sujet aux conflits d'intérêt, aux confrontations des expériences et à la coopération.

Pour autant, la problématique n'est pas qu'une histoire de groupes, de discours, d'idéologies et d'intérêts sectoriels, elle s'inscrit également dans des vécus, des expériences, des pratiques et surtout des relations. Les raisons qui poussent les éleveurs, les chasseurs ou tout autre détracteur des grands prédateurs à exprimer leur mécontentement relèvent notamment de ressorts humains qui sont plus difficilement perceptibles par un regard purement institutionnel. L'exemple de certains milieux ruraux suédois est assez parlant. Depuis que les mesures de protection du Loup sont en vigueur, des revendications ont émergé afin de pouvoir réguler les populations. Des études se sont emparées de la question et ont mis en évidence qu'il existe une corrélation importante entre le milieu de vie et l'attitude à l'égard du Loup, opposant ainsi les points de vue ruraux et urbains. Sur le plan public, la distinction catégorielle est aisément établie, mais lorsque les témoignages ajoutent des éléments personnels, la problématique apparaît de façon plus complexe. Dans une campagne où les infrastructures de loisir sont peu nombreuses, les espaces extérieurs sont investis par les enfants qui jouent, ce qui effraie les parents réticents lorsqu'ils entendent hurler les loups. Pour les éleveurs de rennes, également concernés dans ces régions, le problème ne concerne pas uniquement l'aspect financier mais également psychologique. Les attaques de loups pouvant s'avérer brutales, les scènes sont parfois difficilement supportables, surtout lorsqu'un lien s'est tissé entre l'éleveur et le renne (Dahlström, 2019). Cet exemple nous renseigne sur la façon dont la problématique s'étend à plus d'une sphère. À ce titre, la présence des grands prédateurs sur un territoire et la coexistence qu'elle implique est également une question d'ordre privé, elle touche à des ressorts émotionnels et relationnels.

En résumé, si les grands prédateurs sont un objet de gestion, on peut constater qu'ils le sont en grande partie parce que les animaux entrent profondément en relation avec les humains, et ce à plusieurs niveaux. Tout d'abord, sur le plan le plus large, ils sont notamment définis à l'aide de statuts, lesquels peuvent fluctuer selon les contextes. Ainsi, par exemple, le chacal provoque des dégâts mais il est difficile d'adopter des mesures car son statut n'est pas clarifié. Par ailleurs, l'ours est protégé là où il est réintroduit mais les mécontentements suscités motivent des revendications destructrices, enfin, le lynx est également responsable de prédateurs, mais c'est comparativement à d'autres prédateurs plus ravageurs qu'il est préféré, malgré son

appartenance à ce groupe construit des grands prédateurs. Ces fluctuations de statut peuvent alors être associées à des discours et des revendications qui émanent de groupes porteurs de ces débats sur la scène publique. On assiste en quelque sorte à une économie sociale des questions animales. Pour autant, ces groupes et ces discours n'ont rien d'essentiel. Initialement, les prises de positions prennent racine dans des expériences vécues, des affects concrets qui interviennent dans la construction d'un certain attachement entre des personnes humaines et des non-humains. À chacun de ces niveaux, donc, une relation est établie entre les humains et les animaux, et c'est parce que la relation entre ces deux ensembles existe qu'une gestion est appliquée.

Le cas français

Avant de s'intéresser à la façon dont le retour du Loup a été appréhendé en Belgique, nous allons nous arrêter sur le cas de ce même animal depuis sa réapparition en France. L'exemple est à la fois proche et complet en ce qu'il fournit de nombreux témoignages des difficultés qu'ont pu générer les loups. Il est aussi directement lié à nos politiques locales qui se sont appuyées sur les événements français pour se construire une base stratégique.

Dès son retour, officialisé le 5 septembre 1992, le Loup a suscité la polémique en séparant, selon une apparence très schématique, ceux qui se doutaient de son retour tout en le voyant d'un bon œil, comme les naturalistes, et d'autre part ceux qui l'auraient ignoré, les éleveurs en tête. Il faut dire que le Loup est apparu dans la région alpine du parc du Mercantour, une région déjà au cœur de multiples pratiques en lien avec l'environnement et les animaux. Le Loup n'arrive pas dans un contexte vierge de toute tension et la situation qu'il fait émerger découle en partie des relations préexistantes (Mauz, 2005). Ces premières oppositions s'illustrent assez bien dans l'incertitude qui règne autour de la façon dont le Loup aurait accédé au territoire. Le doute demeure quant à l'arrivée du premier individu, d'autant plus que les signes qui annonçaient son retour ont pour la plupart été ignorés ou laissés sans suite. Il semblerait qu'une politique du silence, tacite ou non, ait été à l'œuvre face au phénomène. Ce n'est que lorsque les attaques se sont multipliées que ceux qui n'y ont pas cru se sont rendu à l'évidence. Dans le débat naissant, des arguments « anti-loups » et « pro-loups » s'opposent et ce mystère autour du mode de réintroduction fait régulièrement surface puisque l'hypothèse de la réintroduction artificielle, allant à l'encontre de la *Convention de Berne* qui interdit les captures et les déplacements des animaux qu'elle protège, défend le droit de contester la présence du prédateur (Larrère, 2014 ; Mauz, 2005). Il est donc reproché à quelques intéressés d'avoir organisé ou encouragé le retour d'une « bête sauvage » afin de faciliter la gestion de quelques espaces forestiers aux dépens

des éleveurs dont certains voient leur troupeau s'affaiblir à la suite des attaques. Au sein du pôle opposé, la thèse d'un retour naturel est donc défendue. Une extension de la présence du Loup dans les Alpes françaises serait symptomatique de la capacité de l'animal à s'étendre sur de larges territoires lorsque sa population se porte bien, comme ça serait le cas si l'on passe la frontière italienne. Par ailleurs, à la plainte des éleveurs, certains répondent par la critique de la façon dont ils mènent leur activité, parfois en laissant les troupeaux sans surveillance humaine. Ces quelques exemples illustrent la manière dont le retour d'un animal a pu attiser les tensions et produire les flammes du conflit. Toutefois, les arguments poussent parfois d'autres portes que celles du choix de l'action la plus appropriée et révèlent ainsi des axes antithétiques supplémentaires.

Un autre de ces arguments invoqués contre le Loup se rapporte à la dangerosité qu'on lui prête, pour les troupeaux mais aussi pour les hommes. Le Loup anthropophage est une véritable figure notoire, présente dans les contes, les récits d'histoire, et sans doute dans les imaginaires (Pastoureau, 2018). Cette image culturelle prend une forme très concrète dans les manifestations de peur de ses détracteurs, d'autant plus que sa dangerosité n'est pas toujours niée, seulement relativisée. En effet, si certains défendent la thèse d'un animal méfiant et effrayé par l'homme, d'autres prennent le parti de reconnaître que le risque existe et qu'il est plus sage de l'accepter, toujours en faveur de la présence de l'animal (Mauz, 2005). Mais la peur s'étend au-delà du risque d'anthropophagie, l'angoisse des attaques laisse des éleveurs dans des états psychologiques déplorable. Les conditions de travail rendues extrêmes au sein d'une activité déjà en péril vient ajouter à la crainte de trouver des brebis dévorée une peur de faillite économique et d'écroulement de l'activité. Déjà sous pression, l'élevage en montagne nécessite l'emploi des moyens techniques pour limiter les risques d'attaque sur les troupeaux. Ces moyens, déjà évoqués, peuvent comprendre l'installation de clôtures, l'emploi d'un garde de troupeau ou encore l'éducation d'un ou de plusieurs chiens de protection (Meuret et Osty, 2016). Peu importe le ou les moyens choisis, ils représentent un coût important, tant sur le plan financier que sur plan organisationnel. Il ne va en effet pas de soi de passer d'un modèle qui favorise la semi-liberté des brebis à un cadre qui contrôle plus strictement leurs mouvements, en présence d'un surveillant ou d'un animal étranger comme le chien qui comporte à lui seul tout un enjeu de coexistence. Certains éleveurs choisissent alors de mettre fin à leur exploitation

ou menacent de devoir en arriver là, soit par manque de moyen, soit par refus de mener une vie de lutte permanente ⁽¹³⁾.

En contrepartie à ce double reproche, on avance alors un intérêt touristique pour cet animal qui tout compte fait n'effraierait pas tout le monde. En prenant l'exemple de quelques parcs à succès, comme celui des Abruzzes ou le fameux parc du Yellowstone, les défenseurs du Loup mettent en évidence l'opportunité que représente l'attrait suscité. À cela, les opposants reprennent le discours des défenseurs qui parlent d'un animal difficile à observer et qui serait donc peu disposé pour les activités touristiques (Mauz, 2005). On peut observer combien il est difficile de convaincre sur la base d'une pure logique lorsqu'il est question du Loup puisque les logiques sont multiples et qu'elles se croisent sans cesse. D'une part on évoque l'intérêt d'un tourisme du Loup alors qu'on lui reconnaît une certaine invisibilité, de l'autre on le dit dangereux et mais on reconnaît sa rareté pour décrédibiliser l'argument touristique. À la peur s'ajoutent les conflits d'intérêt pour rendre compte du caractère passionné du débat dont les échanges peuvent s'avérer confus.

Enfin, un exemple intéressant de cette confusion concerne l'utilité écologique du loup. Avant même d'aborder les éléments mis en avant dans ce point de débat, on peut s'arrêter sur la curiosité même d'une question portant sur l'utilité d'un animal comme condition d'acceptation de son droit ou non d'exister, élément déjà suggéré lorsqu'il est présenté comme éventuel produit de consommation touristique. Il demeure toutefois que l'argument est employé aussi bien chez les défenseurs que chez les détracteurs du Loup. Les premiers lui reconnaissent une grande qualité écologique en tant que prédateur. Il serait capable, en régulant les populations d'ongulés, de minimiser leur impact sur les milieux et de favoriser la régénération de toute une flore. Cet argument dépasse les frontières du cadre français puisque cette compétence du Loup est mise en avant par de nombreux défenseurs, principalement pour donner suite à la promotion du retour du Loup dans certains espaces du Yellowstone. Il aurait généré un ensemble de réactions en cascade avec pour conséquence la reprise en force de certains milieux naturels. Largement diffusé, notamment à l'aide d'images et de dispositifs médiatiques ⁽¹⁴⁾, cet argument est brandi par les défenseurs du Loup. Il est pourtant relativisé par certains experts américains qui, sans nier la possibilité de l'impact des loups, critiquent ces campagnes qui lui attribuent

¹³ EISINGER, Mathieu. « Les loups et nous ». Mis en ligne le 1^{er} Mars 2017. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=6e8L6i1DWVY&t=117s>

¹⁴ National Geographic Wild France. « Les incroyables conséquences de la réintroduction des loups dans le parc de Yellowstone ». Mis en ligne le 18 Décembre 2019. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Hzfsj-91ATc>

l'entière prérogative de ce succès de conservation (Mech, 2012). Toutefois, les opposants au retour du Loup se sont saisis de la même défense pour la tourner à leur avantage. Si le Loup agit en la faveur de certains types de milieu, l'élevage et les moutons agissent pour le bien d'autres espaces. Les prairies, qui abritent une biodiversité animale et végétale conséquente, sont présentées comme étant préservées par l'action des pâturages. C'est un grand débat des questions de gestion de la nature : dans le contrôle que l'on exerce sur elle, quelle forme choisit-on de favoriser ? Une naturalité spontanée, avec un ensauvagement fort et un laisser faire, ou une naturalité jardinée en faveur de la biodiversité. Les traits sont épais mais l'on peut saisir la ressemblance avec le cas du Loup qui semble ne pas échapper à ces questions plus larges. Parfois, ce sont même certains agents Natura2000 qui rejoignent ce parti en admettant que le Loup, comme symbole de biodiversité, inspire des politiques qui avantagent les loups, une seule espèce, au détriment d'autres qui lui sont en quelques sortes sacrifiées (Meuret et Osty, 2016).

Le principal effet de ces débats est de contribuer à la transformation des pratiques et des modes de vie là où les loups se font présents. Chez les éleveurs, le rapport à leur métier est altéré : ils ont recours aux chiens de protection dont l'élevage et l'apprivoisement représente un travail en soi et doivent ajouter un poids supplémentaire à leur compteur de vigilance. Les défenseurs du Loup, eux, doivent composer avec des acteurs pour qui les principes éthiques en faveur du retour de l'animal ne vont pas de soi. Il est cependant dangereux de se représenter les débats du Loup comme une lutte profondément polarisée. Les arguments cités existent en effet et défendent des positions qui s'érigent en profils, lycophiles ou lycophobes, qui deviennent même des termes repris chez plusieurs auteurs (Mauz, Mounet ou Doré). Toutefois, ces pôles prennent davantage corps dans les discours que dans les acteurs du terrain. Lorsque l'on oppose ainsi les arguments, c'est bien d'un débat que l'on rend compte, davantage que des attitudes qui, malgré les corrélations possibles avec les éléments de ce débat, sont souvent plus nuancées que le laissent présager des articles presse ou des reportages (Chandelier et al., 2016).

Tout compte fait, on observe à quel point le cas de la France caractérise les aspects précédemment évoqués. L'interaction problématique entre le statut, le débat public et les expériences personnelles est bien présente. On discute immédiatement la question du statut des loups présents sur le territoire français pour défendre une position lycophobe ou lycophile. Toutefois, même si c'est là ce qui peut paraître le plus apparent, la polarisation simpliste du débat se construit à partir de ramifications plus nombreuses, chacune à l'origine d'une problématique propre. On a alors pu citer l'enjeu de l'élevage, à la fois dans ses aspects socio-économiques qu'émotionnels et pratiques. Les arguments lycophobes, parce qu'ils peuvent

parfois trouver leur source dans ces vécus difficiles, sont bien plus nuancés qu'ils n'y paraissent. De même, les arguments lycophiles peuvent émaner d'intérêts sectoriels tels que le tourisme. On voit alors que l'opposition des discours ne rend pas uniquement compte des opinions à l'égard des loups, mais également des intérêts divergents qui se manifestent par les différentes politiques souhaitées. L'exemple le plus parlant est celui des arguments en faveur ou non de l'utilité du Loup. Ceux-ci viennent notamment appuyer une certaine « idéologie de la nature » ou, plus concrètement, de l'espace que l'on entend partager d'une manière ou d'une autre. Les relations que l'on évoquait comme motivations de la gestion sont donc plus diversifiées que celle qui unit les humains aux animaux non-humains. Les relations motivantes sont également celles des humains entre eux au sujet de l'animal, ou encore celles des humains avec leur territoire à partir de la question du partage de celui-ci avec les animaux.

Le réseau loup wallon

Après cette mise en évidence d'une polarisation dualiste distillée dans le compte rendu des débats qui occurred dans la question française, le contexte belge, et wallon plus précisément, fournit un exemple qui s'en éloigne, notamment car la situation des Français est jugée comme non souhaitable. Pour autant, on y observe aussi une mise en relations des humains aux non-humains que sont les loups. De même, les relations des acteurs entre eux et vis-à-vis du territoire partagé se manifestent également. C'est notamment à travers le *Réseau Loup*, un organe de suivi mis sur pied par l'administration, que les différents acteurs belges de la problématique du Loup sont identifiés tandis que le *Plan Loup*, document rédigé récemment, précise la façon dont les participants seront mobilisés.

Histoire du Réseau Loup et des loups belges

Depuis 2016, la présence de loups est attestée sur le territoire wallon, bien que tous les individus ne demeurent pas sur le territoire. Des indices se multiplient et une première alerte d'attaque se fait entendre. À la suite de celle-ci, le *Département d'étude du milieu naturel et agricole* (DEMNA) mobilise un groupe de cinq experts qui suivent alors une formation auprès d'un expert français de l'*Office national de la chasse et de la faune sauvage* (ONCFS). La « problématique Loup » leur est ainsi présentée, ainsi que les enjeux importants en matière de communication. L'ampleur potentielle du problème ainsi saisie, le DEMNA crée, en 2017, un *Réseau Loup* afin d'anticiper une éventuelle implantation durable du grand prédateur et les risques que comporte sa présence (Denayer et Bréda, 2020). Ce dispositif propose de créer un espace de collaboration entre acteurs concernés par le Loup et d'assurer ainsi de façon réactive

un suivi aussi obligatoire¹⁵ que nécessaire pour s'inscrire dans un paradigme de gestion. Ainsi, le réseau se compose d'un corps administratif, le DEMNA et le *Département de la Nature et des Forêts* (DNF) sur le terrain, de membres du *Royal St-Hubert club* pour représenter le monde de la chasse, de la *SoCoPro ovin-caprin* pour l'élevage, de la *plateforme grands prédateurs*, qui est un consortium d'associations naturalistes, et enfin d'une équipe de chercheurs de l'*université de Liège*, le tout pour un total d'une trentaine de membres (Fichefet, Schockert et Licoppe, 2019).

Les actions mises en place jusqu'à présent concernent principalement l'identification des loups et les éventuelles indemnisations reversées en cas de dégâts. En parallèle, le réseau se fait également ressource et relais en ce qui concerne l'information. Le travail n'aura pas été réalisé en vain puisque plusieurs loups ont effectivement voyagé jusqu'en Belgique. La première observation a donc lieu le 25 août 2016 à Samrée, dans le nord de la province du Luxembourg où une potentielle attaque aurait eu lieu sans que l'on puisse exclure la responsabilité d'un loup. Ensuite, c'est en janvier 2018 que Naya est observée en Belgique, dans la province du Limbourg. D'origine allemande, la louve était suivie par GPS depuis 2016. Son parcours a donc été enregistré à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, et ce jusqu'à son installation sur notre territoire. L'été suivant, elle est rejointe par August, un loup mâle ayant suivi sensiblement le même itinéraire qu'elle. Déjà habitué à attaquer les troupeaux, August réalise des tentatives d'attaques aux côtés de Naya qui ne s'était jusqu'alors pas manifestée de la sorte. Entre temps, toujours en province du Limbourg, un loup mâle est décédé des suites d'une percussion par une voiture. Après avoir été naturalisé et symboliquement nommé Roger, l'individu a pu faire le tour des centres de formation. De retour en région wallonne, toujours durant l'été 2018, un loup mâle est observé dans les Hautes Fagnes. La découverte de ce loup secoue les amateurs par les clichés réalisés par l'homme qui l'a rencontré, grâce à beaucoup de chance



Photo 5 Le loup Akela des Hautes Fagnes à travers l'un des fameux clichés

¹⁵ Du fait de son statut dans la *Convention de Berne* et la *directive Habitats*, le Loup est une espèce Natura 2000 dont le suivi doit être assuré.

comme il le reconnaît lui-même. À la suite d'un sondage publié par le *Réseau Loup*, le nom de l'animal est publiquement choisi. C'est ainsi qu'Akela devient le premier loup installé « durablement » sur le sol wallon, et auquel on prête un nom et une forme d'identité. D'autres loups seront encore observés, notamment à Ebly ou dans les environs de Neufchâteau. Ce qui est certain, c'est que les signalements tendent à se multiplier dès que le Loup apparaît dans les médias, ce qui ne rend pas sa présence plus visible pour autant. L'un des derniers éléments en date à bouleverser l'histoire récente du retour du Loup est la disparition de la louve Naya. Récemment libérée de son collier émetteur dont la batterie ne fonctionnait plus, plusieurs indices comme des photos d'elle ou l'observation du comportement alimentaire d'Auguste¹⁶ rendaient probable la possibilité qu'elle soit pleine et dans l'attente d'une portée pour le printemps 2019. C'est dans ces environs que sa trace a été perdue, ce qui a rapidement motivé des enquêtes. À la fin de l'été 2019, l'annonce de la mort de la louve et de ses petits se répand sur de nombreux médias. Bien que seul des indices conduisent à cette hypothèse, la cause de cette disparition est présentée comme étant très probablement d'origine humaine et malveillante. En conséquence à ces annonces, une vague de tension se fait ressentir dans la presse et sur les réseaux sociaux à l'égard des chasseurs. Des primes de plusieurs milliers d'euros sont débloquées par des particuliers et des associations en réponse au choc de l'annonce ressenti par ces derniers. Si la tension qui a opposé les plus polarisés des chasseurs et des naturalistes est moins prégnante à l'heure actuelle, elle n'a sans doute pas été sans conséquences. Aux alentours de Noël, une nouvelle louve, nommée Noëlla pour l'occasion, rejoint August, tandis que la ministre wallonne¹⁷ de l'environnement réitère son exigence de voir un *Plan Loup* se dessiner dans des délais raisonnables.

L'action de créer ce *Réseau Loup* est donc avant tout une mesure anticipatrice qui vise à rassembler les acteurs concernés et à suivre les loups présents sur le territoire. D'une certaine manière, la cellule rassemble plusieurs des relations évoquées. La relation des humains aux animaux, tout d'abord, tant dans leur statut, puisqu'on les nomme et qu'on les qualifie, que dans l'expérience que l'on en fait puisqu'on tente de les suivre personnellement. Pour ce qui est de la relation publique, elle prend forme dans le rassemblement des acteurs autour de la table. La relation des humains entre eux autour de la question du Loup est donc un élément pris en compte. Cette prise en compte de l'économie relationnelle de la question peut être mise en évidence par l'observation des objectifs du *Réseau Loup*.

¹⁶ Il capturait des proies pour les apporter à Naya qui ne quittait pas la tanière.

¹⁷ La ministre flamande s'exprime également à ce sujet, mais leur *Plan Loup* est déjà publié.

Les objectifs du Réseau

Dès sa création, le *Réseau Loup* s'est présenté comme un organisme porteur d'objectifs. Les premiers sont : la collecte de données, la vérification et la validation des données, et la diffusion de l'information (Denayer et Bréda, 2020). À cela s'ajoute le désir de créer un lieu de discussion entre les différents acteurs, ce qui se manifeste dans la volonté exprimée de pouvoir « parler d'une seule voix »⁽¹⁸⁾. Se dessinent alors un axe de travail de l'information et un autre portant sur l'encadrement du débat.

L'une des premières tâches du réseau est donc d'assurer le suivi des loups présents sur le territoire belge. Afin d'y parvenir, un protocole de recueil et de traitement des données a été mis sur pied. Toute observation de traces indiquant la présence potentielle d'un loup, qu'elle soit recueillie par le DNF, par un membre du réseau ou des associations présentes en son sein, ou encore par un particulier, doit être signalée au DEMNA. Le signalement entraîne alors une procédure durant laquelle un membre formé du réseau peut se rendre sur le terrain afin d'évaluer l'indice ou l'observation. En menant l'enquête et en recueillant d'éventuelles traces matérielles, l'agent constitue un dossier qui sera ensuite remis aux « super-experts » du réseau ou au laboratoire pour une analyse ADN. À la suite de cette deuxième évaluation, les conclusions portent vers trois statuts : « loup certain », « loup exclu » ou « indéterminé ». Dans ce dernier cas, les catégories intermédiaires « loup probable », « loup possible », « loup peu probable » ou « indéfini » peuvent alors émerger (Fichefet, Schockert et Licoppe, 2019).

En parallèle de cette activité de suivi, le réseau travaille sur la communication de cette connaissance produite. Cette diffusion d'information tend à osciller entre un désir de transparence et une certaine forme de contrôle. Dans un premier temps, une volonté réelle d'éviter de reproduire le schéma français est manifestée. C'est le mutisme que l'on évite, il s'agit de ne pas laisser naître l'idée que des acteurs puissent garder des secrets. Les résultats des enquêtes sur les indices ou les déclarations de loups sont alors diffusés sur le site internet du Réseau Loup, au sein d'un document régulièrement mis à jour. Cependant, au sein des acteurs et des particuliers qui ont fait appel au Réseau Loup, la satisfaction n'est pas toujours au rendez-vous. Pour les uns comme pour les autres, l'attente d'une réponse obtenue indirectement sur un document numérique dérange, et un contact plus personnel, de l'expert chargé du cas à l'acteur ou au particulier, est décrit comme une approche qui serait perçue comme étant moins maladroite. Ces réactions à la méthode témoignent immédiatement de la

¹⁸ Tendances Première : Le Dossier. « Le Plan Loup 2020 » Mis en ligne le 20 Février 2020. Disponible sur https://www.rtbef.be/auvio/detail_tendances-premiere-le-dossier?id=2603542

difficulté à faire concorder cette volonté de transparence et son ressenti auprès des personnes impliquées. L'ensemble nous renseigne néanmoins sur la reconnaissance de l'enjeu de communication, et donc des rapports entre humains. C'est également le cas lorsqu'il est question du contenu de l'information diffusée, lequel dénote une certaine forme de contrôle, tant sur ce que l'on choisit ou non de dire que sur la formulation privilégiée. En effet, les loups signalés et ceux qui sont confirmés apparaissent dans un document reprenant l'ensemble des cas étudiés. Toutefois, l'autorisation de la diffusion de l'emplacement exact des loups est gardé secret en conséquence du caractère potentiellement éphémère de l'information, et afin d'éviter son utilisation par certains acteurs (Denayer et Bréda, 2020).

En outre, toujours au sein de cet axe de communication, une sensibilisation est assurée à l'égard du grand public. Le parti pris est celui d'agir sur une forme de risque que pourrait représenter la peur engendrée par la méconnaissance du Loup (Denayer et Bréda, 2020). Bien que l'absence de cas récents d'attaques sur l'homme en Europe occidentale serve de justification à certains acteurs pour affirmer que les loups ne sont pas dangereux pour l'homme, aucun de ceux qui s'expriment ainsi publiquement ne le fait sans mentionner que le risque zéro n'existe pas. Le Loup reste en effet un animal au comportement imprévisible et des cas de « loups déviants » ont déjà pu faire l'objet d'un « retrait de la nature ». Néanmoins, dans le cadre de la gestion wallonne, les annonces précisent que cette option n'est pas envisagée à l'heure actuelle¹⁹. À cette action sur la peur s'ajoute une tactique de prévention du conflit à laquelle contribue à nouveau le réseau. En rassemblant des acteurs d'horizons différents, l'administration espère profiter de l'opportunité d'anticiper pour instaurer un climat harmonieux. La volonté est de voir l'information centralisée et validée que produit le réseau percoler au sein des différents groupes par l'intermédiaire des membres et fournir une base commune sur laquelle discuter. Chaque chasseur, éleveur ou naturaliste investi endosse alors tacitement une fonction de porte-parole au sein de sa propre association.

Ainsi, en revoyant les objectifs du *Réseau Loup*, il est possible de les reformuler ainsi : suivre, communiquer et sensibiliser. Ces ensembles plus larges nous permettent de qualifier davantage les relations que l'on cherche à observer. Le suivi implique que la relation de l'humain à l'animal non-humain se dessine sur le ton de la connaissance. Il s'agit de connaître les loups, et scientifiquement de préférence, à partir de traces et d'indicateurs. Ensuite, la communication et la sensibilisation nous renseignent sur la relation des humains entre eux. Celle qui prévaut en

¹⁹ Tendances Première : Le Dossier. « Le Plan Loup 2020 » Mis en ligne le 20 Février 2020. Disponible sur https://www.rtbef.be/auvio/detail_tendances-premiere-le-dossier?id=2603542

France, qui prend la forme d'un conflit, est évitée le plus possible en rassemblant les acteurs et en choisissant prudemment les informations communiquées.

Le Plan Loup

Une particularité de la gestion wallonne du Loup est d'avoir fait précéder une mise en œuvre à un plan d'action²⁰. Le *Réseau Loup* s'est formé rapidement après l'officialisation de la présence des animaux, alors que le *Plan Loup* n'est rendu public que depuis le 19 juin de cette année 2020. L'une des raisons évoquées est la volonté de l'administration, corps en charge de la rédaction, d'intégrer au maximum les détails de la réalité du terrain (²¹). Après avoir reçu l'aval ministériel, une première version a été soumise aux acteurs fin mars 2020, dans le but de recevoir un commentaire et des propositions d'amélioration. La version actuelle nous renseigne déjà sur les lignes directrices maintenues ou ajoutées. Elle se base pour l'instant sur une connaissance biologique large du Loup et propose quatre objectifs opérationnels. Le premier concerne la poursuite du suivi des individus, la deuxième traite de leur protection, la troisième porte sur la défense des troupeaux, et le quatrième développe le volet de la communication.

Le premier objectif concerne donc le suivi de la présence et de l'installation des loups. Il se fonde tout d'abord sur la poursuite des activités du *Réseau Loup* dont la composition et la formation évoluerait selon les besoins. Son intervention pourrait aussi se faire en cas de découverte d'un loup blessé ou malade qui serait alors pris en charge pour être soigné avant d'être relâché et suivi, éventuellement au moyen d'un collier émetteur. Le lâché serait réalisé au sein d'une zone désignée puisque le développement territorial des loups serait étudié. Il s'agirait de connaître les zones de présence permanente des individus, au moins pour ceux présents depuis plus de six mois et considérés comme sédentarisés. Ensuite, le suivi des indices se développerait encore davantage sur le plan génétique et viendrait enrichir l'identification des loups. Ce que nous apprennent ces mesures, c'est que la base de la connaissance du Loup se construit à partir de ce suivi scientifique qui va pouvoir se poursuivre avec un aspect supplémentaire, un traitement plus spécifique des individus et de leurs territoires.

Pour ce qui est de la protection, elle concernerait principalement les individus sédentarisés, notamment par une surveillance accrue des zones d'habitat. En maintenant leur quiétude, la volonté du *Plan Loup* est de favoriser les conditions nécessaires à la reproduction des loups et

²⁰ Plus précisément, l'action administrative a précédé la rédaction du *Plan Loup*. Pour ce qui est de la gestion en tant que telle, elle est restée bien présente jusque dans le choix de ne pas gérer, une réaction à l'absence des loups que l'on abordera dans le deuxième chapitre de ce mémoire.

²¹ Tendances Première : Le Dossier. « Le Plan Loup 2020 » Mis en ligne le 20 Février 2020. Disponible sur https://www.rtbf.be/audio/detail_tendances-premiere-le-dossier?id=2603542

prendre soin du statut de l'espèce. Cette démarche de protection s'applique également pour la gestion des situations problématiques, qu'il s'agisse d'individus habitués à l'homme, avec une tendance à s'en approcher, ou encore de loups responsables d'attaques sur les troupeaux de moutons. Dans ces situations, des moyens d'intervention sont prévus sur un mode qui vise l'intensité progressive et le bannissement de toute option létale. L'éventuel loup à problème est donc progressivement effarouché selon une procédure encadrée. Ces propositions-ci mettent l'accent sur la volonté de maintenir une séparation entre l'Homme et le Loup. Protéger le Loup et l'Homme, c'est s'assurer qu'ils interagissent peu, et lorsqu'ils interagissent, la façon d'appréhender ce contact fait à nouveau l'objet d'une certaine approche privilégiée.

Ensuite, les éleveurs de moutons étant considérés comme une population à risques, la protection des troupeaux est également accompagnée d'une série de mesures. Une analyse de risque basée sur des paramètres territoriaux donnerait accès à des outils de protection et à une assistance pour l'utilisation et l'installation. Après la révision des cadres légaux concernés, ces aides pourraient s'adresser à l'ensemble des propriétaires de moutons, qu'importe le statut de leur exploitation. Les frais liés à l'installation seraient subventionnés à 75% et tout dommage subi sur un animal serait dédommagé, sans condition lors d'une première attaque, et à condition d'avoir installé les moyens de protection si les offensives sont répétées. Les moyens de protection envisagés, les clôtures principalement, étant inspirés des expériences étrangères, un suivi de l'efficacité des pratiques serait réalisé afin d'en évaluer leur pertinence sur le territoire wallon. Ce point est plus délicat, il s'agit de prescrire une solution coûteuse en l'absence d'autres options viables envisagées.

Pour finir, le quatrième objectif porte sur la communication. La première mesure vise à sensibiliser les acteurs du monde rural. À nouveau, les mondes de la chasse et de l'élevage sont ciblés en priorité. Pour les éleveurs, l'information produite concerne avant tout les connaissances pratiques. Il s'agirait de s'assurer que chacun soit au fait des moyens de protection disponibles et préconisés. Pour les chasseurs, le rapport aux chiens de chasse serait abordé, mais l'axe principal concerne l'impact du Loup sur le gibier qui serait évalué et diffusé. En procédant ainsi, une base d'information commune est construite en amont, de sorte que tous les acteurs s'expriment à partir d'une connaissance partagée. À l'égard du grand public, il s'agirait de fournir du matériel et des événements pédagogiques pour que cette information commune soit à nouveau à la portée de tous.

En conclusion, ce Plan Loup vient souligner une tendance cruciale en matière de gestion et de relation avec le Loup. Le mode privilégié est celui de la protection, comme le précisent

explicitement les différentes mesures. Chacune des relations présentes en ramification est donc déclinée selon ce modèle, même celle que l'on n'a pas encore évoquée, à savoir la relation de l'humain au territoire à partir de la question du partage de celui-ci avec les animaux.

Conclusion : les ramifications relationnelles de la gestion du Loup sous le signe de la protection

Lorsque l'on pose la question d'une nécessité de gérer les grands prédateurs, on s'aperçoit à quel point un ensemble de questions subsidiaires intervient dans la foulée. Que sont les grands prédateurs et que font-ils ? Qui sont les personnes concernées par leur présence et comment interagissent-elles avec les animaux non-humains, entre elles au sujet des animaux non-humains, et avec le territoire à partir de la question du partage de celui-ci avec les animaux non-humains ? Cet ensemble de questions cadre le retour du Loup en Belgique saisi à l'état de problématique. L'observation des différentes échelles de développement du phénomène permet donc de situer les axes de tensions principaux de ce travail.

Ainsi, premièrement, les grands prédateurs, à l'instar d'autres animaux, occupent une place importante dans les débats. Ils possèdent pour la plupart un statut qui, bien qu'il fixe supposément une norme de conduite des humains à leur égard, peut néanmoins fluctuer contextuellement. Ces différences peuvent alors être associées à des revendications formulées à travers des discours orientés favorablement ou non. L'adhésion à ces discours trouve ensuite son origine dans des pratiques et des expériences qui viennent tisser un lien concret entre les humains et les animaux non-humains.

Toutefois, comme le cas français permet de le voir, les relations qui motivent les mesures de gestion ne se limitent pas à relier les humains aux animaux non-humains. Parce qu'il y a débat public sur le traitement qu'on leur réserve, les questions animales réunissent également les humains entre eux lorsqu'ils défendent chacun des intérêts sectoriels. Ces intérêts peuvent être directement liés aux animaux, mais ils peuvent également se rapporter au territoire, lequel comporte des espaces arpentés, exploités, et surtout habités, à la fois par les humains et par les animaux non-humains.

En Belgique, ces questions ne sont pas absentes. Néanmoins, l'anticipation ayant été de mise pour aborder la problématique du retour des loups en prévision des conséquences potentielles, l'ensemble des relations évoquées s'est décliné sur le ton de la protection. Ainsi, les loups sont protégés et l'on cherche à les connaître pour agir au mieux en cas de problème, les relations

entre les acteurs sont préservées du conflit par une tentative de mise en commun du processus de suivi, et les relation au territoire font également l'objet de mesures visant à le protéger.

Il devient alors évident, après cette première analyse, que pour comprendre plus en profondeur les dynamiques de la gestion wallonne du Loup, il est nécessaire de se pencher davantage sur cette protection que l'on applique à tout prix. Un nouvel ensemble de questions permet alors de cadrer la suite de la réflexion. Tout d'abord, qu'est-ce que le Loup, et pourquoi cherche-t-on à s'en protéger ou à le protéger ? Ensuite, qu'est-ce que la protection, et comment entend-on la mettre en œuvre à travers le *Plan Loup* wallon ? C'est la première de celles-ci qui fera l'objet de la deuxième partie de ce travail.

Chapitre 2 : Des modes d'existence du Loup pour comprendre les « représentations »

À partir de l'expression employée pour désigner la problématique, le « retour du Loup » livre immédiatement un indice sur un point de tension essentiel. Le Loup est *revenu*, il était donc *parti*, il a été **absent** avant d'être **présent** à nouveau. Plusieurs questions peuvent alors se poser : qui est ce Loup d'avant ? Est-ce le même que celui de maintenant ? Qu'est-ce qui différencie, rapproche ou relie ces deux modes d'existence (Souriau, 1943) du Loup ? En répondant à ces questions, on observera combien les mesures prises pour accueillir cet animal relèvent d'une transformation plutôt que d'une apparition d'un mode de réponse à sa présence. La gestion du Loup, objet de cette étude, n'apparaît pas avec son retour, elle n'est pas la conséquence de la présence de l'animal, elle prend forme synchroniquement à une translation du mode d'existence de l'animal. À la non-gestion, mode gestionnaire établi en réponse à l'absence, se substitue cette actuelle gestion qui se modélise par rapport aux surprises d'un Loup en équilibre entre l'invisibilité et la performance. Toujours complexe, le Loup est plus que jamais un « animal à problème » (Mounet, 2008), une notion qui, dans ce cas-ci, mérite d'être explorée au-delà de sa définition première.

Sur un territoire qui n'a plus connu la présence de loups depuis cent-cinquante ans, le retour du Loup marque donc une certaine transition entre ces deux façons qu'il a d'exister : par *absence* et par *présence*. Si l'on retourne à l'absence avant de se pencher sur la présence, on retient d'abord qu'elle ne s'oppose pas à l'existence. Un Loup qui n'est pas là n'est pas un Loup qui n'existe pas (Charlier, 2015). Pour preuve, le Loup est présent sous de nombreux aspects en de nombreux endroits : la publicité, le folklore, la littérature, les médias en général. Comment expliquer cette façon qu'a le Loup de venir prendre forme dans le monde, alors même qu'il est substantiellement absent des sphères qu'il pénètre sous une autre de ses formes ? Les images auxquelles on l'associe révèlent en effet une richesse symbolique qui ne laisse pas l'animal vierge de toute représentation. On serait tenté, pour faire écho à un dualisme durablement inscrit dans nos mœurs, de distinguer ici un Loup culturel, différent d'un Loup naturel qui échappe, lui, à toutes ces constructions humaines qu'on lui attribue (Descola, 2005). Or, cela reviendrait à nier les relations qu'entretiennent ces deux identités qui se croisent plus qu'elles ne s'excluent. Ces Loups ne sont pas des entités associées à l'un ou l'autre de ces concepts, mais des existants qui prennent place, successivement, dans des sphères que l'on pourrait également qualifier d'*en-dedans* et d'*en-dehors*, en réaction à la conception d'une *nature sauvage* et d'un *domestique artificiel* (Mauss, 2005). La nature et la culture ainsi représentées comme des

espaces, des territoires, la question de leurs frontières peut se poser. Où se situent les territoires hybrides, où nature et culture se rencontrent et s'entremêlent ? En explorant certains mythes, on observera l'illisibilité d'une lecture stricte d'un autre mythe, celui de l'ontologie naturaliste qui, dans cette problématique aussi, à la manière de la séparation des étages du musée de La Plata, montre des signes d'effritement (Descola, 2001).

Cette deuxième partie du travail aura donc pour but de se pencher sur les « représentations » de l'animal non-humain qui nous intéresse ou, pour tenter de le dire de façon moins anthropocentrée, de déceler les « modes d'existence » que l'on peut observer au sein du phénomène pris largement. Avant toute chose, il serait imprudent de parler du Loup sans expliciter ce que l'on choisit d'en dire. S'il est bien une particularité que possèdent les animaux, et c'est tout particulièrement le cas du Loup, c'est qu'ils sont très doués pour faire parler d'eux et des humains qui les entourent (Mougenot et Strivay, 2010). Aussi, choisir d'aborder une présentation du Loup sans cadrer le propos pourrait nous conduire à parler de beaucoup de choses différentes. L'objectif, ici, est de tenter une description du Loup, tout d'abord, et des loups par la suite. Cette distinction permettra d'éviter, pour le reste du travail, que les différents modes d'existence que l'on s'apprête à aborder ne se croisent de façon trop confuse. Ensuite, le propos pourra concerner davantage ce que l'on peut voir du Loup ou des loups selon qu'on les considère *absents* ou *présents*, dans le *dehors* ou dans le *dedans*, notions spatiales clés que l'on s'attachera à explorer.

Le Loup et les loups

Le Loup

Parmi les deux sujets qui se présentent alors à nous, le Loup est un réseau de sens qui accompagne un signifiant bien riche. Il faut dire qu'il est « créatif », dans un certain sens, puisqu'il prend différentes formes pour différents groupes, en des lieux différents et à différentes époques. L'identité du Loup et des loups, tout d'abord, n'a rien de figé ni d'essentiel.

Le Loup possède une longue histoire commune à l'homme qui a su, au fil du temps, le représenter et se le représenter. Il lui a donc été fait une place dans ses productions, avec, sans doute, la littérature et la transmission orale tenant une place de choix parmi les vecteurs principaux. Le Loup se fait présent dans différents mythes, en tant que personnage ou associé à des figures divines. On pourra citer la louve de Rome comme figure nourricière des jeunes Romulus et Remus, ou encore le Loup comme animal associé à Apollon, symbolisant le vent et le caractère sauvage de la nature (Natanson, 2008). Sur le plan légendaire, il évolue également

dans les bestiaires médiévaux qui associent les animaux avec des figures bibliques. Le Loup, créature du diable, y est affublé de nombreux vices, véhiculés à travers d'autres formes de littérature plus romancées. Il devient une créature liée à la sorcellerie et alimente les folklores de ce visage monstrueux. Un épisode tardif qui témoigne de cet héritage est celui de la bête du Gévaudan. Une bête (ou plusieurs) aurait mené plusieurs attaques sur des troupeaux et des bergers parfois très jeunes. Les attaques sont décrites comme l'œuvre d'une créature monstrueuse semblable à un immense loup. Les faits, qui remontent au 18^e siècle, auront causé des campagnes d'extermination avant de laisser une empreinte durable dans la mémoire



Image 6 Une représentation de la bête du Gévaudan

culturelle française (Pastoureau, 2018). C'est également dans les récits courts que l'image a su s'enraciner dans les mémoires. De là, on tient une figure qui a conservé son empreinte jusqu'à nos jours, celle du *Grand Méchant Loup*. Que l'on chante « Le Loup et l'Agneau », « Le Loup et les Sept Chevreux », « Le Petit Chaperon Rouge », « Les Trois Petits Cochons » ou que l'on se diverte devant les versions « Disney » de « Merlin l'enchanteur », « la Belle et la Bête » ou, plus récemment, « La Reine des Neiges », pour n'en citer que quelques-uns, le Loup est présent et il ne fait pas office d'enfant de cœur. Tantôt rusé et doué de parole, il peut devenir stupide et vorace ou encore sauvage et violent. Trois versions du même *Grand Méchant Loup* qui évoluent avec une curieuse chronologie d'un loup anthropisé, presque garou, vers un animal moderne tout à fait naturaliste mais affublé des connotations les plus redoutables que l'on peut attribuer au terme « *sauvage* ». De ces multiples formes culturelles, cette dernière semble la plus persistante. Le Loup comme avatar du sauvage moderne oui, peut-être, mais avec au moins deux visages. Pour certains ce sauvage sera menaçant et renouera avec le thème récurrent du risque qui colle durablement à la fourrure du Loup, mais pour d'autres, le sauvage auquel renvoie l'animal est un univers mythique dont le Loup se fait le symbole. Son retour est alors également interprété à travers ce biais, il signifierait la renaissance d'une certaine nature sauvage en des lieux qu'elle aurait désertés. Ainsi, on peut s'apercevoir que l'image du Loup n'est pas sans liens avec les débats qui l'entourent puisqu'on l'associe volontiers à un ensemble de champs sémantiques différents saisis par des représentations, lesquelles interviennent, si pas dans la construction, au moins dans la formulation des attitudes des gens à l'égard du Loup.

Les loups

Néanmoins, les événements ont tendance à dépasser les catégories naturelles et culturelles. Le Loup, d'un côté ou de l'autre, fait parfois office d'infidèle abstraction face au comportement tout à fait surprenant des loups. Doués d'une capacité à prendre des décisions individuellement ou en groupe, c'est en toute agencité que les loups s'adaptent aux conditions dans lesquelles ils évoluent. On leur reconnaît alors une personnalité, laquelle peut différer d'un individu ou d'un groupe à l'autre qui n'adoptera pas forcément les mêmes comportements. Cet élément, une fois considéré, provoque chez les acteurs du débat une nouvelle façon d'envisager le Loup et une autre façon de vouloir faire exister les loups. Cette approche se manifeste dans plusieurs pratiques. Les représentations d'abord, lorsque l'on choisit de nommer un individu, de suivre son histoire et d'en brosser le portrait et la personnalité, et la gestion ensuite, lorsque ce sont les comportements individuels de certains loups qui sont identifiés et pénalisés par des mesures exceptionnelles.

Sur le plan historique, rapidement, les loups ont occupé une immense partie des territoires européens. Comme d'autres animaux, leur présence a diminué progressivement au fil des évolutions provoquées par le travail de l'homme sur son milieu. Ainsi, le déboisement et le développement de l'agriculture ont constitué l'un des éléments majeurs de la raréfaction des loups. En parallèle, la mauvaise réputation de l'animal ne l'a pas non plus épargné. Les campagnes de destruction de l'espèce furent une réalité et des primes ont été distribuées aux individus qui ont été capables d'abattre des loups. C'est durant le 20^{ème} siècle que l'animal aurait connu son niveau de population le plus bas, avant qu'un mouvement conservacionniste n'émerge au sein de quelques groupes humains et que des politiques soient menées en sa faveur (Lescureux et Linnel, 2010). Curieusement, lorsque l'on explique les raisons qui favorisent le redéveloppement des loups, on évoque la déprise agricole et la régulation de la chasse ⁽²²⁾. D'autre part, le mouvement conservacionniste lui-même n'est pas sans lien avec l'émergence des sciences écologiques et des différents intérêts qu'elles ont pu susciter. Dès lors, c'est souvent au moyen des sciences de la nature que l'on présente les loups, comme s'il s'agissait d'un outil idéal pour comprendre l'animal.

De ce fait, lorsqu'il s'agit de faire la biologie du Loup, les documents ne manquent pas chez les naturalistes passionnés. Il y est décrit physiquement comme un canidé pouvant atteindre les 80cm de hauteur et 1m60 de longueur. Son mode de vie serait collectif, la meute étant composée

²² Natagora : Le Groupe de Travail Loup. Anthony Kohler : « Brochure : Le Loup ». Mis en ligne en 2018. Disponible sur <https://www.natagora.be/le-groupe-de-travail-loup>

d'un couple dominant et des jeunes de leurs différentes portées, parmi lesquels certains quitteront le groupe en quête de nouveaux territoires. On le dit alors capable de parcourir des distances très importantes tout en s'adaptant à des milieux assez hétérogènes. Sur le plan alimentaire, on le dit opportuniste, s'attaquant autant aux petites proies qu'à des espèces beaucoup plus imposantes ⁽²³⁾. On dit aussi de lui qu'il a peur de l'homme, que les chances pour qu'ils se rencontrent sont faibles, et que les risques d'une issue malheureuse le sont encore plus²⁴. Si l'on exclut l'Europe du Nord et de l'Est, les principales populations qui occupent les espaces occidentaux sont les loups ibériques d'Espagne, les loups italiens qui aujourd'hui occupent également la France, et les loups polonais qui ont voyagé en Allemagne, aux Pays-Bas, et certainement en Belgique avant d'atteindre, eux aussi, la France.

Toutefois, ce ne sont pas les seules choses que l'on dit des loups. Les personnes qui ont eu affaire à ces animaux, lorsqu'ils font part de leurs expériences, décrivent des comportements qui dépassent les cadres scientifiques. Le régime alimentaire des loups comprend également des animaux que l'on retrouve au sein des troupeaux comme les moutons, les chèvres, les vaches et parfois même les chiens, avec toutefois une préférence marquée pour les deux premiers. Les loups seraient capables de s'adapter aux dispositifs que l'on met en place pour prévenir leurs attaques, ce qui alimente ce côté imprévisible qui les caractérise (Doré, 2013).

Sur la base de ces quelques éléments, on peut admettre que les loups se situent parmi les animaux dits « à problème » (Micoud et Bobbé, 2006). Selon la définition qui a pu être donnée à ce terme, un animal à problème représente une potentielle nuisance pour les activités humaines mais évolue dans un contexte environnemental et juridique qui lui est favorable (Mounet, 2008). La population de loups en France, par exemple, a effectivement triplé entre 2008 et 2016 tandis que l'on comptait quatre fois plus d'attaques dont 90% dans les Alpes (Meuret et Osty, 2016). Pourtant, les mesures de protection à son égard sont toujours strictes et maintenues dans cet état pour la plupart des cas. Néanmoins, des moutons, des chèvres ou encore des rennes font un peu partout l'objet d'attaques de loups, et c'est toute une activité pastorale qui en pâtit parfois durement. On perçoit déjà le lien entre cette notion d'animal à problème et les demandes de dérogation formulées à son égard. En effet, les conditions requises à ces dérogations épousent assez bien les formes de la définition de ce qu'est un animal à problème puisque les loups ont un impact²⁵ et que leur statut au sein de la *Convention de Berne*

²³ Ferus (Ours, Loup, Lynx Conservation), plaquette « Le loup en France » (2016). Disponible sur <https://www.ferus.fr/actualite/la-plaquette-le-loup-en-france-ferus>

²⁴ Du moins pour l'homme

²⁵ Dont l'importance est plus ou moins appuyée selon la position adoptée au sein du débat.

et de la *Directive Habitats* conditionne fortement l'instauration d'une quelconque forme de réciprocité (Meuret et Osty, 2016).

Ici, les loups mettent en évidence la façon dont un contexte discursif qui pose fortement son identité à débat vient s'ériger en conséquence de cette identification problématique. Lorsqu'un animal fait des histoires, on en parle, pas tous de la même façon ni à l'aide des mêmes références.

Résumé : Les différents corps du Loup et des loups

Cette importante distinction peut faire écho aux travaux d'Antoine Doré (2010) qui s'est interrogé sur une façon de représenter ces différentes façon de faire exister le Loup et les loups. Plutôt que de parler strictement de *modes d'existence*, il s'exprime en termes de *corps*, différentes façons dont l'animal vient occuper les espaces.

Le corps entier, premièrement, c'est le Loup substantiel, celui que l'on appelle ici « les loups ». Autrement dit, ce sont les animaux tels qu'ils existent bel et bien quelque part, dans l'enveloppe charnelle qui est la leur. Ensuite, il parle d'un corps disséminé, d'un ensemble d'indices que le corps entier laisse sur son passage et qui peuvent éventuellement être reconnus et attester de la présence des loups. Enfin, il évoque un corps recomposé du Loup, celui qui s'est fait exister dans les sphères politiques, un corps que l'on pourrait rapprocher de ce que l'on a appelé ici « Le Loup ». C'est à l'aide de ces trois corps que le Loup, selon Antoine Doré, fait acte de présence dans l'espace public.

Or, la question, désormais, est de savoir comment existe le Loup lorsque les loups, les corps entiers, ne sont pas présents, lorsque l'on n'a pas connaissance de l'existence de l'un d'eux sur le territoire belge. Dès lors que cette distinction est établie, la translation des modes d'existence qui nous intéressent peut être abordée. La question qui va suivre porte donc sur l'existence du Loup en l'absence du corps entier des loups.

L'absence : une existence par le récit et l'image

Le Loup absent, c'est celui que l'on est le plus susceptible de rencontrer tous les jours. Il n'est pas imprudent de supposer que, pour la plupart d'entre nous, c'est le Loup qui nous accompagne depuis le plus jeune âge sous des formes profondément imagées. Le *Grand Méchant Loup*, si l'on mentionne le plus évident, est celui qui dévore des grands-mères, qui souffle des maisons ou qui s'attaque, déjà, à des agneaux ou des chevreaux « *de papier* ». Ce Loup véhicule un large champ mythologique que l'on qualifie volontiers d'ancien, d'inscrit dans notre histoire, notre héritage littéraire et même, à travers une certaine perspective, dans nos inconscients (Galdo,

2008). Quand on parle du Loup, il n'est pas étonnant d'entendre dire des choses telles que « *quand j'étais petit on parlait du Grand Méchant Loup* » suivi immédiatement d'un « *mais, en réalité, le Loup ne mange pas l'Homme* » (un chasseur). Sur cette proposition ambiguë, laquelle fait débat, on découvre qu'il n'est pas seul, ce Loup qui voyage surtout à travers les pages et les images, on lui reconnaît également un frère cadet, un autre Loup qui, depuis moins longtemps, donne le change à la réputation ternie de l'animal. Ces deux Loups représentés pourraient être le bon et le mauvais ou, comme ils sont souvent représentés dans la littérature et ailleurs²⁶ en relation à la symbolique de la lumière et des ténèbres, un Loup Blanc et un Loup Noir.

Loup Noir : le dévorant



Image 7 Représentation de ce que pourrait être ce Loup Noir, étonnamment similaire à la photo choisie pour illustrer l'arrière-plan du plateau de télévision du 19 Juin

Le Loup Noir, c'est donc le *Big Bad Wolf*, le méchant, l'antagoniste, celui dont on se méfie car il est dangereux. L'exemple le plus évocateur est sans doute celui du Petit Chaperon Rouge, bien qu'il ne soit pas le seul. Dans ce conte, le Loup est celui qui dévore la fillette et la grand-mère, mais cela va au-delà. Il est aussi rusé, presque comme son cousin le renard, et adopte la figure du *trickster*, le menteur, celui qui trompe et qui se joue de l'autre. Il est doué d'une forme de *métis* (Doré, 2010), une ruse pragmatique qui lui permet de prendre le contrôle d'une situation, d'abord en induisant la petite fille en erreur tout en lui soutirant des informations, puis en se déguisant pour prendre la forme de la grand-mère. Cette histoire révèle des caractéristiques

directement associées à la figure du Loup Noir, mais elle permet également d'aborder un thème récurrent des mythes du Loup, à savoir l'espace. Il s'agit là d'un élément fort d'intertextualité, le Loup interagit avec d'autres personnages mais il entre également en relation avec son environnement. Dans le cas du Petit Chaperon Rouge, les dynamiques sont successives. En s'écartant du sentier, la petite fille pénètre dans le territoire du Loup. Plus tard, en s'introduisant

²⁶ Des programmes de coaching et de développement personnel jouent également sur cette représentation binaire pour alimenter une philosophie de maîtrise des identités multiples en conflit à l'intérieur de soi.

dans la maison de la grand-mère, c'est au tour du Loup de pénétrer dans le territoire de l'autre. Mais comment vaincre cet adversaire rusé, qui *s'infiltre* dans l'en-dedans des personnages ? Par la ruse à nouveau ? Certes, mais pas n'importe laquelle. Rien ne sert de ruser par les mots car pour le Loup Noir, c'est la loi du plus fort qui l'emporte, comme l'apprend l'agneau à ses dépens. Le chevreau, en revanche, échappe au sort funeste de ses frères et sœurs en se cachant dans une horloge. Cette ruse, c'est celle de la cachette depuis laquelle on est protégé du Loup. De nouveau, cette tension entre le dehors et le dedans fait son apparition, et l'on peut l'observer encore plus expressément dans le conte des trois petits cochons, mythe naturaliste par excellence. Dans ce conte-ci, les trois petits cochons, des animaux, mais des animaux domestiques, comme l'agneau et le chevreau, quittent le foyer familial pour s'installer à leur compte. Ils construisent chacun une maison, un en-dedans, à partir de matériaux différents, de la paille, du bois, et enfin des briques. À plusieurs reprises, le frère aîné, celui qui construit sa maison en briques, rappelle ses frères à l'ordre « *ça n'a pas l'air bien solide ! Que feras-tu quand le loup viendra ?* » ce à quoi les frères répondent respectivement « *Bof ! Il ne faut pas s'en faire* » et « *Tu te fais trop de soucis* ». Celui qui s'en fait, qui a peur, est celui qui construit la maison la plus solide. Lorsque notre Loup Noir fait son apparition, il balaye aisément la maison de paille et celle en bois, forçant les deux cochons à se réfugier chez leur frère (à moins qu'ils soient tout simplement dévorés, suivant les versions). Le Loup ne peut alors ni détruire ni pénétrer la maison de brique qui protège efficacement les trois frères. L'en-dedans solide, celui qui fait l'expression de la meilleure technique, est la cachette la plus efficace contre le Loup, l'être de l'en-dehors menaçant. Dans tous ces contes, l'archétype qui émerge est celui du *dévorant*, le danger qui surgit du dehors et qui provoque la mort. La réponse efficace à cette menace est une forme de ruse concrète, la *fortification*. On se protège du Loup dans un milieu construit pour lui résister, un en-dedans qui le relègue à l'en-dehors d'où il est venu. Cette tension est une des frontières que nous recherchons, le Loup des contes, qui est un Loup du dedans, puisqu'associé à un imaginaire culturel, est une figure qui surgit de la représentation de l'en-dehors, il est une certaine image de la nature.

Sans que ces éléments de sens soient nécessairement explicités, on peut noter des parallélismes entre ces images et certains modes de réponse actuels sur lesquels on se penchera plus tard. Le premier réflexe est en effet celui d'installer des clôtures, des barricades qui séparent les loups de la parcelle des moutons. Il faut dire que les contes sont présents dans notre société, et pas uniquement sous la forme d'un reliquat culturel dont on se sert pour produire des biens de consommation médiatique riches de symboles partagés, par exemple. La volonté de les

transmettre et de les inculquer est une véritable réalité pédagogique qui se maintient dans les programmes de l'école maternelle, sous l'œil de la découverte, et des cours de littérature, plus tard, sous l'angle de l'explication. La volonté de ces programmes est explicite : « *construire des stéréotypes* »²⁷, des images simplifiées qui contribuent à bâtir progressivement une certaine compréhension du monde. Il n'est donc pas étonnant, lorsque les passants répondent à une question d'enquête sur le Loup portant sur l'origine de leurs connaissances, de voir apparaître les contes si souvent. D'ailleurs, beaucoup ne sont pas dupes quant au rôle « inconscient » que jouent ces récits. Lorsque la question du Loup émerge, presque par hasard, dans des milieux forestiers, le scepticisme s'affiche d'emblée quant au caractère bienvenu ou non de l'animal. La cause évoquée pour expliquer les difficultés possibles est la peur, avec les contes pour piste à privilégier si l'on en cherche l'origine²⁸.

Les réactions révèlent déjà tout le caractère concret de ces symboles qui impactent effectivement non pas uniquement les représentations mais également les attitudes à l'égard du Loup. Il faut dire que le Loup Noir n'est pas uniquement une image folklorique ou l'héritage d'une tradition littéraire qui a fait son chemin, il s'agit en réalité du reflet d'un mode d'existence à part entière des loups, celui du prédateur qui, dans les faits, mange des animaux, attaque les montons, les chiens, et parfois les hommes. Toutes proportions gardées, les récits d'attaques sur l'homme ne sont pas des mensonges, qu'importe ce qu'en disent les défenseurs de l'autre Loup. Des loups ont déjà attaqué des hommes à plusieurs reprises si l'on s'en tient à divers documents épluchés par les travaux des historiens. Si l'on se penche sur les nombreuses recherches menées notamment par Jean-Marc Moriceau, on peut se renseigner sur les cas d'attaques particulièrement nombreux entre le 16^{ème} et le 19^{ème} siècles, principalement sur des enfants et des femmes du monde rural, des plaines et des plateaux, comme l'attestent les

²⁷ Les programmes de certaines écoles françaises, disponibles de la maternelle au secondaire, fournissent des preuves de cette pratique d'enseignement. Il faut aussi mentionner la dynamique inverse, celle de la diffusion d'œuvres de littérature de jeunesse qui proposent un visage tout autre pour le Loup qui devient le gentil, l'incompris, le mal aimé pour lequel il faut faire preuve de compassion.

²⁸ Je fais ici référence à un épisode vécu lors de mon stage. Durant une visite du domaine forestier de Saint-Michel Freyr, l'agent de triage en charge du groupe présente les dégâts causés par les sangliers et les ongulés. Un citoyen évoque alors le retour des loups comme une opportunité de résoudre la situation, ce à quoi d'autres réagissent immédiatement sur un ton sceptique quant à la possibilité de voir l'animal s'implanter durablement à cause de la peur qu'il provoque. À la suite de l'intérêt que j'ai montré pour la question, je suis approché par un sylviculteur, intéressé par mon avis sur le sujet, qui me suggère de me pencher sur le thème de la peur, qui à ses yeux représente la « clef de l'énigme ».



Image 8 Petits paysans surpris par un loup by François Grenier de Saint-Martin, 1833. Image employée par Jean-Marc Moriceau lors d'une conférence pour illustrer son propos.

nombreux certificats de décès mentionnant les causes de la mort. C'est durant cette période, avant même les recrudescences des cas de rage, que les contes de Perrault sont recueillis. L'iconographie, également, témoigne de ces épisodes, ainsi que ceux des cas de « bêtes » qui, comme celle du Gévaudan, furent nombreuses à frapper (Moriceau, 2011). On observe ici l'une des frontières entre ce que l'on pourrait considérer comme le « Loup culturel » et le « Loup naturel », une correspondance entre des éléments de sens attribués à l'une des figures du Loup, et un mode d'existence effectif de

prédateur qui, si l'on veut éviter le terme dévorer, puissamment connoté, du moins, mange ses proies et, avant cela, les attaque.

Loup Blanc : le régénérant



Photo 9 Le loup calme, paisible et sympathique, en écho, une fois de plus, à celui qui fait le gros plan du décors du plateau de télévision mentionné dans l'introduction

Néanmoins, le Loup Noir ne remporte pas l'hégémonie de la scène des représentations puisque se développe, à ses côtés, une autre figure tout aussi présente, celle du Loup Blanc. Il s'agit d'un Loup qui embrasse des qualités à la fois différentes de celles du Loup Noir, et similaires mais abordées sous un

angle plus favorable. Très vite, on pourra s'apercevoir qu'il incarne un ensemble de valeurs propre à certains courants de pensée qui trouvent écho dans des organisations et des institutions. La transmission de cette figure est également encouragée, à travers un remaniement des vieux vecteurs narratifs et par des nouveaux.

Tout d'abord, ce Loup Blanc peut apparaître comme une figure du repentir. C'est une image qui existe partiellement par opposition à la première et qui se détache de la brutalité et de la fourberie caractéristiques du Loup Noir. Il inspire la sympathie, la compassion, et une certaine forme de prise en affection due à un trait d'être incompris, celui qu'il faut défendre, dont on se

doit de devenir l'avocat pour le protéger de ceux qui le méprennent pour son doppleganger²⁹. Cette image, presque caricaturale, est particulièrement présente dans la littérature jeunesse où elle trouve une place privilégiée. Les vieilles histoires traditionnelles fournissent un matériaux de choix qui peut être complètement revu et remodelé pour enrichir ou subvertir le personnage du Loup en l'associant à un champ sémantique nouveau. Cet autre effet des contes apparaît également dans certains propos : « *Je crois que beaucoup de gens ont la même vision du Loup. C'est un animal un peu mystique, beau et tout ça. [...] C'est toujours un animal qu'on va... qu'on a rendu mystérieux dans les contes, dans les récits. Et dès que c'est dangereux les gens sont fascinés* » (une naturaliste). Ce Loup est un Loup qui séduit, qui attire à lui plutôt que de susciter le rejet par la peur.

Par ailleurs, si ces indices littéraires fournissent un trait assez gras de la transformation qui s'opère, on peut l'observer de façon beaucoup plus concrète à travers cette fascination que peut susciter le Loup, notamment dans les milieux naturalistes qui peuvent se passionner pour l'animal. Plus que l'origine du phénomène, c'est la forme de son émergence qui, cette fois, fournit un angle d'analyse. En effet, la dynamique la plus apparente dans ces descriptions naturalistes du Loup, c'est celle d'un retour à l'animal substantiel. Là où le Loup Noir semble trouver sa source dans l'imagerie qui l'entoure, les attributs du Loup Blanc, eux, sont rattachés, lorsqu'ils sont communiqués, à des caractéristiques de l'animal dont les biologistes, notamment, se sont saisis dans leurs études. On observe alors à l'œuvre les nouveaux médias en charge de diffuser cette figure, à savoir les reportages animaliers. Si l'on en trouve de toutes les sortes, il est indéniable qu'ils ont un impact non négligeable sur la connaissance naturaliste du grand public et sur le regard qui est porté sur la vie animal. Pour illustrer ce fait, il est à nouveau possible de renvoyer aux réponses des passants au questionnaire réalisé lors de l'été 2019. Si les contes apparaissent comme l'un des modes d'accès au savoir sur le Loup des plus fréquents, c'est encore davantage le cas pour les reportages animaliers. Il faut dire qu'ils ont de quoi convaincre, ils reposent souvent sur un travail scientifique mené en amont et fournissent des données d'observation et des analyses parfois formulées par les biologistes eux-mêmes. Par ailleurs, lorsque ce paramètre scientifique fait défaut, le ton en conserve néanmoins l'allure. La légitimité de ce média semble donc reconnue et l'on n'hésite pas à le citer pour consolider ou pour appuyer un avis sur les questions animales. Cependant, certains reconnaissent dans ces reportages, même s'ils peuvent faire preuve d'une qualité méthodologique attestée, un message qui n'est pas dénué d'idéologie, ou du moins d'une certaine cosmovision. Ainsi, un éleveur

²⁹ Son double/jumeau/ombre

s'est exprimé de la sorte à ce sujet : « [en parlant de la télévision] *c'est beaucoup plus violent et le rythme en termes d'images par seconde est beaucoup plus élevé que quand j'étais enfant. Le seul truc où j'ai vu des bons sentiments c'étaient les documentaires animaliers. Alors là les animaux ils sont tous gentils. Le corbeau il dit au loup « on va trouver un lapin », mais le lapin il ne le mange pas, on le voit avant-après et on ne voit pas la prédation. Il n'y a que dans les documentaires animaliers que l'on voit des trucs gentils hein, des bons sentiments, de l'entraide, de la bonté, il n'y a que dans les émissions animalières qu'on voit ça. Donc la conclusion je dis bah l'humain c'est vraiment une connerie d'espèce, ça passe son temps à s'entretuer, à être agressif et méchant. Heureusement qu'il y a les animaux parce qu'eux au moins ils sont gentils* ». De façon ironique, il met en évidence cette tendance à se servir des clivages pour produire un certain message³⁰. L'accent est mis sur un certain nombre d'attributs sélectionnés chez l'animal, parfois en leur attribuant un sens en termes de représentation, souvent sans rappeler à un niveau d'analyse holistique et problématisant. Si la volonté de ces dispositifs n'est pas d'aborder ces aspects de la réalité, il demeure qu'ils peuvent être considérés comme les tenant d'une certaine vérité, comme l'atteste la volonté de s'en tenir à des bases « scientifiques³¹ » lorsqu'il s'agit de comprendre le Loup.

On lui reconnaît donc, pour revenir à notre Loup Blanc, des attributs issus des modes de vies observés chez certains loups ou dans leur environnement. On met en évidence son caractère social et familial, l'affection qu'il porte à la fois aux plus jeunes et aux plus âgés. Son régime alimentaire est décortiqué de sorte à faire émerger un rôle qu'il prendrait au sein de la chaîne alimentaire et de l'écosystème. Ainsi inscrit dans des paradigme biologiques, dont la valeur révélatrice en soi n'est pas remise en cause, des éléments mythologiques surgissent, parfois de façon confuse, prudemment cachés au milieu des données d'observation et des analyses dont ils adoptent la forme. L'un de ces mythes, presque anecdotique, est celui de la meute qui se déplace en file. Une conception populaire sur les réseaux sociaux est de distinguer trois groupe à cette file, quelques individus devant, un groupe principal au centre, et enfin un dernier loup

³⁰ Et l'inverse est également possible. Les émissions aux titres évocateurs tels que « les tueurs de la nature », « sauvage mortel », etc... sont également largement diffusées. Les deux modèles répondent néanmoins à une même forme de *besoin de nature* capturé par la wilderness que l'on évoquera plus loin.

³¹ Comprendre « des sciences de la nature ».



Photo 10 Fameuse image controversée

derrière. Devant cette organisation de la meute s'arrête un regard qui s'attache à croire que les individus en tête de file sont les vieux et les malades, que ceux du centre sont les jeunes et que le dernier, à l'arrière, c'est l'alpha, le chef de la meute qui pousse le reste. Le parallélisme avec le modèle managérial est efficace.

On exige de plus en plus que les cadres soient plus que des managers, on veut faire d'eux des leaders, des chefs qui poussent le groupes plutôt que de le tirer, qui adoptent le fameux « *lead by example* ». On veut en faire des loups, mais des loups Blancs, de préférence³². Or cette image est elle-même déconstruite par des spécialistes de l'animal qui en révèlent le caractère fallacieux (Kohler). Sans s'attarder sur l'aspect véridique ou non de l'interprétation de l'image, ce qu'elle révèle, c'est la capacité du Loup Blanc à produire sa propre mythologie. Un autre exemple, déjà évoqué, et d'une ampleur toute autre, c'est celui de l'impact de la présence des loups sur la topographie du parc du Yellowstone. Par effet de chaînes tropiques, les loups auraient successivement réduit la population d'ongulés, ou générés des mouvements de ces populations, cela aurait favorisé un reboisement progressif qui aurait attiré les castors qui, par leur activité, auraient fait évoluer le cours des rivières et l'irrigation prodiguée par le bassin ce qui, en faisant notamment évoluer la faune aquatique, aurait attiré une faune aviaire plus riche et à qui ce nouveau milieu conviendrait davantage. Le Loup devient donc un symbole de la nature qui se régénère. De sa contribution à un ensemble d'événements, un statut et une notoriété lui sont attribués. De nouveau, les faits sont remis en question par des études qui, sans nier l'impact des loups, le relativisent dans l'ensemble de cette chaîne pour ensuite critiquer la mythification qui en découle et qui affaiblirait le message scientifique (Mech, 2012). Dernier exemple pour finir d'illustrer le phénomène, celui du « pouvoir sanitaire du Loup ». Des études slovaques³³ se sont intéressées à l'impact de la présence des loups sur l'évolution de la Peste

³² Subversion, à nouveau, l'image du Loup également associé à l'homme d'affaire véreux, comme le Loup de Wall Street. Encore aujourd'hui, c'est le dévorant qui est utilisé pour désigner cette représentation. Les étudiants en ingénieur de gestion qualifient volontiers certains de leurs condisciples de « Shark », un requin, autre « monstre mangeur d'hommes ». À cela on peut encore ajouter les nombreuses expressions telles que « *l'homme est un loup pour l'homme* » ou, inversement « *les requins ne se mangent pas entre eux* », ce qui renvoie de toute façon au même genre d'individu.

³³ Les études en questions étaient employées pour illustrer un propos et peuvent aisément être lues depuis cette source : (<https://www.wolf.sk/sk/vlky>), à condition de savoir lire le slovaque... Plus que les résultats de ces études, c'est ce qu'elles renvoient comme image qui nous intéresse ici.

Porcine Africaine (PPA), dont les conséquences se sont fait ressentir jusque dans nos forêts belges avec des conséquences sanitaires retentissantes. Phénomène médiatisé, il a su alerter la population qui n'y est pas étrangère. Les études dont nous parlons étudient la corrélation négative potentielle entre la présence de meutes de loups sur un territoire et la présence d'individus infectés par la Peste Porcine Africaine sur ces mêmes territoires. Des travaux réalisés par des cartographes semblent abonder en direction d'un rapport de cause à effet qui, sans qu'il nous intéresse en tant que tel, de nouveau, vient enrichir une identité prêtée au loup, celui de médecin des forêts. Par sa capacité présumée à sélectionner, par opportunisme, les individus plus fragiles, il contribuerait à assainir les milieux en diminuant les populations atteintes. La complexité des faits biologiques rend bien entendu cette proposition relative, mais il n'empêche que cette idée, qui émane sans doute d'autres sources encore que celle de l'étude slovaque, a su faire son chemin jusque dans les représentations. Ainsi, lors d'une discussion entre un citoyen et un agent du Département de la Nature et des Forêts au sujet de la chasse et de la gestion des rats laveurs et des animaux malades, entre autres, le citoyen a évoqué spontanément le Loup comme un élément de solution potentiel au problème de la PPA³⁴. De nouveau, le Loup Blanc se fait fort de cet étiquette et vient prendre place dans l'imaginaire qui lui confère un mode d'existence. Ce que l'on peut donc observer à travers cette construction du Loup Blanc, c'est, à l'instar d'une illusion symbolique générée chez le Loup Noir, une forme d'illusion pragmatique. Au Loup Blanc, on attribue des caractéristiques que l'on observe chez les populations de loups et l'on tend à rendre invisible, par un quelconque procédé, le caractère construit de l'identité qu'on lui prête et que l'on tient pour un fait de sciences.

Du point de vue de nos thèmes spatiaux, le Loup Blanc s'intègre de nouveau très schématiquement dans des dimensions qui lui sont propres. Cette fois-ci, ce n'est pas un Loup que l'on fait exister de prime abord dans l'en-dedans, dans le monde d'une œuvre (tout en lui attribuant au sein de celle-ci des caractéristique assimilées à l'en-dehors), on lui prête une existence dans l'en-dehors, dans la *nature*. Cependant, lorsque l'on assimile le Loup à une leader, à un architecte ou à un médecin, il prend un visage tout autre que celui des loups

³⁴ Encore plus intéressant, c'est l'aller-retour presque immédiat de ces propositions. Dans les deux cas d'intervention citoyenne que j'ai évoqué, j'ai été d'abord surpris par la spontanéité de l'appel au Loup, ce qui a généré chez moi une attitude proche du « je ne rêve donc pas, le Loup est bel et bien quelque chose de présent dans les esprits, et il se manifeste dans les débats à plusieurs échelles ! ». Ce n'est qu'avec le recul que je porte mon regard sur la proposition... et sur la réponse, tout aussi spontanée, qui revient soit à rappeler que le Loup est aussi un animal qui fait peur et qui fait des dégâts, ou, plus modérément, à problématiser le cas du Loup à travers une attitude de doute critique. Par cette prise en compte simultanée des différents modes d'existence du Loup, ces citoyens révèlent un certain degré de conscience inscrit au-delà des seules sphères qui s'attachent à comprendre le problème.

substantiels. Il prend sa propre place dans l'en-dedans du monde, ce qui en fait également une figure hybride.

Résumé : des figures du Loups et une représentation spatiale du danger

La question qui se posait en toile de fond était donc : qu'est-ce que le Loup et pourquoi cherche-t-on à s'en protéger ou à le protéger ? Explorer la réalité du Loup selon le mode d'existence par l'absence offre une possibilité de s'interroger sur ce qui précède la présence, sur les éléments qui peuvent alimenter l'attitude qui se construit a priori. En comparant les messages de différents médias jouant sur les images du Loup, on peut arriver à distinguer un Loup dévorant et un Loup régénérant, mais surtout une logique spatiale qui sépare l'extérieur et l'intérieur et à partir de laquelle le rapport de protection apparaît de façon plus évidente.

Pour le Loup Noir, le dévorant, on se retrouve dans les contes auxquels on peut aisément appliquer une lecture sur ces thèmes dimensionnels. Que ce soit par le chemin emprunté par le petit chaperon rouge, la cachette du chevreau ou encore les maisons des trois petits cochons, on fait apparaître un lieu de danger et un lieu de sécurité. Toutefois, le Loup fait plus que dévorer, il trompe et il s'infiltrer. Déjà, on le dit subversif, capable d'aller à l'encontre de ce que l'on attend de lui. La frontière est établie pour le maintenir à l'extérieur, et lorsqu'il ne peut se contenter de la souffler, il tente de la franchir, de pénétrer à l'intérieur.

Pour le Loup Blanc, le régénérant, c'est l'inverse. On ne se retranche plus dans un espace pour s'en protéger, c'est lui qui protège l'espace. À travers un autre corpus médiatique, la figure réactive et réhabilitante du Loup Blanc vient diffuser un nouveau message, celle d'un en-dehors en danger et d'un Loup qui le protège, et qu'il faut donc protéger. Ces nouveaux médias, s'ils prennent un ton scientifique, ne sont pourtant pas dénués de leur propre mythologie qui, elle aussi, construit une image d'un Loup qui, tout compte fait, demeure toujours absent.

Ces considérations nous ramènent donc à la relation identifiée des humains au territoire. Venir se questionner sur le rapport au Loup conduit à s'interroger sur ce qu'il implique pour l'espace qu'il *partage* avec les humains. Or, ce n'est qu'une fois présent que ce partage a bel et bien lieu. Désormais, nous pouvons donc nous intéresser à cette présence pour observer ce qu'elle implique pour les différentes relations mises en évidence jusqu'à présent.

La présence : l'invisible Loup gris aux traits multiples

D'emblée, plusieurs acteurs³⁵, investis ou non dans la gestion du Loup, reconnaissent au phénomène un caractère incontournable. « *Que le loup revienne, ça, il n'y a pas beaucoup de doutes, il va revenir de toute façon* » admet un éleveur qui se repose sur les données chiffrées de l'évolution des populations allemande et française pour affirmer que la dispersion des loups issus de ces deux noyaux ne peut qu'aboutir à un repeuplement des territoires belges. Il rappelle par la même occasion qu'en Europe continentale, la Belgique et le Grand-Duché du Luxembourg étaient encore, jusqu'à il y peu, les seuls pays à ne pas cohabiter avec des populations de loups. Loin d'être le seul à tenir ce discours, il reflète cette position générale d'acceptation face à un phénomène qui s'impose comme un état de fait : les loups reviennent en Belgique. La présence de loups depuis au moins 2016 y serait attestée. La nature de ce fait comporte déjà sa part d'étrangeté. Si les indices ont été observés en 2016, ce n'est qu'en 2018 que l'on confirme qu'il s'agissait bien d'un loup. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de cette même année que les observations de loups identifiés débutent, les précédents s'étant fait discrets, loin des regards des équipes mises sur pied pour débiter le suivi de l'animal. Cette première mesure marque la transition du mode d'existence du Loup que l'on cherche désormais sur le terrain. Il est là, il s'agit donc de savoir où, ce qu'il fait et ce qu'il mange. En parallèle, les modes d'existence précédents se heurtent à cette présence qui, au lieu de les embrasser pleinement, les subvertit et les décline.

Une présence invisible

Le premier élément apparent à propos de la présence des loups, c'est leur discrétion et la façon dont elle complexifie cette notion de présence. Si les indices qui permettent de renseigner son passage sont observés et analysés, c'est souvent le seul contact qui s'effectue entre les humains et les loups qui demeureront généralement loin des regards. Pour Antoine Doré (2010), c'est le *corps disséminé*, celui des loups qui, même s'ils sont là, ne se laissent pas observer autrement que par les indices qu'ils laissent derrière eux. C'est donc un rapport de recherche qui s'établit entre l'animal et le traqueur qui part en quête d'un fantôme qui ne se montre pas, mais qui sème suffisamment d'indices que pour attester sa présence. Ce premier mode de gestion en présence mis en œuvre est celui du suivi, il porte à s'interroger sur les loups en les situant, en les

³⁵ Le terme sera employé à plusieurs reprises pour qualifier les personnes *concernées* par le Loup. Au vu de l'hétérogénéité du public, il est difficile de renvoyer systématiquement à des catégories qui, parfois, ne signifient pas grand-chose. À la place, chaque propos partagé sera situé de façon à rendre évident son origine tout en démontrant les incohérences entre les prises de positions présumées et celles que l'on retrouve réellement à travers les mots des personnes interrogées.

quantifiant et en la qualifiant. Il faut dire qu'elle n'a rien d'évident puisque les échelles de déplacement des loups dépassent de loin celles de l'espace terrestre belge. Aussi, les loups sont susceptibles de s'installer ou simplement d'opérer un passage sur le territoire avant de le quitter, rien n'est garanti. Le dispositif mis sur pied prend donc l'indice comme point de départ. Cet indice peut être de différentes natures et de différentes origines. Il peut s'agir d'excréments, d'empruntes, de carcasses d'animaux ou encore de hurlement entendus ou même d'un individu aperçu. Ils peuvent être relevés soit directement par les experts du *Réseau Loup*, soit indirectement, par le biais d'observations réalisées par des tiers. On peut alors observer l'enjeu qui s'érige autour de la capacité à reconnaître ces indices et à identifier les loups. Sur les réseaux sociaux, par exemples, des images destinées à différencier les empreintes de chiens et celles de loups circulent. De même, d'autres images de ce genre tentent d'établir une différence entre les signes d'une attaque de loups ou d'une attaque de chiens. Plusieurs acteurs critiquent leur validité et renvoient au *Réseau Loup* qui est présenté comme le relais privilégié pour valider toute information.



Photo 11 Exemple de photo proposant une technique de reconnaissance des empreintes. Cette méthode est sévèrement critiquée par les experts.

Il faut dire que le « statut » de revenant du Loup a de quoi susciter la curiosité. « L'absence » de l'animal, si l'on s'en tient aux données officielles, s'étend de 1897, après que ce qui aurait été le dernier loup belge soit abattu, jusqu'en 2016, date à partir de laquelle des indices de présence sont traités pour finalement révéler la présence d'un individu de loups sur le territoire. Ce sont donc près de 120 ans qui se sont déroulés et durant lesquels les populations humaines et non-humaines vivant en Belgique ont continué d'exister et d'évoluer tandis que disparaissait peu à peu l'expérience vécue de la coexistence. À ce sujet, un chasseur d'origine italienne s'exprime distinctement « *Tu prends l'Italie et les Abruzzes, il y a des loups ! Tu viens chez moi en Italie, il y a des ours, il y a des loups [...]* Les gens se connaissent, connaissent les animaux et les animaux connaissent les habitudes des gens ». En effet, si l'on compare à ce que l'on vit ici, les traces écrites et orales de la vie avec les loups ne manquent pas. En revanche, les personnes qui en ont fait l'expérience ont été emportées par le temps, laissant place à des

générations qui savent sans avoir vécu. À nouveau, c'est un constat relativement reconnu par différents acteurs qui mettent en évidence ce décalage entre les savoirs et l'expérience. Ce que l'on reconnaît, c'est la perte d'une certaine forme de connaissance qui s'inscrit dans la sphère de l'expérience. On pourrait dire plus simplement « en Belgique on ne connaît plus le Loup ». Loin de s'arrêter à un simple constat, ce discours se traduit en inquiétude et fait même l'objet d'un point d'attention de la ministre de l'environnement dans son introduction à la version non-définitive du *Plan Loup* wallon : « *Nous ne sommes donc plus habitués à une telle concurrence, ce qui peut expliquer craintes et appréhensions par rapport à cette nouvelle.* ».

Les loups sont donc de grands inconnus dont le « retour » laisse perplexe. À travers une certaine invisibilité, sur le terrain et dans l'expérience, ils viennent susciter les questions et le besoin de savoir. Pourtant, comme expliqué précédemment, l'absence des loups n'a pas empêché le Loup d'exister. Que reste-t-il donc de ces modes d'existence une fois les loups revenus ? Comment interviennent-ils dans la façon de se saisir des questions liées à la présence effective de l'animal ?

Après le blanc et le noir, à la recherche du Loup gris

À la rencontre des acteurs du Loup, aucun des deux modes d'existence décrits précédemment ne semble s'imposer de façon hégémonique dans les discours. À peu de choses près, on pourrait être tenté de croire que ces figures n'interviennent plus dans les discussions. C'est qu'elles ont quelque chose à voir avec la façon dont on présente la polarisation des débats du Loup. En effet, l'opposition caricaturale est vite faite : le loup Noir, c'est celui des chasseurs et des éleveurs, celui des anti-loup et des lycophobes qui sont attachés à une vieille représentation de l'animal, un sauvage *de l'ordre ancien* (Micoud & Bobbé, 2006) qui ne connaît que le gibier et le nuisible ; le Loup Blanc, c'est celui des naturalistes, des pro-loups, des lycophiles, de ceux qui l'idéalisent et qui refusent de voir les problèmes qu'il cause, le sauvage *de l'ordre second* (Micoud & Bobbé, 2006), celui des animaux strictement protégés. Or, autour de la table, les acteurs ne sont pas naïfs face à ces images qui, dans l'absolu, sont connues et reconnues, pour elles-mêmes et pour ce qu'elles comportent en termes de coût médiatique. Le risque de se voir tomber dans le piège d'un débat polarisé est identifié et pris sérieusement par l'administration qui en fait un point d'attention tout à fait particulier comme l'attestent explicitement le plan « *Les conséquences de cette recolonisation engendreront inévitablement des tensions avec certains acteurs de la Société. Ces tensions doivent dès aujourd'hui être anticipées et gérées le plus sereinement et efficacement possible.* » et l'attitude médiatrice affichée à plusieurs reprises « *On se le dit souvent, à la rigueur ce qu'on pense du Loup, nous, personne ne doit le savoir.*

C'est pour ça qu'on a proposé, dans le réseau, qu'il y ait différents acteurs, pour montrer que nous on était totalement ouvert. La consultation, on l'envoie à toutes les parties et on essaie de travailler avec bon sens, en bon père de famille, et essayer d'écouter les doléances de chacun. » (Un membre de l'administration). Il s'agit véritablement de ne pas reproduire « l'erreur française » qui leur a été présentée explicitement lors des formations dispensées par l'ONCFS. Aussi, le Réseau Loup couvre également cette dimension du problème. Il est attendu des acteurs, de façon semi-explicite, qu'ils agissent en porte-parole du réseau au sein de leur association respective afin de s'assurer que les discussions reposent sur les mêmes bases, scientifiques et validées « l'idée c'est de transmettre une information validée officiellement par le réseau vers leurs propres membres chasseurs, naturalistes, éleveurs, de sorte qu'il n'y a qu'un seul discours et que eux puissent sciemment l'adapter en fonction de leur langage, de leur expérience, de leur connaissance liés à leur profession » (un membre de l'administration). Il s'agit donc bien de construire une connaissance commune de ce qu'est le Loup, et plus précisément le Loup-ici, en Belgique. Cette volonté, principalement émise par l'administration, rejoint le regard problématisant que portent les autres acteurs sur l'animal. Les différents visages de l'animal sont pris en compte de façon surprenante si l'on devait s'attacher aux stéréotypes. On peut entendre des chasseurs et des éleveurs se dire positifs quant à la présence des loups sur le territoire « *Le Loup est un problème dans un sens où il est vraiment en train de faire une distinction entre le monde de la chasse et le monde hors de la chasse dans la protection du Loup. Et même à l'intérieur même du monde de la chasse nous on a des gens qui sont tout à fait pour* » (un chasseur), ou des naturalistes reconnaître les risques encourus par les élevages et en tenir compte dans leur prise de position « *On entend assez beaucoup de gens qui sont extrêmement fan du Loup « oui mais les éleveurs ils peuvent accepter, de toute façon ils reçoivent 200€ par mouton tué, donc voilà on leur paye » ... C'est pas parce qu'on reçoit l'argent de la valeur économique de l'animal qu'on n'est pas atteint psychologiquement [...]* Pour les éleveurs c'est pas facile ce retour, ça implique parfois plus de travail pour eux, la mise en place de moyens de protection et cetera » (un naturaliste). La recherche d'une nouvelle forme de représentation se mène donc, et se mène sous l'égide de l'objectivité. Au moyen de la science³⁶, le savoir créé pourrait faire office de socle factuel sur lequel faire reposer les opinions et les prises de positions « *Le loup est aussi une espèce particulièrement sensible en termes d'inconscient au niveau de la population en général et il nous semblait important d'avoir un discours le plus scientifique possible par rapport à une espèce où tu as des réactions parfois...*

³⁶ Lorsque les acteurs mentionnent « la science », ou les bases scientifiques, ils renvoient aux sciences de la nature, la biologie principalement.

quelque peu irrationnelles de la part de personnes qui seraient mal renseignées » (un membre de l'administration). Ce nouveau Loup que l'on cherche à identifier n'est donc ni blanc, ni noir, et il se pare d'attributs différents. Sous le signe de l'ambiguïté, on le souhaite connu, identifié et contrôlé, tout en lui reconnaissant son caractère imprévisible, surprenant et adaptable. Il évolue entre *l'animal machine* que les sciences naturelles suffisent à expliquer, et quelque chose d'autre, *l'animal agent*, que l'on cherche encore à définir. Toutefois, ce Loup Gris échoue à se construire en objet uniforme et communément partagé. Les débats se poursuivent et les désaccords demeurent, malgré les mesures mises en œuvre pour s'en prévenir. Seulement, de façon peu comparable au débat français, ce qui s'observe ici n'a rien d'une lutte manichéenne entre le Loup Blanc et le Loup Noir, mais plutôt une discussion autour de la palette des nuances du Loup Gris qui continue d'afficher, par-ci et par-là, des traits de valeurs attribuables aux deux autres.

Les traits noirs : inversion des valeurs du dehors et du dedans

Tout d'abord, on peut observer la survivance de certains traits propres au Loup Noir. Pour les uns, le Loup Noir, c'est cet être de l'en-dehors, le dévorant dangereux et incontrôlable qui n'est pas le bienvenu dans l'en-dedans. Pour les autres, c'est cette image archaïque d'un archétype qui n'a sa place que dans un en-dedans vieilli et dépassé, sans qu'il corresponde à une réalité effective dans l'en-dehors que l'on peut connaître et maîtriser. Si la figure du Loup Noir n'est pas explicitement mentionnée par les acteurs, les dynamiques qui l'entourent peuvent demeurer présentes lorsque l'on observe soit une tension entre un en-dehors sous contrôle confronté à un en-dedans instable, ou lorsque l'on conçoit un en-dedans maîtrisé et un en-dehors menaçant³⁷.

Le premier cas renvoie à des exemples où des acteurs, à partir de données scientifiques, conçoivent l'animal comme une dimension relativement maîtrisable dans son ensemble. On ne peut certes pas éviter qu'il s'approche éventuellement des maisons, ni qu'il attaque les troupeaux, mais on peut installer des mesures de protection pour limiter l'impact, on peut assurer un suivi et produire des connaissances sur les individus, bref, on peut imaginer et mettre en œuvre un ensemble de mesures et tenter de le *naturaliser vivant*, comme le dirait André Micoud (1993). Ce qui inquiète ces acteurs, c'est la réception de ces mesures chez les autres et, en ultime instance, l'attitude de ces derniers vis-à-vis du Loup : « [En parlant des chasseurs]

³⁷ Il est important de saisir ces notions comme des façons d'attribuer un prédicat à différents espaces représentés. Il s'agit d'une façon d'associer ces espaces à des éléments de culture ou de nature dont les déclinaisons sont bien présentes dans les représentations. Ainsi, la « nature belge » pourra successivement faire office d'en-dehors ou d'en-dedans, parfois pour les mêmes personnes, ce qui souligne une fois de plus le caractère ambiguë de cette représentation naturaliste pourtant bien apparente.

c'est clair qu'a priori ils sont de réels opposants au retour du loup mais ils ne vous le diront pas texto [...] Si on se les met à dos, en fait, comme ils ne sont déjà pas super pro-loups, ça risque de faire des dégâts » (un membre de l'administration). L'image du lycophobe demeure bien ancrée et trouve sa manifestation dans certaines prises de positions effectives. Par exemple, il est plusieurs fois fait mention de chasseurs qui refuseraient catégoriquement de se positionner favorablement au retour des loups de peur que leur présence n'affecte de façon trop importante la densité de leur gibier. C'est le fameux « Loup concurrent », une facette du grand dévorant qui, cette fois, ne s'en prend pas aux moutons ou aux petites filles mais aux animaux de la forêt qui font eux-mêmes l'objet d'un attachement tout particulier auprès d'une certaine population de chasseurs³⁸. Parmi l'ensemble des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche, certains chasseurs ne s'inscrivent absolument pas dans cette ligne de pensée, plutôt observants quant au retour du Loup considéré comme un « phénomène naturel » inévitable qu'il vaudrait mieux savoir gérer une fois présent que tenter d'empêcher à tout prix. « *Il y a une gestion qui s'approche, non pas de l'idéal, mais qui s'approche de la réalité* » disait l'un d'eux avant de faire part de son opinion sur la notion d'harmonie. Pour d'autres, la position est similaire mais elle est plus frileuse. Dans l'incertitude, le Loup demeure un animal dont on se méfie et contre lequel on préfère pouvoir se protéger « *Pour moi ça ne me dérangerait pas dans le sens où, en fait, les loups n'attaquent pas les humains, à part vraiment si un loup est affamé et s'il a une occasion d'attaquer un humain seul, ce qui est quand même une occasion assez rare. En fait, après, moi je suis pour, oui, mais uniquement si on pourrait avoir le droit de se défendre parce que moi, des fois, quand... c'est con mais des fois je rentre de soirée chez moi, je vis en forêt, alors j'ai pas envie de tomber sur un loup. Alors le truc serait avoir le port d'arme civique ou quelque chose comme ça...* » (un chasseur). Même si l'on demande à pouvoir se défendre, il ne s'agit toujours pas de refuser les loups dans ce cas-ci. Les cas rapportés en lien avec une réel refus du retour de l'animal concerneraient, au moins, une population de chasseurs du côté des Hautes Fagnes qui, à l'instar de certains discours déjà adoptés à l'étranger, tiendraient pour sûr

³⁸ Peut-être est-il nécessaire de dissiper immédiatement tout élément de polémique. Le Chasseur, comme figure représentée, est affublé d'une connotation malheureuse pour un pan de la population, comme peuvent l'attester de nombreuses prises de position de certains usagers des réseaux sociaux qui laissent éclater leurs opinions avec une violence parfois inouïe. Je ne peux nier les faits rapportés et trop souvent croisés qui me portent à croire qu'il existe bien, parmi les chasseurs belges, des individus aux positions extrêmes. Néanmoins, et c'est là une position que j'affirme avec d'autant plus d'aisance qu'elle découle immédiatement de mon propre terrain, de nombreux chasseurs sont aussi porteurs d'un avis construit, modéré et éclairé par une connaissance de leur milieu qui leur est propre et qui réunit des savoirs de nature différente. Réduire une population qui, rien qu'en Wallonie, s'estime à environ vingt-mille membres, à une seule catégorie de pensée relèverait d'un amalgame des plus grossiers dans lequel nous ne tomberons pas ici. Par ailleurs, lorsque des acteurs parlent de chasseurs anti-loups, ils s'expriment souvent en termes de tendance et insèrent, à un moment ou un autre, une petite sentence modératrice qui révèle leur état de conscience.

que les loups ont été réintroduits par des naturalistes qui veulent les voir revenir. Ce qui est intéressant dans cette situation, ce ne sont pas tant les faits invoqués qui, véridiques ou non, ne sauraient être avérés ou démentis ici, il s'agit plutôt de la réaction qu'ils ont suscité auprès des membres de l'administration qui y ont été confrontés. En effet, en faisant part de ces événements, ils se sont exprimés sur le caractère gênant de ce genre de propos qui affaiblissent la « légitimité » de la présence des loups d'une part, tout en témoignant la survivance d'une position hostile à l'égard de l'animal « *En fait, en termes psychologiques, c'est très différent de se dire « tiens pour une poignée de militants (fait référence à des hypothétiques naturalistes qui auraient réintroduit des loups) on a des ennuis », c'est bien différent que de dire « mais voilà, c'est un loup qui revient depuis des dizaines d'années progressivement » »* (un membre de l'administration). Cette animosité est l'objet de nombreuses craintes chez les acteurs qui se positionnent le plus favorablement vis-à-vis du retour des loups. Ce dont on se méfie, c'est du risque que de telles attitudes, que l'on attribue souvent à la peur du Loup, ne se répercutent effectivement sur les animaux sous la formes d'opérations de braconnage, comme ce fut le cas pour la louve Naya et de ses éventuels petits à la fin de l'été 2019. Ces faits, qui ont été attribués à des chasseurs³⁹, sans que l'affaire ne soit close, ont profondément ému cette part favorable ou même neutre qui y a perçu une forme de coup du sort, quelque chose « devait bien finir par se produire ». C'est que cette *peur de la peur du Loup* est véritablement présente dans les esprit (Denayer et Bréda, 2020). C'est bien l'exemple, ici, d'un Loup Noir que l'on situe dans l'en-dedans, dans les représentation réelles ou présumées de certains acteurs et dont on se méfie car elles pourraient avoir des conséquences sur les loups.

L'autre point de survivance du Loup Noir adopte une dynamique inverse, il n'est plus considéré comme une menace construite dans l'en-dedans mais bien comme une menace réelle de l'en-dehors sur l'en-dedans qui, cette fois, est l'élément maîtrisé. L'en-dedans ne renvoie plus alors à un contexte humain, mais à la façon dont est conçu l'environnement. Pour comprendre cette attitude, il faut revenir sur la façon dont est prise en charge la « nature belge ». Rien qu'en le présentant ainsi, le modèle est déjà rendu explicite : la nature est prise en charge. En Belgique, le territoire correspond assez peu à cette organisation binaire qui sépare les espace « sauvages » des espaces « anthropisés ». Avec l'un des réseaux routiers les plus denses d'Europe et une exploitation du territoire importante, la Belgique ne correspond que très peu au idéaux des

³⁹ À la suite de la disparition de toute trace de la louve, sans que le mâle n'ait disparu également, une enquête a été menée et a mis en évidence la présence de pièges en tout genre. Rapidement, deux chasseurs sont retrouvés dans la zone de présence du couple de loups, armés d'armes chargées. L'affaire s'est poursuivie, les soupçons largement portés sur des chasseurs jusqu'à ce qu'une prime de plusieurs milliers d'euros soit proposée pour celui ou celle qui fournirait l'information déterminante permettant l'identification du ou des coupables.

défenseurs d'un *rewilding* ou de ceux qui cherchent à y trouver leur *wilderness*, cette expérience du sauvage sensée se vivre en se confrontant à une nature brute, vierge et puissante. Pourtant, il ne s'agit pas de s'y tromper, la « nature » est bien présente et ne manque pas de le rappeler. L'accroissement des surfaces forestières et la densité de gibier toujours trop importante sont des preuves de cette part d'existence qui se manifeste puissamment en milieu rural. La ville, de son côté, n'échappe pas au phénomène. Les renards et les rats laveurs, toujours plus surprenants, viennent subvertir nos répartitions géographiques en se manifestant dans des lieux aussi inattendus que le métro bruxellois, les parcs publics ou les jardins des particuliers (Strivay). Partout la vie trace sa voie, se fait exister et tisse des relations avec les existants qui l'entoure, même lorsque le parti est pris, comme ici, de garder cet *engendrement* (Latour, 2017) sous un contrôle prudent. En réalité, il s'agit là d'un héritage historique de la valeur attribuée à l'environnement en Europe, et que l'on peut aisément distinguer de celle qui prend forme aux États-Unis, en influençant au passage, par le biais de la globalisation, une certaine vue moderne de ce qu'est la « nature ».

Dans leur « enquête philosophique », Catherine et Raphaël Larrère (2015), nous fournissent des outils de pensée qui nous seront utiles pour comprendre la suite de notre exploration. Si l'on part d'une vision moderne et responsabiliste de la nature, laquelle conçoit bien une séparation entre l'âme et le corps, soit l'intériorité et l'extériorité, mais en attribuant au corps une perfection qui échappe à l'âme, on entre alors dans l'un des paradigmes naturalistes qui s'est exprimé pleinement dans la pensée de la conservation⁴⁰. C'est au 19^{ème} siècle, avec le développement de l'industrie et d'un sentiment d'aliénation qu'ont émergé les prémices des sciences de la conservation. De ce sentiment de « perdre quelque chose » a découlé une recherche de protection de cette nature qui, avant même de devenir l'objet des grands projets qui allaient suivre, devait se définir. L'exemple des parcs nationaux est un classique de la conservation venu tout droit des États-Unis. Dans une volonté de faire des grands espaces les cathédrales de ce peuple conquérant, vision qui avait déjà fait son chemin sur ce territoire, les parcs comme celui du Yellowstone ont pu voir le jour et développer cette idée d'expérience puissante de la grandeur de la nature sauvage : la *wilderness*. Aujourd'hui, en Europe, et à fortiori en Belgique, le concept ne nous est pas étranger, bien qu'il ne résonne pas avec l'héritage des pensées locales en matière de conservation. En effet, dès le 17^{ème} siècle, la nature

⁴⁰ Il s'agit là d'un point intéressant de déclinaison du naturalisme qu'exprime Philippe Descola dans le chapitre « Les certitudes du Naturalisme » de son ouvrage « Par-delà Nature et Culture » (2005). Il distingue une forme de naturalisme qui accorde un prédicat de perfection à l'âme, comme on l'imagine dans la religion, et une autre forme qui trouve cette perfection dans le corps ou la matière, régie par les lois parfaites de la nature dont les sciences peuvent se saisir.

européenne vient recouvrir une dimension patrimoniale liée à la façon dont le territoire a déjà été travaillé, parcellisé, et donc largement anthropisé⁴¹. L'ensemble du paysage recouvrait une dimension largement domestique, une forme d'en-dedans, à laquelle échappe la forêt, lieu de mystère et de dangers par excellence, l'en-dehors restant. Aujourd'hui, cette dernière frontière est toujours présente dans les imaginaires, comme mis en avant précédemment, mais les forêts sont elles aussi le théâtre d'une activité humaine importante. On pourrait vouloir distinguer une nature vierge et sanctifiée dans les parcs et une nature travaillée et exploitée en Europe, mais cette opération ne prend que peu de sens tant la culture de la conservation vient, dans un cas comme dans l'autre, façonner un environnement selon des codes de naturalité. La différence tient donc principalement à un héritage que l'on retrouve pleinement dans les conceptions de la conservation belge. Si les États-Unis ont « inventé » la *wilderness*, d'autres avant avaient sans doute fait naître la *gardenness*, un art de faire jardin partout. Dans ce modèle de conservation, un postulat pose la connaissance comme outil de base nécessaire à la compréhension de la nature, et donc à la possibilité d'agir rationnellement sur elle. Malgré toutes les questions que pourrait soulever l'enjeu de la définition d'une connaissance à lui seul, nous nous en tiendrons à citer ici la prédominance de la connaissance « scientifique », des sciences biologiques principalement. Néanmoins, elle n'est pas le seul critère en matière de décision. En effet, les sciences « dures » n'échappent pas aux paradigmes toujours plus complexes qui s'attachent à leur conférer des directions différentes. Ainsi, avec l'avènement de la biodiversité et l'intérêt toujours présent pour l'ensauvagement (*rewilding*) inspiré de nos voisins outre-Atlantique, la naturalité, à comprendre comme la façon de se représenter un modèle de nature, peut prendre au moins deux tendances différentes. D'une part, la naturalité peut privilégier la biodiversité comme objectif supérieur, à savoir la maximisation des formes de vie variées sur un espace et en relation les unes avec les autres, de sorte, notamment, que la résilience de la vie dans ce milieu soit la plus importante possible. Cette conception appelle à un contrôle particulièrement important, et donc à une forme plus jardinée de l'environnement. D'autre part, on peut souhaiter une nature spontanée, qui relève du développement du milieu et des formes de vies sans que l'homme y intervienne. Cette approche est bien plus favorable au réensauvagement qui serait la cause naturelle d'un tel processus.

Dans l'ensemble, ces deux modèles mettent en tension *ce qui est* avec *ce qui doit être*, tant dans le sens de voir le réensauvagement comme un état de fait face à une biodiversité idéale, que de

⁴¹ Les grands espaces américains étaient sans conteste anthropisés également. C'est la conception de cet environnement comme vierge de toute activité humaine qui s'est imposée, conduisant au passage à la dépossession des terres de ceux qui y vivaient.

voir le réensauvagement comme l'idéal de ceux qui s'opposent au jardinage de fait. Car c'est ce modèle qui prévaut bel et bien sur le modèle administratif comme nous l'apprennent la plupart des acteurs rencontrés. Un chasseur, en distinguant le mode de chasse belge et celui qu'il pratique en Italie, dit ceci « *aujourd'hui, tout est réglementé, même à outrance [...] dans une chasse comme, c'est une chasse... ce ne sont que des chasses banales chez nous [Italie], en France ça n'existe d'ailleurs quasiment plus non plus. Une chasse banale, c'est en Italie par exemple, chez moi, là tu n'as pas de territoire, le territoire est à tout le monde, tout le monde peut chasser partout, ça c'est la chasse banale.* ». Il n'y a donc pas que la nature qui soit contrôlée, mais aussi l'accès à la nature comme c'est le cas ici pour la chasse, mais comme cela peut l'être encore pour le tourisme, les promeneurs n'ayant théoriquement pas le droit de sortir des sentiers. Avec ce contrôle et l'ensemble de sous pratiques qui en émergent, c'est la notion même de sauvage qui se brouille. Un naturaliste qui tentait de se représenter ce qui est encore sauvage dans notre environnement disait ceci « *pour moi les écosystèmes ne sont pas très sauvages, ça c'est certain en Wallonie, enfin, en Belgique, tandis que les espèces, pour la plupart, bon les espèces, en liberté va-t-on dire, elles sont sauvages quant à elles. Sauf peut-être le pigeon de village ou quelque chose comme ça, ou le faisan qu'on lâche pour la chasse, là on pourrait dire « est-ce que c'est vraiment sauvage ces espèces ? » puisqu'elles ont été élevées pour être lâchées dans la nature. Mais un chevreuil, une biche, un loup, il est sauvage puisqu'il est né dans la nature. Bon les sangliers ils sont nourris, par exemple, par les chasseurs. Est-ce qu'ils sont réellement sauvages ? Là c'est un peu, bon, dans la définition du sauvage qu'on doit savoir ce que ça veut dire quoi.* ». Rien d'évident tant les hybrides émergent dans les interstices de ces conceptions, bien au-delà, d'ailleurs, du Loup à lui seul. Pour d'autres, enfin, il y a prise de position sur ce point, jusqu'à revendiquer une autre façon d'aborder cette nature « *la nature jardinée c'est bien mais ça reste encore une fois... C'est intéressant, il faut le faire, mais la nature ne se résume pas qu'à ça et le retour du Loup nous interroge sur une question très profonde : quelle place sommes-nous prêts, dans notre société moderne, à laisser à la nature sauvage, celle qu'on ne contrôle pas comme on le veut ? Quelle place on est prêt à accorder à ces animaux qui vont venir bousculer dans cette nature jardinée qu'on a réalisée. Parce que, aujourd'hui, il est clair que la nature en Belgique est une nature principalement jardinée* » (un naturaliste).

C'est à partir de ce point que le Loup va revêtir des morceaux de robe noire à nouveau. Dans une « nature jardinée » à la belge, certains peuvent avoir des difficultés à concevoir cette arrivée d'un élément extérieur, comme si le dévorant de l'en-dehors, l'être de la vieille forêt,

représentait encore une menace pour les parcelles ordonnées. C'est que la machine est complexe, et il lui est difficile de tolérer l'intrusion du moindre grain de sable. La recherche de biodiversité fait en effet office de politiques à large échelle, par les projets de *Natura2000* notamment, ce qui impose de nombreux critères aux territoires locaux afin qu'ils puissent répondre aux exigences qui leur sont adressées. Parfois, comme dans ce cas-ci, les objectifs se rencontrent sans être complémentaires aux yeux de ceux qui travaillent à les atteindre. Le cas est similaire à celui des gardiens des parcs français qui regrettaient une prise de position sur la valeur naturaliste du Loup par rapport aux autres espèces (Mauz, 2005). On retrouve, ici aussi, des naturalistes qui font part de cette contradiction « *le Loup [Une fois qu'] il est en forêt ouverte, il ne va pas avoir d'incidence favorable ni défavorable dans le sens où l'une de ses conséquences est que des zones qui étaient entretenues par pâturage vont devoir être abandonnées et on va devoir concentrer les troupeaux dans les zones protégées* » avant d'ajouter plus loin « *Le Loup, en fait, il accélère une dualisation de l'espace [...] grosso modo, on concentre les troupeaux là où on peut les protéger et on ne va plus où on ne peut pas le protéger, et en écologie ça s'appelle le paysage de la peur* ». Dans l'ensauvagement, le Loup est l'élément de nature à favoriser, car il est le sauvage qui revient. Mais dans la biodiversité, le mouton prend une place importante également, tout domestique qu'il est. Seulement, son maintien dans les conditions qui sont les siennes actuellement ne va pas nécessairement de soi. La résilience limitée du jardin tient donc à ce que son entretien requiert un nombre important de dispositions pratiques qui se comptent à l'échelle du détail et lesquelles ne peuvent souffrir de changement sans que l'ensemble de la mécanique ne soit revu. Ce que l'on craint du Loup, au-delà des prédatons en tant que tel, c'est son potentiel impact sur un environnement dont le contrôle fonctionne en son absence. Il est l'outsider.

Les traits blancs : les récits et les images au service d'un nouvel archétype

Passée cette revue des éléments tenaces de l'image du Loup Noir, nous pouvons nous pencher sur son penchant inverse. En effet, malgré le contexte dépolarisant de la gestion belge du Loup, les traits opposés demeurent de part et d'autre. Pour resituer le Loup Blanc, il s'agit d'une figure de Loup idéalisé, principalement présent à travers un ensemble de mythes naturalistes qui transposent son impact environnemental en un symbole d'une forme de nature, sauvage et spontanée, qui reprend ses droits dans un monde anthropisé. Parmi les acteurs rencontrés, aucun ne défend ouvertement une telle figure en l'essentialisant, la nuance est de rigueur et les difficultés que peuvent causer les loups ne sont pas ignorées. Pourtant, l'image se manifeste bien à travers la politique de communication menée autour des loups de passage sur le territoire

belge, surtout lorsque ceux-ci s'installent durablement. C'est le cas du loup des Hautes Fagnes, par exemple, dont la présence était identifiée depuis 2018. En février 2019, un membre du Réseau Loup tombe nez-à-nez avec l'animal et réalise une série de clichés, comme mentionné précédemment. Les photos, d'une qualité reconnue, font assez rapidement émulsion en ce qu'elles témoignent d'une rencontre qualifiée d'exceptionnelle. En effet, le Loup, invisible pour la plupart et la plupart du temps, dont la présence demeure une forme de réalité abstraite, vient de s'incarner et de se manifester devant une personne qui a su en laisser une trace. Immédiatement, c'est la demande, chez les naturalistes, de baptiser l'animal. Le choix du nom se fait à travers un sondage permettant à la population de choisir parmi plusieurs options proposées par les différents groupes d'acteurs du réseau ainsi que le photographe qui, heureux, propose « Lucky », en référence à la chance dont il estime avoir bénéficié en rencontrant le loup. Pour finir, c'est « Akela » qui est choisi, un nom qui fait directement référence au père loup de la meute dans « Le Livre de la Jungle », une œuvre largement popularisée qui pose le Loup dans un autre archétype que le dévorant, celui du nourricier, dont on possède d'autres exemples⁴². Cette aventure, c'est un cas parlant de *storytelling*, on transmet au loup une identité par le biais de son nom et on lui reconnaît une mythologie personnelle, un parcours et une anecdote. Il cesse d'être un individu invisible caché derrière une image globalisante. À travers ce processus, une forme de transition s'opère, au moins sur le plan médiatique, en substituant le Loup avec un loup, en remplaçant une image par un individu. Akela en est un exemple, mais il n'est bien entendu ni le seul, ni le premier. En Allemagne, il peut également arriver que des loups soient ainsi nommés, comme ce fut le cas pour Pounti et Counti, les louveteaux du camp militaire au destin malheureux, ou Naya, la louve qui a ensuite migré vers les Pays-Bas avant de s'établir en Belgique. Le contraste est marquant quand on le compare aux systèmes de dénomination classiques qui classifient les loups au moyen de codes tels que GW926m, le matricule d'Akela. Un peu de la même façon qu'ont les astronomes de codifier les astres, les distinguant des figures mythologiques employées pour qualifier ceux que l'on connaît le mieux, les gestionnaires développent un système d'identification qui, en assurant une certaine praticité, induit également un mode de relation présumé avec ces individus. Sans dire qu'un nom suffit à tisser des liens entre les humains et les animaux, il faut constater que la réponse du public n'est

⁴² « Akela » était la proposition des éleveurs, mais les chasseurs avaient également proposé un nom riche symboliquement : « Romulus », en référence au fondateur de Rome, nourri avec son frère jumeau par une louve dans le mythe des origines de la ville. Il s'agit de nouveau d'une image nourricière qui s'oppose à l'image dévorante, bien que la louve fasse potentiellement référence à une prostituée (le loup ayant bel et bien été le support symbolique de la luxure).

pas identique selon que l'on parle d'Akela ou de GW926m, une réalité dont l'administration belge a bien conscience.

Sans que cela entre dans une quelconque stratégie explicite, c'est en suivant notamment les conseils de Michel Meuret que cette pratique de nomination a été validée. Dans un premier temps, c'est la dimension pratique qui s'exprime : « *c'est vraiment utile pour communiquer parce que lorsqu'on parle d'Akela on sait de qui on parle, quand on parle de « GM 96 37 » c'est plus compliqué* » dit un membre de l'administration qui ajoute « *C'est qu'effectivement, chaque loup a un comportement quand même très différent et donc c'est, comment dire, ça vaut le coup de pouvoir les différencier parce qu'on pourrait prendre des mesures vis-à-vis d'un individu différentes des mesures par rapport à un autre individu* ». Dans un contexte où les loups sont peu nombreux et facilement identifiables, il apparaît comme étant plus simple de s'exprimer à l'aide de noms courants plutôt que d'utiliser des toponymes ou autre type de référencement. Toutefois, on reconnaît un autre avantage à en parler de la sorte, une façon de faire corrélérer l'appellation des animaux et les objectifs nourris à leur intention : « *Ils l'avaient nommée Naya et ça, ça permet quelque part à la population humaine non pas de s'attacher, parce que ce n'est pas de la manipulation, mais voilà, lorsqu'on parle du Loup, lorsqu'on parle de Naya, c'est plus facile pour les gens de vivre l'actualité que de dire « la louve du camp militaire »* » dit un autre membre de l'administration. Nommer les loups, ça pourrait donc contribuer à altérer le regard porté sur l'animal. Si les individus sont connus et reconnus, il y a des chances qu'ils soient appréciés, et donc protégés d'une certaine forme d'hostilité, de cette peur du Loup dont on a finalement si peur. Le *storytelling* qui se développe autour de ces animaux est donc un trait de Loup Blanc en ce qu'il leur confère une mythologie. En effet, Akela, c'est plus que le loup substantiel que l'on appelle ainsi, c'est devenu une figure, nourrie par un réseau analogique entre, tout du moins, des photographies, un personnage d'une œuvre littéraire, un lieu chargé de valeurs naturalistes, et sans doute d'autres choses. Le *corps entier* du loup présent dans les Hautes fagnes est devenu un *corps politique* que l'on nomme Akela (Doré, 2010). Agir sur cet animal, cela signifierait agir sur tout ce qu'il représente. Sur ce point, on observe également comment le Loup Blanc et le Loup Noir se répondent mutuellement. C'est notamment en réponse à la peur du Loup Noir, émergeant dans la peur du Loup présumée dont on se méfie, que l'on insère cette part de Loup Blanc pouvant agir proactivement pour prévenir l'animosité.

Toutefois, cette peur de la peur, qui entraîne une action sur la peur, provoque un effet rétroactif sur cette figure du Loup Noir sur laquelle on essaie d'agir. Parmi les mesures mises en œuvre,

un large pan concerne la communication, sur les mesures pratiques à mettre en œuvre pour se protéger des attaques de loups, mais surtout pour sensibiliser sur le Loup, principalement de façon pédagogique, en renseignant sur l'animal. Le savoir, à nouveau, sert à construire le nouveau Loup, celui qui est d'ici et de maintenant, le Loup Gris moderne. Ainsi, des conférences sont organisées pour la population ou pour des collectifs, tandis que des outils comme des malles pédagogiques à destination des écoles ou encore des cours en ligne subventionnés par l'Union européenne voient le jour. On peut alors entendre souvent que le Loup n'est pas dangereux, que c'est un animal qui a peur de l'homme et que des attaques sur l'homme tiennent tellement de l'improbable que c'en est presque impossible. Le message est en effet appuyé par des chiffres qui, en valeurs relative et circonstancielle, affichent une probabilité d'attaque que l'on qualifierait de dérisoire à bien des égards. De nombreux acteurs y sont bel et bien réceptifs, et ce au sein de chaque groupe, même parmi ceux qui maintiennent leur position frileuse malgré tout. L'idée que le Loup n'attaque pas l'homme semble donc inscrite, du moins en surface. Or, si les données statistiques contribuent à diminuer l'importance de la figure dévorante du Loup, les valeurs absolues de ces données ne permettent pas de l'éliminer pour autant. En effet, le risque d'attaque sur l'homme est extrêmement faible, mais il n'est pas nul, et il dépend d'autres paramètres que le simple hasard. Cette éventualité, tous ne la reconnaissent pas, et elle peut faire l'objet de débats, voire de disputes lorsqu'elle est trop difficile à reconnaître : *« J'ai failli me faire écraser, me faire punaiser au mur par un gamin de 10 ans parce que je lui disais que oui, le Loup avait quand même mangé des gens en Europe dans l'histoire ! Je ne rigole pas, j'ai cru que j'allais me faire... »* (une utilisatrice de Facebook). En agissant sur le Loup Noir considéré comme une figure archaïque tenace de l'endédans, on en vient à ignorer, ou faire ignorer, qu'il s'agit également d'un mode d'existence des loups qui prend sa sources dans des faits, anciens comme récents, et qui malgré leur fréquence relativement faible, demeurent absolument réels (Moriceau, 2011).

Un exemple concret du caractère performatif de cette pratique, c'est certainement le cas de la louve Naya dont la disparition a fortement marqué une part de la population. Sans revenir une nouvelle fois sur les détails de l'événement, attardons-nous sur les éléments qui forgent sa mythologie personnelle. Naya était une louve ayant vu le jour dans une meute allemande. Elle est capturée et équipée d'un collier émetteur qui permettra ensuite de la localiser et de suivre son parcours. Nommée Naya par celui qui l'a capturée, elle entreprend un jour un voyage qui lui fera parcourir une partie de l'Allemagne, les Pays-Bas qu'elle traverse pour ensuite arriver dans le Limbourg belge où elle demeure. Quelques mois après son arrivée, elle fait donc la

connaissance d'August, un loup mâle que l'on nomme ainsi car il est arrivé au mois d'août. Ensemble, ils donneront naissance, présument, à une portée de louveteaux dont on ne verra jamais la couleur. La louve disparaît durant la période où l'on s'attendait à la voir refaire surface, accompagnée de ses petits. Avec ces quelques éléments, il est déjà possible d'observer comment se crée l'histoire d'un animal qui n'a plus rien d'anonyme. Le suivi de Naya a dépassé la simple récolte d'indices, son parcours et son histoire ont été retracés et presque mis sous forme de récit avec des éléments récurrents identifiables : la naissance, la rencontre avec l'homme qui donne lieu au baptême, la quête, l'arrivée en terre d'accueil, la rencontre avec le mâle, la gestation (grossesse ?), et finalement la mort de la mère et de ses petits. S'il s'agissait d'une œuvre de littérature, elle oscillerait entre l'épique et le drame. La réaction à ce climax fut à la hauteur de son intensité dramatique, les foules se sont déchainées sur les réseaux sociaux, entretenant et validant leurs représentations au moyen des systèmes propres à l'outil, comme les « like » et les commentaires. Le fait divers ayant été récupéré par la presse et par les différentes associations naturalistes, Naya a été érigée en martyre de la nature sauvage pour laquelle on appelle à un « plus jamais ça » qui teinte le regard porté sur la louve Noëlla, nouvelle « compagne » d'August, pleine elle aussi, et supposée mettre bas durant la printemps, saison qui a vu disparaître Naya. L'effet est marquant, on a teinté de rouge la robe du Loup Blanc, on a blasphémé sur la nature sacrée.

Si les propos peuvent paraître exagérés, ils reflètent assez bien la force des réactions suscitées dont le déchainement est toujours visible sur les réseaux sociaux. Une naturaliste en charge de la modération d'une page Facebook faisait ainsi part de son impression sur la question « *Les réactions des gens sont toujours extrêmes, surtout sur les réseaux sociaux. Voilà, je crois que directement les grosses réactions c'était du coup anti-chasse, des propos assez violents par rapport à, du coup, tous les chasseurs en général. Le but c'est surtout essayer de calmer un peu le jeu parce qu'il y a des chasseurs, du coup, qui, qui, voilà qui sont pas du tout comme ça* ». C'est un véritable conflit de représentations qui se joue, et dont les chasseurs ont été les premières victimes. Alors que les tenants de leur pratique étaient visés par les attaques des sympathisants de la louve disparue, certains d'entre eux, tout en regrettant le sort de l'animal, étaient assez désarçonnés par le déchainement de passion qui a suivi « *aujourd'hui on est les méchants, on nous critique parce qu'on tue. Mais en fait je ne sais pas si tu me poses des questions après, mais s'il n'y avait pas de chasse, il y a déjà longtemps que certaines espèces auraient disparu* » (un chasseur). Le chasseur tue, et en cela revêt également toute une figure. Un membre de l'administration relevait également ce caractère dramatique de l'affaire en disant

« Dans la presse, lorsqu'on voit que Naya a été braconnée, c'est Naya, ce n'est pas une louve X ou Y. C'est Naya, la gentille louve, qui est là depuis un an et qui ne fait quasiment pas de problèmes. Bon, elle s'est fait buter, on ne parle pas d'un, d'un acte de braconnage sur un animal, on parle... presque d'un **assassinat** quoi, hein » (surligné par moi-même). Dans l'ensemble, c'est donc parfois le scepticisme qui fait surface lorsque les acteurs font part de leur conscience du processus en train de se jouer. Si l'on reconnaît les effets indéniables de ce storytelling, on se demande où en est la limite : « Oui, au départ moi j'étais contre parce que, en tant que scientifique, au départ, j'étais contre le fait qu'on anthropomorphise les animaux sauvages » (un membre de l'administration) ou encore « Parfois je ne sais pas si ça va trop loin mais il faut peut-être se poser la question. Est-ce qu'il faut leur donner un nom, peut-être pas, mais les individualiser c'est certain » (un naturaliste). Faut-il aller jusqu'à donner un nom, jusqu'à anthropomorphiser ? La question subsiste, car l'on n'est de nouveau pas dupe, et l'on reconnaît la part construite de ce qui se joue. Le débat prend corps dans l'en-dedans derrière lequel l'en-dehors se floute, même si c'est lui, à priori, que l'on cherchait à préserver.

Résumé : saisir les loups dans la persistance des visages du Loup

Cette partie portait sur l'exploration des modes d'existence du Loup en présence des loups à travers les façons dont le retour de ces animaux a pu être pris en charge. Une fois présents, les loups coexistent avec les humains sur un territoire partagé que les uns et les autres peuvent être amenés à parcourir. Toutefois, cette présence se qualifie avant tout par l'absence de rencontre entre les loups et les humains. L'invisibilité des animaux intervient dans la construction de son nouveau mode d'existence, un Loup qui est là mais que l'on ne voit pas. Dès lors, divers dispositifs sont à l'œuvre pour le saisir en cherchant consciemment à s'éloigner des façons de le représenter qui ont pu prédominer dans d'autres contextes, bien que ceux-ci ne disparaissent pas entièrement.

Tout d'abord, il y a cette volonté de recréer un Loup dénominateur commun, celui qui pourrait mettre tout le monde d'accord parce qu'il est objectif et saisissable à travers les paramètres objectivés des sciences naturelles. Pour y parvenir, plusieurs moyens sont mis en œuvre, à commencer par le suivi. Dans l'impossibilité de rencontrer ces loups qui se laissent si difficilement observer, il faut chercher la rencontre différemment, en traquant les indices qui permettent de les identifier et de les situer. Plus que de satisfaire une curiosité pragmatique, cette approche, parce qu'elle se veut inclusive de tous les acteurs concernés par la problématique, cherche à fédérer les acteurs humains autour de ce nouveau Loup Gris qui,

partagé par tous, fait office de tentative diplomatique dans ces débats d'humains entre eux autour des questions animales.

Pour autant, les deux archétypes du Loup absent n'ont pas tout à fait disparu des relations parfois tendues entre les acteurs, même lorsque le Loup Gris est invoqué. Lorsque la peur du Loup, présumée ou observée, est considérée comme une menace pour les loups, c'est le Loup Noir, présent dans l'esprit des détracteurs et en tant que figure du risque, qui refait surface. De même, lorsque l'on craint que les loups agissent au détriment d'espaces protégés par leur capacité à bouleverser l'organisation territoriale, on s'effraie des conséquences de la présence d'un dévorant là où l'on a conçu l'espace sans qu'il soit considéré comme un paramètre à l'équation. Cette résurgence, de nouveau, est spatiale. On craint les conséquences des actions humaines et non humaines sur des territoires externes ou internes que l'on entend maîtriser.

De façon quelque peu réactive, la communication se saisit de ces enjeux de représentation et les traite en contribuant sérieusement à en entretenir une autre. Le storytelling, en nommant et en personnifiant les individus de loup, participe à l'entretien de la figure du Loup Blanc, une image bénéfique de l'animal alimentée par des discours scientifiques légitimés et une mythologie individuelle des animaux. Les exemples d'Akela et de Naya, entre autres, démontrent comment le constructivisme est actif dans cette communication qui, sous une apparente neutralité, défend un *corps politique* du Loup bien précis, jusqu'à ignorer une façon qu'ont eu les loups d'un autre temps de se faire exister eux-mêmes, sans forcément correspondre aux images défendues par le Loup Blanc.

Conclusion : entre absence et présence, effectivité et anticipation

L'apport de ce questionnement de la gestion du retour du Loup à partir des modes d'existence de l'animal révèle d'emblée plusieurs éléments qui nous éclairent sur les différentes relations qui nous intéressent. Tout d'abord, la relation de l'humain au territoire à partir de l'enjeu de coexistence émerge dès lors que l'on questionne le « retour » de l'animal, et donc la tension entre la présence et l'absence de celui-ci dans des espaces définis par des groupes humains, comme la Belgique ou la Wallonie.

Le premier point mis en évidence touche à la façon dont le Loup peut exister dans chaque situation, que les loups soient présents ou non. Ainsi, en l'absence de loups, le Loup demeure une figure riche de signification car elle évolue à travers la survivance d'un bagage symbolique important, lui-même fortement lié aux représentations de l'espace. On reconnaît alors le Grand Méchant Loup dévorant des contes qui peut y représenter la nature sauvage comme un extérieur

dangereux dont on doit se protéger à l'aide d'un intérieur domestique capable de nous mettre à l'abri. En outre, Le Loup véhicule également l'image du retour d'une nature sauvage qui a été brimée et qui vient confronter l'artificialité d'un monde qui l'a bafouée de prime abord. L'anticipation du retour des loups se fait en tenant compte de ces héritages qui sont tout à fait palpables dans les débats les plus polarisés.

C'est aussi pour que ces conflits ne se reproduisent pas que la gestion wallonne du Loup est envisagée selon une approche qui tend à vouloir s'éloigner de cette polarisation. Pour ce faire, on tente de mieux connaître les loups et d'appuyer une forme d'entente entre les acteurs au moyen de ce Loup objectivé que le suivi aidera à produire. Toutefois, ce nouveau Loup fait rapidement office de figure ambiguë. Dans un premier temps, c'est dans la relations des humains aux loups que se dessine cette difficulté puisque les loups, discrets et furtifs, ne sont « rencontrés » qu'à travers leur *corps disséminé*, soit les indices qu'ils diffusent. On tente donc de connaître des loups que l'on ne rencontre jamais. Par ailleurs, les deux figures précédentes demeurent présentes dans la posture anticipatrice des acteurs qui craignent la peur du Loup ou les difficultés engendrées d'une part, ou qui participent à une communication empreinte de mythologie qui, en individualisant les loups, invite à une nouvelle forme d'objectivité tout en manifestant une nouvelle subjectivité à leur égard.

La façon dont on fait exister le Loup révèle déjà la complexité de cette coexistence qui est désormais effective dans les faits. La question qui peut ensuite se poser est : en présence des loups, sous la coupe d'une gestion qui se manifeste territorialement, comment l'interaction va-t-elle se négocier ? Depuis ce questionnement sur l'existence, la partie suivante porte sur les interactions effectives qui se tissent ou non sur ce territoire partagé qu'est la Belgique, et ce avec des modalités révélatrices, à nouveau, des dispositions relationnelles qui se manifestent.

Chapitre 3 : vers une diplomatie du Loup révélatrice des attitudes prédominantes

Après avoir interrogé les relations qui se manifestent dans le phénomène de la gestion du Loup ainsi qu'après une exploration sommaire des significations transportées par l'animal non-humain et son héritage imaginaire, il est possible de porter un regard davantage contextualisé sur les actuelles pratiques qui découlent de cette gestion. Ainsi, puisque les éléments précédemment évoqués contribuent à nourrir un regard plus complexe sur la réalité du Loup, suffisamment d'indices sont à disposition pour dégager des éléments de sens dans les modes d'interaction qui découlent des mesures privilégiées par le *Plan Loup*, des mesures avant tout motivées par une idée récurrente de protection.

Cette partie débutera donc en s'intéressant à cette protection à travers plusieurs de ses manifestations. Elle sera perçue comme un « schème de relation », soit des dispositions modulant les relations qu'entretiennent les différents actants du phénomène (Descola, 2005). À ce titre, les relations principales identifiées seront observées selon leurs déclinaisons protectrices, lesquelles permettent la mise en lumière du réseau effectivement en train de se tisser, par la mise en lien des actants d'une part, et par le caractère inégal de ces liens d'autre part. On se penchera donc sur la façon dont les espaces sont protégés, selon le sens qui leur est attribué, tout en incluant les actant associés à ces espaces, en relation entre eux ou vis-à-vis des uns et des autres.

Ensuite, une fois ce thème de la protection reconnu au sein du réseau relationnel qui fait l'objet de ce travail, il est possible d'observer les implications des différents modes d'interaction qui font l'objet d'une politique effective à travers le Plan Loup. Ainsi, selon que l'on interagisse avec les loups par le biais de l'installation de clôtures barrières ou par des tentatives de capture ou de tir non-létal, la protection recherchée s'exprime différemment. Dès lors, dans un *Plan Loup* qui privilégie définitivement une approche sur une autre, il est possible de déceler des attitudes prédominantes et des dispositions particulières face à certaines formes bien précises d'interaction avec l'animal non-humain.

C'est sur la reconnaissance de ces formes de négociation privilégiées que s'achèvera ce travail en ce qu'elles relient à la fois les relations en présences, les « représentations » en mouvement et les attitudes dominantes manifestées.

La protection comme schème de relation dominant

Protéger les moutons et la sphère domestique

Les premières cibles des loups, ce sont les moutons, pourrait-on penser. C'est un constat relativement généralisé. Chez les troupeaux, les ovins et caprins sont les populations animales domestiques les plus susceptibles d'être victimes d'une attaque de loups. Le mouton est un animal qui possède un statut particulier, c'est un hybride qui évolue dans la sphère domestique, un non-humain qui incarne une forme de nature maîtrisée et non sauvage. C'est l'attachement que porte l'homme à son troupeau qui motive cette relation particulière qu'il entretient à son égard : la protection. Protéger les moutons, c'est l'une des priorités du *Plan Loup*. Les prédations sont considérées comme les situations à éviter et les moyens mis en œuvre pour y parvenir relèvent de ce schème. Pour autant, les ramifications de cette relation nous conduisent à explorer des réalités qui s'éloignent d'un quelconque principe unilatéral. On ne protège pas les moutons n'importe comment ni pour n'importe quoi.

Tout d'abord, il s'agit de situer rapidement l'élevage dont on parle. En Belgique, les parcelles qui accueillent des moutons tendent à être morcelées et disséminées. Dans un paysage qui ressemble davantage à celui de l'Allemagne, on est loin des grands alpages et de leurs immenses troupeaux. Ici, les moutons sont parfois peu nombreux, en lisière de forêt ou même en plein milieu des



Figure 12 : Photo prise par moi-même en Brabant Flamand

bois. Un autre point relève de la dynamique d'interaction entre le mouton et l'éleveur. Ce dernier ne passe pas toujours ses journées en compagnie de ses animaux, certains cumulent d'autres activités et laissent paître les troupeaux en leur absence. Régulièrement, les moutons sont déplacés d'une parcelle à l'autre de façon à limiter l'impact sur le parterre. Ainsi, les moutons vivent dans un entre-deux qui mêle la dépendance et l'autonomie. Par ailleurs, ces animaux contribuent à un ensemble de projets menés par les humains. Ils produisent de la viande pour la consommation et participent à l'entretien d'espaces au statut protégé, ce qui fait d'eux des partenaires de ces activités. On évolue donc pleinement dans une sphère domestique où la frontière entre l'humain et le non-humain s'assouplit par le biais du partenariat, du travail

en commun. Autrement dit, si l'on situe à nouveau cette distinction du sauvage par rapport au domestique dans une dynamique d'intérieur et d'extérieur, les moutons sont intégrés à l'intérieur, à la *Polis* (Doré, 2010). C'est donc par ce biais qu'est généré une forme d'attachement particulière de l'un à l'autre. En effet, la relation place l'éleveur et les moutons sur un terrain commun, mais elle demeure inégale, l'éleveur procure soin et sécurité aux moutons qui en profitent, bien que privés de liberté et destinés à servir les intérêts des humains. C'est tout le principe de la protection que l'on observe là : un protecteur travaille à prendre soin d'un protégé quitte à en devenir l'esclave, et ce dernier, soumis au premier, le lui rend sous forme de service ou d'exploitabilité (Descola, 2005).

C'est du moins la relation qui s'entretient dans les élevages que l'on dit « biologiques », en « plein sol » ou « naturels ». Les éleveurs dont on parle se reconnaissent eux-mêmes à travers ce profil qui les distingue et qui les identifie, ils sont éleveurs de moutons dans un « respect de l'environnement », au contraire des éleveurs industriels. Cette différence va prendre toute son importance avec la présence des loups dont l'impact ne s'observe pas de la même façon chez les uns et chez les autres. En effet, le mode d'élevage décrit plus haut expose les moutons aux attaques. Ils sont disséminés, parfois loin des milieux anthropisés, et les parcelles sont proches des bois susceptibles d'accueillir des loups. En comparaison, l'élevage industriel dispose de hangars où sont rassemblées les bêtes. Bien que des cas d'infiltration soient relayés, ces dispositions semblent favorables à la défense des animaux domestiques face aux attaques des loups. Derrière cette inégalité, il y a une différence majeure de rapport à l'animal qui se dessine, et que les éleveurs sont loin d'ignorer. Dans l'élevage biologique, la relation de l'éleveur à l'animal se fait sur un modèle plus personnel. Chaque mouton possède ses caractéristiques et ses manières qui en fait un individu différent et parfois reconnu. Ce n'est pas le même rapport qui s'établit en élevage industriel où ces compétences de reconnaissance n'ont pas le même poids. Les moutons, et d'autres animaux saisis par ce système, y sont rationalisés au moyen de critères, de sorte qu'ils deviennent aisément saisissables par les dispositifs humains qui les encadrent (Stas & Mougenot, 2009). Le schème qui se dessine ressemble davantage à de la production, ce qui n'implique pas les mêmes effets que pour l'éleveur protecteur. Cet aspect des choses est mis en évidence par l'attention qui est portée aux dimensions psychologiques des attaques de loups sur les troupeaux « *Moi ça fait une dizaine d'années que je suis dans le secteur du Loup... euh, du mouton, et j'ai vraiment vu une évolution des éleveurs, évidemment en France parce qu'on a beaucoup de contact avec les Français, mais également dans le réseau européen que je suis. Et on voit vraiment une détresse psychologique par rapport au Loup. Et*

c'est assez dramatique parce qu'on va parler de sujets qui sont importants pour la majorité, pour leur revenu, pour leur carrière, pour plein de choses... mais dès que ça parle du Loup, ça part dans de l'émotionnel qui est devenu complètement ingérable. Et ça je trouve ça assez inquiétant parce que ça marque une détresse psychologique des gens, et une détresse qui est assez communicative en fait » (une représentante des éleveurs). Un éleveur est une personne vulnérable car l'attaque menace son activité, mais également son intégrité, son affect qui peut être bouleversé à la vue de ses animaux tués, parfois violemment ou « inutilement⁴³ ». L'attachement du protecteur au protégé n'est alors pas étranger aux conséquences des attaques qui dépassent le cadre de la perte économique.

Dès lors, l'éleveur, considéré comme une victime, entre lui-même dans une autre relation de protection au sein de laquelle il occupe le rôle inverse de celui qui est le sien vis-à-vis de ses moutons. Protéger les élevages, dans le Plan Loup, c'est surtout protéger les éleveurs avec l'idée de leur fournir des moyens de se défendre. Cette relation s'observe notamment dans la façon dont les mesures sont proposées. Dans un premier temps, chaque attaque peut être dédommée si elle a lieu pour la première fois, l'éleveur recevra alors une certaine somme par animal tué⁴⁴. À partir de là, il ne s'agit plus de compenser mais plutôt de prévenir les attaques et empêcher qu'elles se reproduisent. C'est alors qu'interviennent les clôtures supposées empêcher les loups d'accéder aux moutons. Ces clôtures sont subventionnées à l'installation et deviennent la condition à l'obtention d'autres dédommagements en cas d'attaque. L'éleveur est donc obligé d'installer les clôtures s'il espère bénéficier de l'entièreté de la protection potentiellement mise à sa disposition. Si la mesure peut apparaître comme un geste de bon sens, puisque le but initial est de ne pas perdre de moutons, elle comporte toutefois plus d'implications qu'au premier abord. Pour l'illustrer, il est possible d'établir un lien entre les clôtures et les chiens de protection dont l'usage n'est pas prévu en Belgique, notamment pour des problèmes qui semblent assez communément reconnus⁴⁵. Le chien de protection, donc, est un cas particulier

⁴³ C'est ainsi qu'est parfois qualifié le « surplus killing », cette habitude des loups à tuer en quantité pour ensuite ne consommer qu'une partie des victimes. C'est notamment ce qui lui vaut sa mauvaise réputation tout en le distinguant d'autres prédateurs comme le lynx (EISINGER, Mathieu. « Les loups et nous ». Mis en ligne le 1^{er} Mars 2017. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=6e8LG1DWVY&t=117s>) ou l'ours (Bobbé, 2002) que l'on dit plus « propres » car ils tuent et emportent généralement une seule victime.

⁴⁴ Il est peut-être utile de préciser une certaine nuance. Les pertes dédommées sont celles directement liées aux attaques des loups, soit les moutons tués par le prédateur. Les cas d'avortement ou la baisse de fertilité potentiellement occasionnés ne sont pas pris en compte.

⁴⁵ Les chiens de protections ne seraient pas adaptés au territoire parcellisé du paysage agricole wallon. Les recommandations indiquant qu'il serait nécessaire d'intégrer deux chiens pour protéger une parcelle, certains éleveurs pourraient rapidement devoir composer avec plus d'une dizaine de chiens. Par ailleurs, la densité de population et la diversité des activités forestières augmenterait le risque d'agressivité des chiens vis-à-vis des promeneurs, cueilleurs ou autres.

dans ce qu'il peut représenter pour un éleveur. Il est un non-humain supplémentaire qui s'ajoute dans les relations qu'entretient l'éleveur avec ses moutons. On lui confie une mission, celle de défendre les moutons contre les attaques des prédateurs, il devient donc, lui aussi, partenaire de l'humain. Pour y parvenir, tout un processus d'habituation peut être nécessaire. Il s'agit d'habituer le chien au troupeau, auquel il doit idéalement s'identifier, et d'habituer le troupeau au chien (Meuret et Osty, 2016). Sur cette étape repose le succès de l'opération puisqu'une mauvaise habitude conduit parfois à des attaques de chiens sur leur propre troupeau. Au-delà de ce premier travail, le chien de protection exige de l'éleveur qu'il adapte ses pratiques. Les exigences qui sont celles des chiens impliquent notamment que l'éleveur se rende sur la parcelle plus régulièrement pour pouvoir le nourrir. En outre, il doit espérer qu'il ne provoque pas d'accident avec des groupes humains *« Si à chaque fois qu'un promeneur qui passe dans la réserve le Patou décide de bouffer le chien du promeneur, je vais passer plus de temps au poste de police qu'autre chose donc ce n'est pas très amusant »* (un éleveur). Dans l'ensemble, l'éleveur doit protéger le chien pour que le chien protège les moutons, mieux que l'éleveur le ferait, selon le principe. C'est également ce qui se passe lorsqu'il est question des clôtures. Le dispositif ne se résume pas à l'installation, laquelle est subventionnée et coordonnée par l'administration et ses partenaires⁴⁶. L'entretien de l'appareil est requis pour assurer son fonctionnement, le moindre brin d'herbe en contact avec le câble pouvant nuire à son efficacité. La charge de travail de l'éleveur est donc multipliée par la quantité de clôtures à entretenir, plus encore que s'il s'agissait d'une clôture ordinaire. Le schéma est donc le même que pour le chien, l'éleveur doit « protéger » la clôture afin qu'elle protège son mouton, mieux que lui le ferait⁴⁷. Il peut donc arriver que cette « aide » soit mal perçue par les éleveurs qui la jugent contraignante sans pour autant disposer d'une garantie de son efficacité. On fournit plus qu'un moyen de se défendre, on fait entrer en jeu un existant supplémentaire qu'est la clôture qu'il faut « protéger » pour qu'elle-même puisse protéger. C'est à ce moment-là que l'aspect hiérarchisé du schéma de protection devient évident. L'éleveur, « protégé » par l'administration, est tenu d'installer des clôtures s'il veut bénéficier des dédommagements sur les moutons tués. Il n'est pas en position de refuser et, même s'il le fait, des voix se font entendre pour renforcer la légitimité du protecteur *« À un moment donné, si on les soutient autant, je pense qu'on peut exiger une*

⁴⁶ La « Wolf Fencing Team », mise sur pied par les associations naturalistes et relayée par Natagriwal, est une équipe de volontaires dont la mission est d'aider les éleveurs à installer les clôtures électriques sur des parcelles parfois nombreuses et comportant de ce fait des périmètres importants au total. L'équipe a bénéficié d'une certaine médiatisation notamment parce qu'elle revendique son aspect de mise en relation des différents groupes d'acteurs, les éleveurs avec les naturalistes en l'occurrence. Instaurer un dialogue est l'un des objectifs visés par le groupe.

⁴⁷ Aspect des choses qui fait d'ailleurs polémique.

certaine contrepartie en parallèle, notamment une évolution de pratiques pour tenir compte de ce qui se passe actuellement. Ben tu vois bien, enfin, c'est une position, et une position assez dogmatique, mais c'est une position qui moi me semble cohérente dans le sens où, d'un côté, tu ne peux pas être éleveur et demander l'argent, le beurre et avoir la crème » (un naturaliste en parlant des pratiques d'élevage).

En définitive, le schème de protection qui s'établit dans la sphère domestique relie plusieurs actants dans des positions hiérarchiques parfois conflictuelles. Le mouton est un animal non-humain qui est intégré à la sphère interne de l'activité humaine. Par la parcellisation et le type d'élevage dans lequel il s'inscrit, le mouton s'inscrit dans ce schème de protection qui génère une forme d'attachement entre lui et son éleveur. Ce dernier protège son mouton mais est également protégé par l'administration qui exige de lui qu'il protège ses clôtures qui protégeront également ses moutons.

Protéger la nature dans l'ambivalence de la sphère sauvage

Lorsque l'on protège quelque chose, on le protège *de* quelque chose, c'est du moins ce qui se passe autour des moutons que l'on protège des attaques de loups. Paradoxalement, le schème peut se renverser et s'observer dans l'autre sens, les moutons sont protégés des loups qui sont eux-mêmes protégés. En effet, on peut revenir sur le statut des loups qui en fait des animaux *strictement protégés*, et donc théoriquement intouchables. On ne protège donc pas que la sphère domestique, celle du sauvage l'est tout autant et de nombreux exemples permettent la mise en lumière de cette tendance qui implique tous les acteurs du Loup.

Dans un premier temps, on peut rappeler l'entretien de certains milieux ouverts, notamment par les élevages. On pourrait voir ici une rencontre entre la sphère sauvage et la sphère domestique qui contribue à son maintien, mais on peut aussi y voir une illustration du mode de gestion de l'environnement belge qui tend à « jardiner » sa nature, comme évoqué précédemment. En effet, l'emploi du terme sauvage est tellement ambigu qu'il en devient presque inadéquat. Le sauvage belge étant lui-même intégré dans une dynamique d'intérieur protégé, la tension entre le sauvage et le domestique est donc plus une affaire sectorielle que le résultat d'un grand dualisme. C'est également ce que révèlent les pratiques de chasse en Belgique qui peuvent être mises à contribution dans la gestion de la biodiversité. D'emblée, les quotas représentent la limite de ce que peuvent prélever les chasseurs, limités dans leur activité par des mesures quantitatives établies en amont afin de générer une représentation mathématique de ce qu'est la biodiversité à un instant T, et ce qu'elle *doit être* après la saison de chasse. Le chasseur inscrit dans cette démarche gestionnaire respecte cette mesure mais peut également contribuer à la

produire. Chaque animal aperçu est répertorié et contribue à enrichir les données prudemment produites au fur à mesure du temps. Cette translation de la fonction du chasseur de « hobbyiste » vers le gestionnaire n'est pas une exclusivité belge (Mauss, 2005), mais elle illustre à nouveau l'importance du schème de protection dans les mesures environnementales, supplantant celui de la prédation que l'on pourrait éventuellement attribuer aux pratiques de chasse. C'est ainsi que le chasseur se doit désormais d'être un expert⁴⁸ sur la faune gibier. Une conversation avec un chasseur expérimenté, à qui je demandais pourquoi les gens chassent, mettait en évidence cette transition des modes de chasse et des modes d'accès à la connaissance du chasseur.

*« Au jour d'aujourd'hui la chasse, pour certains, c'est quelque chose qui remonte à la nuit des temps. Il y a deux facteurs à ça, le premier c'est l'éducation, c'est-à-dire là où tu es né, si les gens chassaient. En majorité, ceux qui vivent sous le toit, surtout masculin, prenaient le pas et chassaient. C'est comme ça que j'ai commencé, mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père, on est une famille de chasseurs [...] Donc, pourquoi chasser ben d'aucuns l'appellent sport, moi je n'appelle pas ça « sport » j'appelle ça plutôt une passion, quelle qu'elle soit, et alors bon, c'est un peu le jeu de l'homme, **dans la chasse à l'affut et à l'approche**, le jeu de l'homme à l'approche de son gibier, de l'approcher pour être sûr de pouvoir l'occire, sans souffrance et le mieux possible et le plus rapidement possible, et **ça, ça demande une acuité visuelle, une très grande connaissance du gibier, une maîtrise de l'approche, ça demande de connaître les attitudes du gibier, comment il réagit, enfin bon... toute une série de choses qui font partie des connaissances profondes, quand-même, de la nature sous toutes ses formes. D'ailleurs, la majorité des chasseurs, aujourd'hui, ont besoin et sont obligés d'avoir une connaissance dans tous les domaines qui touchent à la chasse, aussi bien la faune, la flore, que les maladies du gibier, que les habitudes du gibier, que toute la physiologie du gibier, enfin bon... c'est très complexe. Et d'ailleurs, il y a en moyenne entre trente et trente-cinq pourcents de réussite aux examens, ce qui n'est pas... vraiment pas beaucoup. Je pense que la définition de la chasse est pour tout un chacun différente, en fonction du vécu, en fonction de ce qui lui reste de, de ce passé de chasseur-cueilleur, et qui au jour d'aujourd'hui... chacun sa réflexion là-dessus. »** (Souligné par moi-même).*

La différence est palpable, il s'agit dans un cas d'une transmission par confrontation au terrain, tandis que les examens visent désormais à construire une connaissance standard de la matière

⁴⁸ Dans le sens d'une personne qui possède un savoir standardisé sur la question. En réalité, les chasseurs rencontrés lors de ce travail sont en tout point des experts, dans le sens où ils possèdent un vaste champs d'expertise, bien plus large que ce que pourrait préconiser une batterie d'examens.

du chasseur. La nature des connaissances développées diverge également. Les examens sensés former les futurs chasseurs appellent à des compétences de l'ordre de la technique. Le savoir et le savoir-faire est phasé entre l'apprentissage par des protocoles d'enseignement et l'accès au terrain et à la pratique ensuite. Les compétences mise en avant par le chasseur issu d'une famille traditionnelle sont d'un autre ordre puisqu'elles suivent un parcours plus encre dans l'imprégnation de terrain. Le chasseur, avant de commencer à chasser, suit son père et les hommes et découvre son environnement et les animaux dont il développe une connaissance sensorielle forte (Mauz, 2005). Si l'aspect traditionnel demeure encore dans les faits, cette transition illustre toutefois assez fortement le type de connaissances que l'on s'attend à voir les chasseurs mobiliser, soit quelque chose qui s'approche de ce que les cadres scientifiques préconisent. Pourtant, on peut aisément imaginer, sur la base de ce témoignage, que les chasseurs développent des connaissances différentes. S'ils connaissent les forêts, les plaines et les animaux, ce n'est pas que d'avoir lu à leur sujet, c'est aussi d'avoir arpenté les unes et de s'être confronté aux autres, en les regardant droit dans les yeux. Connaître un sanglier, c'est parfois plus que de connaître le Sanglier. Cette nuance fait bien entendu écho à celle mise en évidence précédemment par rapport aux loups et au Loup. L'intérêt de cette multiplicité des modes de connaissances potentiels fera l'objet d'une réflexion plus développée à la fin de ce travail. Pour résumer, la nature n'est plus un extérieur où l'on piste à l'affut mais un intérieur qu'il faut protéger. Dès lors, pour protéger, il faut connaître, et selon des standards bien établis, de préférence.

C'est aussi un point de vue qui transparait dans l'administration où la perspective est gestionnaire. Là, on définit la « bonne gestion » ainsi « *La bonne gestion du Loup c'est celle qui parvient à limiter les conflits entre les intérêts ruraux et l'espèce en tant que telle tout en assurant la protection de l'espèce au maximum [...] notre objectif c'est la protection de l'espèce compte tenu de l'obligation au niveau de l'Europe mais évidemment il ne faut pas que ça se passe au détriment des intérêts socio-économiques* » (un membre de l'administration) tout en admettant qu'une « bonne gestion », ça veut tout dire et rien dire. Ce qui importe, c'est de parvenir à marier les critères de protection avec l'acceptation des espèces par la population, de façon à maintenir un climat de paix. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'un ne va pas sans l'autre, l'espace sauvage-jardiné est protégé de facteurs non-humains, mais aussi des dégâts provoqués par les humains, de façon passive ou tout à fait intentionnelle. Cette multiplicité des points d'attention se retrouve également dans le *Plan Loup* qui cite les dangers suivants : *les relations interspécifiques, la compétition, la prédation, les risques sanitaires, le braconnage,*

la fragmentation des habitats, le sport, les activités touristiques et de loisir. Il n'est donc pas étonnant d'observer l'importance que prend la communication dans ce type de démarche. Le volet de sensibilisation, qui s'apparente à une certaine forme d'éducation, revient à protéger, et même dans les deux sens. D'une part on communique les bons gestes comme installer des barrières ou ne pas vouloir s'approcher d'un loup si on le rencontre, et d'autre part on tente de noyer l'hostilité potentielle en renseignant sur des données qui mettent l'accent sur le côté relatif des dangers que représentent les loups plutôt que sur les dangers eux-mêmes.

De façon assez intéressante, un dernier acteur incarne véritablement ce schème de protection à l'égard de la sphère sauvage-jardinée, ce sont les associations naturalistes. La façon dont ils abordent leur action rejoint les stratégies de communication des gestionnaires, il s'agit principalement de sensibiliser et de renseigner. Les naturalistes incarnent parfaitement l'acteur qui parle « au nom de » (Denayer & Bréda, 2020) et qui, dans ce cas-ci, cherche surtout à convaincre. C'est une forme originale de protection⁴⁹ qui se dessine et qui se décline sous une forme de promotion de la coexistence possible « *Le changement fait peur mais lorsqu'il arrive il n'est peut-être pas si horrible que ce qu'on croyait* » (un naturaliste en parlant du Loup en tant que grande inconnue). Les savoirs qui sont partagés dans la sensibilisation visent à répondre au postulat de concordance entre la connaissance et l'appréciation. Ainsi, si l'on comprend quelque chose, on l'apprécie davantage et on tend à le défendre « *c'est vrai aujourd'hui que le storytelling autour de la faune sauvage permet un meilleur intérêt du grand public derrière une meilleure compréhension de choses. Puisque forcément ils ont de l'intérêt, ils vont essayer de comprendre ce qui se passe donc il va y avoir plus de connaissance* » (un naturaliste). Le succès de ces associations passe d'ailleurs souvent par le principe d'adhésion, qui se traduit par les donations et la liste des membres qui viennent appuyer la preuve sociale dont elles se renforcent : nous sommes puissants et légitimes car ces gens sont d'accord avec nous. Ce sont donc des défenseurs de la nature sauvage, mais pas à n'importe quel prix. Pleinement inscrits dans les arènes et les jeux d'influence, conditions pour la construction de leur légitimité, le rôle qu'ils adoptent est celui du champion plutôt que de l'avocat. Les limites qui leurs sont posées sont donc celles de l'acceptation dont ils dépendent « *Si un loup va manger des humains on ne va pas dire « il faut le garder dans la forêt » hein. Il y a un moment où la cohabitation n'est plus possible* » (un naturaliste). Par ailleurs, la nature sauvage en faveur de laquelle ils se posent

⁴⁹ Cette forme de protection affiche également ses traits de propriété puisque les naturalistes ont généralement un accès privilégié à cette nature. Selon les groupes, ils créent des réserves naturelles qu'ils entretiennent, ils installent des pièges photos qui leur fournissent des images inédites, ils entretiennent un attachement fort aux animaux et aux plantes qui font l'objet de leur investissement « *le naturaliste a encore ce côté d'être passionné de la petite bête, du petit détail* » (un naturaliste).

se vêtit à nouveau de toute sa nuance. Si le modèle de la biodiversité jardinée semble dominant sur le territoire belge, cela n'empêche pas certains partisans de prendre position pour une plus grande place laissée à l'ensauvagement. Cette confrontation de position est parfois même visible en interne, lorsque les membres n'ont pas la même conception de ce qu'est cette nature qu'ils entendent aider. Si le terme est rassembleur, sa sémantique est pourtant belle et bien ambiguë, et c'est une réalité dont les associations ont également conscience comme l'illustre cette discussion avec un naturaliste autour de l'éventualité de l'abattage d'un loup hypothétique qui serait sévèrement agressif à l'égard des animaux domestiques :

« si vraiment toutes les mesures au bout de... ont été mises en application quoi, et que malgré tout son comportement est déviant, on peut comprendre [qu'il soit nécessaire de l'abattre]... On ne va pas crier sous tous les toits qu'il faut le faire, mais on ne va pas crier sous tous les toits qu'il ne faut pas le faire [Moi : « Pourquoi, ça risquerait d'être mal perçu ? »] Bah, par nos membres j'imagine que ça pourrait être mal perçu si on leur dit « bah voilà, on est arrivé à la dernière étape, il faudrait le retirer de la nature ». Ça risque d'être mal perçu par une partie de nos membres parce que, en fait, beaucoup sont... que ce soit pour le loup ou pour d'autres problématiques hein, ils sont dans leur petite bulle [...] si on vit dans un petit village dans le Hainaut et qu'on adore les loups et qu'on n'a jamais eu aucun problème... mais si on vit dans les Hautes Fagnes et il y a déjà trente-deux chiens qui ont disparu du village, tous bouffés par le Loup, je crois qu'on a une approche très différente et une compréhension de la problématique qui est très différente. La plupart des gens, hélas, sont bombardés d'informations et ces informations ils ne l'ont que de façon superficielle, ils ne peuvent pas entrer dans une réflexion profonde autour de cette thématique, et donc on, il faut être prudent quand on communique ».

La multiplicité de l'adhésion est donc une situation recherchée, mais elle est également la source d'une possible confusion à l'intérieur de ces groupes qui rencontrent pleinement toute l'ambivalence de la protection d'un animal à problème lorsque celui-ci véhicule une conception plurielle de cette nature à laquelle on le rattache.

Tout compte fait, on peut observer comment le schème de protection (Descola, 2005) s'applique également à la sphère du sauvage tout en nuancant sa signification par la même occasion. La nature, une fois protégée, est-elle encore sauvage, différente et autre ? La protection, dans la forme gestionnaire qu'elle adopte, implique la connaissance standardisée. La nature n'est plus ni constamment autre, ni constamment ailleurs lorsqu'elle devient rationalisée. Toutefois, elle conserve toujours une forme d'ambivalence qu'incarne le Loup et qui se manifeste dans les stratégies de communication, attachées à l'intégrer, ou dans la pluralité des positions de

personnes qui adhèrent initialement à un même principe, tous pour une nature mais pas un même sauvage.

Résumé : une hiérarchie protectrice comme toile relationnelle des acteurs du Loup

La protection, entendue comme le schème de relation que décrit Philippe Descola (2005), est le modèle prédominant si l'on se penche sur les liens qui unissent les loups, les moutons, les éleveurs, l'administration, le territoire, les chasseurs et les naturalistes. Chacun de ces groupes entre dans une relation de protection à un moment donné, soit en tant que protégé, soit en tant que protecteur. Retracer l'ensemble de ces réseaux de protection permet une fois de plus la mise en lumière des trois relations principales qui structurent l'ensemble de la gestion wallonne du Loup.

Si l'on s'intéresse au mouton tout d'abord, en tant qu'animal protégé, on remarque la relation qui se tisse avec l'éleveur qui est responsable du développement de l'animal qui lui rendra ensuite son effort par la richesse produite. La nature de cette richesse est ce qui différencie les moutons plein sol des moutons hors sol dont on pourrait argumenter qu'ils n'entrent pas dans le même schème. Or, la différence compte puisse l'attachement diffère, de l'éleveur à son animal tout d'abord, et de ce binôme au territoire, composante essentielle de l'activité. Moutons et éleveurs vivent ensemble à travers une activité qui se pratique selon les contraintes, plus ou moins maîtrisée, d'un environnement qui est mis en relation, et qui peut donc répondre. C'est le cas lorsque les moutons sont infectés par des vers parasites, ou encore lorsque les loups attaquent. L'éleveur, qui protège son mouton, le protège donc de quelque chose. Pour le protéger, les moyens sont fournis par l'administration qui agit alors en protecteur de l'éleveur qui devient également protégé. Ainsi, il bénéficie d'une aide mais doit en contrepartie se conformer à une politique spécifique. Cette politique privilégie l'installation de clôtures, soit une action de délimitation sur le territoire avec comme objectif d'établir une frontière entre la parcelle des moutons et le domaine des loups. On établit un dehors et un dedans, un ici et un ailleurs. Dans ce cas de figure seul, on observe à quel point interagissent les relations aux animaux, les relations des humains entre eux autour des animaux ou encore des humains au territoire à propos des animaux. Cette dynamique établit donc une frontière qui fait ressurgir le dualisme du sauvage et du domestique, bien que le traitement du territoire dépasse ces catégories et complexifie la réalité.

De nouveau, c'est par la protection que l'on peut observer cette complexification. Si elle s'applique aux moutons et aux éleveurs, elle s'applique également aux loups et aux territoires eux-mêmes. Ainsi, les paysages sont protégés par l'action des chasseurs, inscrits dans une

démarche gestionnaire qui légitime leur pratique, mais également par celles de certains éleveurs qui, grâce aux moutons, maintiennent certains milieux. Les moutons sont donc cette fois les protecteurs, ou les moyens de protection, pour assurer la défense de certains territoires. En parallèle, les habitants de ces espaces jardinés sont également situés sur le spectre de la protection selon leur statut. C'est le cas des loups qui bénéficient d'une condition législative tout à fait favorable. Pourtant, la certitude quant à leur impact sur le paysage ne fait pas l'unanimité, il est assez difficile de prédire à quel point ils se montreront « utiles », collaboratifs, ou l'inverse, destructeurs et chaotiques selon les normes établies par les codes du jardin naturel qu'est la Belgique. Le paradoxe se dessine, et il devient difficile de savoir ce qui est véritablement protégé.

Les loups évoluent dans un dehors qui est à ce point protégé qu'il s'agirait presque d'un dedans. Dans cet entre-deux, des formes de « sauvage » évoluent et s'intègrent ou viennent à l'encontre de ce projet protecteur. Les loups font partie de ces animaux qu'il n'est pas évident d'intégrer au jardin. Dans un sens, ils complètent encore la définition de ce qu'est un animal à problème. Ici, c'est un animal que l'on protège mais qui, potentiellement, met en péril ce qui est autrement protégé. On peut alors se pencher sur le traitement que l'on préconise pour aborder ce problème. Pourquoi des barrières pour protéger et se protéger ?

De la fortification à la négociation

Dans ce schème de protection dominant, plusieurs déclinaisons s'observent encore. On protège dans plusieurs directions, une fois les moutons, une fois les éleveurs, une fois les loups, et dans chacun de ces rapports, la protection prend une autre forme. Dans cet ensemble, ce qui s'avère peut-être le plus révélateur des relations que nous entretenons avec les animaux, c'est la façon dont on entend leur répondre, or les mesures du *Plan Loup* nous renseignent à ce sujet. On peut y observer comment interagissent nos façons de parler du Loup et celles que nous avons de parler aux loups.

Comme nous l'avions déjà évoqué, parler du Loup est souvent très ambivalent. On peut aisément passer d'un discours qui évoque un loup en particulier, comme August ou Akela, à un discours qui parle du Loup, de l'idée général qu'un tiers peut s'en faire. Comme disait une conteuse lors d'une discussion « *le Loup dans la tête est différent de celui du terrain, et vous avez plusieurs loups dans la tête* », avant d'ajouter encore qu'il y a plusieurs loups sur le terrain également. Après s'être penché sur les modes d'existence de cet animal, ou comment les hommes font exister Le Loup, on peut s'intéresser à la façon dont les loups se font exister eux-

mêmes, ou comment il est possible de se détacher du *modus* pour tenter d'observer l'*ethos*, la manière qu'on les loups d'être, notamment vis-à-vis des hommes.

Pour donner sens à cette conversation, les travaux de philosophie de Baptiste Morizot (2014) peuvent nous aider à traiter de la question des diplomates. Il interroge la gestion des grands prédateurs et la façon dont les grands modèles échouent, notamment parce qu'ils écartent la possibilité de négocier avec l'animal non-humain. L'un des modèles qu'il critique est celui de la sanctuarisation qui relaie « le sauvage » idéalisé dans des espaces qui lui sont réservés, mais auxquels il ne répond pas. Dans le cas qui nous occupe, nous n'avons pas affaire à une dynamique de sanctuarisation du sauvage, mais nous sommes tout de même face à un procédé de séparation. On maintient une distinction entre des formes d'en-dehors et d'en-dedans, en prenant soin qu'ils ne se rencontrent pas l'un l'autre. Cependant, que représente, notamment en termes de potentiel, cette rencontre que certains cherchent à éviter, et que d'autres souhaitent privilégier ?

La fortification, protéger par la séparation

Mesure privilégiée dans le *Plan Loup*, la clôture électrique fait office de barrière. Elle remplit à ce titre plusieurs fonctions aux effets intéressants puisqu'elle révèle à nouveau comment se décline le schème de la protection. En effet, l'objectif explicite de la clôture est de protéger le mouton des attaques de loups. Toutefois, en agissant ainsi, elle protège également les loups des conséquences alors insoupçonnées de leurs actes. La clôture est une frontière qui prévient ce qu'il faut éviter avant tout : la rencontre.

On peut donc percevoir comment l'objet est conçu pour renforcer l'impénétrabilité de la parcelles où se situent les moutons. On fortifie l'espace, en un sens, afin de refuser aux loups son accès. On entre dans une logique tout à fait similaire à celle observée dans les contes, on forge un en-dedans sécurisé dans lequel la menace de l'en-dehors ne doit pas pénétrer. La dynamique est tout à fait spatiale, elle prévient, dans un premier temps, le passage d'une forme de sauvage vers le domestique. Observé dans cette direction, le loup qui tente de pénétrer devient un Loup Noir, un dévorant rusé qui cherche à s'infiltrer dans la maison de brique par la cheminée, au risque de se brûler la queue, ou plutôt de s'hérisser le poil à coup de décharges dans ce cas-ci. Toutefois, si la clôture fait barrière au Loup Noir, elle prévient également le risque que les loups en prennent la forme. Le danger, pour les loups cette fois, c'est de devenir le Loup Noir au yeux de ceux qui lui sont sceptiques, mais également pour ceux qui sont convaincus et dont il ne faudrait pas qu'ils se mettent à douter de l'animal. Dans un sens, la

clôture préserve le Loup Blanc. Tant qu'il n'a pas versé dans les attaques sur les troupeaux, son image est intacte et il demeure défendable sans peine, il continue de susciter l'adhésion.

Dès lors, la clôture est plus qu'une simple barrière, elle agit comme une frontière entre les deux mondes. Elle incarne en quelques sortes l'idée que la séparation doit demeurer et que les loups ne doivent pas rencontrer le monde humain dont les moutons font partie. Cette volonté de séparation s'exprime plus explicitement à l'égard des humains que l'on souhaite les plus éloignés possible des loups « *Le seul truc qu'on pourrait avoir c'est pas vraiment avec les loups sauvages, plutôt les loups qui ont l'habitude d'être approchés par l'homme et qui n'ont plus aucune peur de l'homme non plus* » (un naturaliste). Laisser la rencontre se provoquer, c'est prendre le risque qu'un accident ait lieu, et que le Loup Blanc devienne le Loup Noir à nouveau. Le *Plan Loup* identifie ce phénomène « d'habituation » des loups comme un problème, même s'il met l'accent sur la rareté des cas difficiles⁵⁰.

Toutefois, au bout du compte, les acteurs savent pertinemment à qui ils ont affaire. Ils n'ignorent pas l'agencité de l'animal qui en a déjà fait la preuve à de trop nombreuses reprises à l'étranger. La frontière des clôtures agit sur Le Loup, mais les loups, à nouveau, sont subversifs, parfois « obéissants », parfois « contrevenants », parfois l'un et puis l'autre. Les loups sont différents les uns des autres, mais ils peuvent aussi devenir différents d'eux-mêmes. Ils changent, ils apprennent, ils ne sont pas les objets de leur gestion, mais bien des acteurs avec lesquels il faut composer. Dans ce cas, la fortification montre ses limites, et on ne peut protéger les loups pour attendre un retour de leur part. Cet élément s'observe notamment lorsque les loups refusent de s'arrêter aux frontières qu'on leur impose, comme c'est le cas des clôtures. La barrière que représente la clôture définit la parcelle qui, pour les humains, signifie « les loups ne sont pas admis passée cette ligne ⁵¹ ». Pour autant, les loups peuvent refuser de se conformer à cette norme à laquelle ils ne répondent pas, ils l'ignorent potentiellement, et dans les deux sens du terme. Les travaux de Jean-Marc Landry (2017) fournissent une excellente explication

⁵⁰ « *En Europe occidentale, la pression humaine sur l'habitat (densité de population, emprise bâtie) est telle que les loups entrent inévitablement en contact avec l'homme. De par la protection dont elle fait l'objet, l'espèce est également devenue moins craintive. On peut dès lors considérer comme normal le fait d'observer un loup à proximité de zones anthropisées de jour comme de nuit, pourvu qu'il ne présente pas un comportement agressif. Dans les régions voisines, seuls deux cas avérés de loups jugés trop familiers par rapport à l'homme ont été signalés en Allemagne en 20 ans de coexistence. Il s'agissait de loups habitués à recevoir de la nourriture de la part d'humains (phénomène « d'habituation »). Le Loup peut aussi se rapprocher de personnes lorsqu'elles se promènent avec des chiens, alors considérés comme partenaires sociaux ou comme rivaux. Cependant, dans la grande majorité de ces cas, la seule présence de l'homme finit par décourager le Loup de s'approcher plus.* » (extrait du Plan Loup)

⁵¹ De même qu'elle implique « le mouton est prié de rester dans cet espace ».

de la capacité qu'ont les loups d'apprendre le fonctionnement de ces clôtures afin de pouvoir les contourner, soit en sautant par-dessus, soit en les traversant.

Il devient donc assez clair que les loups sont doués d'agencité « *souvent on a un peu une approche Descartes, je dirais, un animal machine, chaque animal le même avec un même comportement. Tandis que la plupart des gens qui sont un tout petit peu dedans, qui ont plusieurs cellules on va dire, on a quand même des comportements différenciés d'un individu à l'autre, et chez le Loup c'est assez... là c'est marqué* » (un naturaliste), ce sont des agents, capables de faire des choix surprenants qui échappent aux prédictions. Il devient alors assez difficile de se reposer sur un savoir scalable pour généraliser les loups dont il devient nécessaire d'assurer un suivi plus particulier pour tenir compte des nombreuses évolutions « *nous quand on a une preuve, quand on retrouve une trace, un excrément et qu'on a l'ADN qui prouve que c'est lui, on dit « ah, ok, il est toujours dans le coin » et puis pouf, pendant 3 mois on a plus d'infos* » (un membre de l'administration en parlant d'un loup qui a disparu de leur suivi). L'une d'elles concerne les frontières des pays, auxquelles les loups ne répondent pas. Un loup venu sur le territoire belge depuis l'Allemagne sera soumis à la gestion belge tant qu'il demeure en Belgique, mais il est tout à fait possible qu'il quitte le pays, pour la France par exemple, où il sera géré différemment, et ce sans prévenir personne. On s'attache donc toujours à pouvoir en dire quelque chose de catégorique, de sorte à pouvoir les situer, même si les loups choisissent de ne pas répondre à ces catégories. Ils subvertissent les frontières micro-spatiales, macro-spatiales et imaginaires. Ce caractère insaisissable est un élément crucial : par rapport à l'homme, les loups évoluent dans un environnement qui ne répond pas aux mêmes frontières, les territoires sont superposés.

La négociation, protéger par la rencontre

Dans ces circonstances, la territorialisation des hommes et celle des loups se superposent mais peuvent ne pas se répondre, c'est une forme de pluralisme territorial. Pourtant, la tentative de faire entendre cette distinction est réelle. Les clôtures électriques sont a priori munies d'un message, le choc électrique, censé signifier aux loups qu'ils ne sont pas les bienvenus. Elles ne sont pas qu'un moyen de faire barrière, la protection passe également par une forme de communication. Dans le *Plan Loup*, d'autres modes de réponse sont également envisagés, comme la capture de l'animal ou, en dernier recours, l'emploi du tir non létal. Toutefois, les clôtures apparaissent comme la solution à privilégier, c'est un modèle de réponse dominant. On pourrait alors s'interroger sur ce qui différencie ces différents types de réponse et les

implications de chacun d'entre eux en termes pratiques, mais également sur le plan de la relation aux loups.

Échec de la clôture et de la rationalisation passive de l'espace

L'administration cherche à créer une certaine connaissance quant à l'efficacité de ces mesures « *une des premières choses qu'on voudrait développer c'est des connaissances au niveau très pratique de la protection des troupeaux en Wallonie avec une sorte de code de bonne pratique qui serait amélioré régulièrement, mis à jour régulièrement sur base de nouvelles expériences et qui serait en permanence mis à disposition des éleveurs... ça c'est une première chose qu'on voudrait faire* » (un membre de l'administration). Face à l'agencité des loups, il s'agit pour eux de savoir comment mieux protéger, comment mieux insister sur ces frontières que l'on veut effectives, comment signaler efficacement notre volonté aux loups.

Initialement, on ne négocie pas avec Le Loup, l'idée paraît saugrenue « *le Loup n'est pas représenté à table la négociations, c'est-à-dire que on a des éleveurs, ils représentent les éleveurs et leurs moutons, et il n'y a personne qui a autorité sur le Loup. On ne peut pas... je veux dire, imaginons que chaque année, vous devez donner cinq pourcents de votre troupeau au Loup, ça c'est la part du Loup mais en échange on vous garantit qu'il n'y aura pas d'attaques sur le troupeau... bah tous les éleveurs signent ! Dans tous les troupeaux vous pouvez trouver cinq pourcents de vieilles brebis galeuses, de chiantes qui vous embêtent tout le temps que vous voulez bien donner au Loup. Mais il y a quelque part... négocier... je veux dire, il n'obéit pas au naturaliste qui le représente, c'est vraiment une grosse différence* » (un éleveur). En effet, tout dépend de ce que l'on entend par négocier. Baptiste Morizot (2018) parle d'arriver à un pacte ou à un accord qu'il qualifie de deux façons. Soit on parle d'une coopération, une négociation quantitative qui fonctionne ponctuellement sur le principe du donnant donnant et de l'équité, soit on parle de contribution, une façon durable et qualitative de viser une certaine forme de coexistence qui ne se ferait pas au détriment de l'autre. Cette deuxième forme de partenariat, c'est celle qui prendrait forme dans la négociation avec les loups. La coexistence n'y est pas acquise mais doit constamment être rediscutée selon un accord et des moyens compris par les deux partis. C'est la coexistence compromettante (Doré, 2013), celle qui est toujours en processus.

Les clôtures pourraient être une forme de négociation. Dans leur rôle de barrière, elles sont une frontière, et dans leur rôle de messagères, elles sont à la frontière entre les deux mondes que l'on fait s'opposer. Elles pourraient être des diplomates, comme le décrit Morizot, un être entre-deux qui parle un langage commun aux deux partis, le langage sensoriel en l'occurrence.

Toutefois, certains éléments portent à croire qu'elles échouent dans cette fonction diplomatique. Les clôtures peuvent administrer un signal aux loups, mais elles ne peuvent pas en recevoir de leur part. La clôture est un existant qui n'interagit pas, elle est rationnelle et prévisible. À ce titre, elle devient profondément faillible face aux loups qui apprennent et qui comprennent les faiblesses de ce dispositif qui lui ne comprend pas à qui il a affaire. La clôture est donc une forme passive de réponse aux loups, elle est un biais indirect entre l'humain et le non-humain qui communiquent sans se rencontrer. La relation de l'homme aux loups reste donc celle de la fortification, soit une protection par l'intermédiaire d'une forme de technicité passive, une protection par la défense. Cette ambivalence des clôtures, un éleveur l'a mise en évidence en disant « *la clôture électrique, elle protège pas un troupeau de moutons elle protège une parcelle. Si les moutons sont dans la parcelle, ça va, s'ils n'y sont plus ne sont plus protégés... C'est la grosse différence avec un chien* ». On se protège des loups, non pas en agissant sur eux, mais en agissant sur le territoire. On vient appliquer une forme de contrôle sur quelque chose que l'on parvient à connaître, ou du moins à rationaliser, ce qui n'est pas le cas dans les mêmes conditions pour les loups.

On pourrait alors imaginer une perspective plutôt contributrice, mais il faut alors établir comment l'on se situe vis-à-vis des loups. Si « contrat » il y a, il ne se doit pas d'être égal, et il ne peut de toute façon pas l'être. Tenir compte de l'agencéité des loups ne revient pas à les faire parler autour d'une table, ce qui relève jusqu'à présent de l'impossible, il s'agit plutôt d'admettre leur capacité à surprendre et de la considérer comme un paramètre valide de la gestion. Par ailleurs, ce sont les modalités du contrat qui reconnaissent les loups dans une situation d'agent, pas le principe de contrat en lui-même qui demeure un geste humain de catégorisation des situations selon leur degré de désirabilité et en fonction d'intérêts identifiés par des humains. Morizot dit de cette négociation qu'elle est asymétrique, que le contrôle que l'homme possède sur lui-même lui confère, au moins à son égard, une forme de responsabilité que l'on ne peut ni imputer, ni infirmer chez les loups. Il n'est donc pas question de leur conférer une égalité de droit mais plutôt de reconnaître leur résistance et leur capacité à recevoir un message. Néanmoins, cette question de la communication demeure. Qui parle aux loups et comment leur parle-t-on ? En évoquant Saint François d'Assise, Morizot renvoie à une image symbolique de l'être qui parle aux animaux. Toutefois, il rappelle que le verbe n'est pas le moyen privilégié de ce rapport puisqu'il ne s'agit pas d'un mode partagé par les humains et les loups. Pour établir un point de rencontre, il fait plutôt appel au principe des « éthogrammes partagés », soit l'idée que des comportements puissent être reconnus chez deux vivants

d'espèces différentes car ils découlent d'un même signal, possiblement par des traits partagés sur la chaîne de l'évolution. Ainsi, ces signaux et ces comportements constituent des clefs de communication dont on peut se saisir pour établir une relation. Encore faut-il savoir les reconnaître et les mobiliser. C'est là qu'intervient le diplomate, un être capable de parler le loup, un « lycanthrope » qui doit pouvoir se mettre à la place des loups, comprendre, en toute empathie, les sensations qui feront sens pour eux, et pour les humains. Il doit *devenir comme* les loups. Cette compétence, on peut tenter de la définir et de la situer.

La compétence lycanthropique est celle de retrouver dans le paysage du vivant une certaine forme de lisibilité (Zhong Mengal & Morizot, 2018). Autrement dit, c'est la capacité de voir plus que ce que les signes veulent dire pour celui qui les observe, de voir ce à quoi les signes répondent et dans quel réseau d'interaction ils se situent. Morizot relie cette capacité à celle du pisteur qui perçoit des signes à travers « de multiples codes biosémiotiques ». Autrement dit, le pisteur va plus loin que la connaissance ou la reconnaissance, il entre dans l'écoute. Il ne dit pas seulement « c'est ça », il dit « ça fait ça, c'est en train de dire ça... ». Pister, dit-il encore, c'est enrichir un mode de connaissance qui pourrait ne se résumer qu'à des abstractions mathématiques détachées de toute impression sensible. Or, la sensibilité renseigne, elle n'est pas insignifiante. Lorsqu'elle est soutenue par un savoir écologique appropriée, elle donne accès à un mode de lecture des mondes qui communiquent, elle permet de percevoir les signes « étho-éco-évolutionnaires », ces indices comportementaux qui renseignent sur la situation de l'être dans l'espace et dans le temps. Cette rencontre des modes de savoir n'est pas étrangère à ce qui se fait actuellement dans la gestion du Loup puisqu'ils sont mis en relation à travers le *Réseau Loup* « *Et alors c'est clair que les chasseurs en étant sans arrêt sur le terrain, en dehors des chemins*⁵², *et cetera sont des alliés incroyables pour le suivi de cette espèce* » (un membre de l'administration). Le rassemblement des acteurs n'est pas qu'un moyen de faire diplomatie entre les humains, c'est également une façon de produire une certaine forme de connaissance. Ainsi, le savoir « scientifique », sur lequel se base l'administration, est appuyé par un savoir « de terrain », une autre forme de science, qui se fonde sur des leviers différents, mais qui est capable de dire énormément « *Tu peux venir me poser des questions sur le chant des oiseaux. J'entends des chants d'oiseaux je peux te dire quel est l'oiseau. Je les vois voler, je peux te dire quel est l'oiseau. Je vois une plante, je peux te dire ce que c'est. Je vois un animal, je te dis ce*

⁵² Le chemin est lui-même un « objet » étrange. Il délimite l'espace de la forêt à laquelle on a accès. Il y a donc, de nouveau, une séparation qui est faite et une frontière qui est tracée. Pourtant, lors des deux chasses auxquelles j'ai assisté, le « chemin » n'avait rien d'évident. En soi, il y avait des chemins partout, on ne cessait d'emprunter des chemins, mais ils n'étaient pas délimités ni officiels. Parfois, il fallait le tracer soi-même ou le reconnaître lorsque ce sont les animaux qui l'ont tracé.

que c'est, je te dis ses maladies, je te dis ça et son comportement, je te dirai comment l'approcher. Donc, ça veut dire quoi, ça veut dire que si tu as la connaissance, tu as un certain respect pour ça, sauf si tu es de malveillance, bon... alors ça t'oblige aussi à avoir un discernement » (un chasseur). On pourrait donc imaginer que le diplomate idéal, le lycanthrope, c'est le *Réseau Loup*, non pas un individu isolé doué des multiples compétences, mais un collectif qui s'enrichit de l'apport de chacun. Toutefois, si la forme est déjà présente, le fond ne s'en rapproche pas encore.

Le tir non létal et le paysage de la rencontre

La différence entre produire du savoir et le mettre en application s'observe dans la forme actuelle du *Plan Loup*. Si l'administration est entourée d'une équipe de personnes qualifiées et capables de reconnaître des signes à partir, notamment, de leur regard propre et de leur sensibilité, la connaissance ainsi produite sur les loups est employée pour soutenir l'application d'un modèle de réponse, d'une seule forme de réaction à la présence des loups. Là où le modèle du pistage offre une piste d'exploration originale qui fait basculer le mode de protection de la défense fortifiée à la négociation, cette dernière option est reléguée au second et au troisième plan, comme une option supplémentaire plutôt qu'une approche privilégiée.

Pourtant, pour Morizot (2014), la diplomatie commence lorsque l'on s'éloigne de cette approche, lorsque l'on arrête d'imposer ses représentations et que l'on cesse d'être un « souverain transcendant ». Ici, la logique que l'on impose, c'est la séparation, sur le terrain et dans les négociations. Or, elle n'est pas forcément privilégiée par chacun ni dans chaque circonstance. Ne serait-ce que dans le suivi, tout d'abord, où l'on observe combien séparation ne signifie pas détachement. Au contraire, la relation aux loups se construit notamment par leur individualisation. Si nous avons évoqué les intérêts de la mesure en termes de communication et de pratique, il s'agit également d'un mode qui introduit une approche individuelle de la gestion des loups « *au niveau du suivi individuel, on peut avoir des loups qui ne consomment pas beaucoup de la faune sauvage, qui a priori ne posent jamais de problèmes, et d'autres loups qui vont se spécialiser davantage dans la viande de mouton. Donc certains individus nuisent à la réputation, entre guillemets, d'autres, de la majorité des cas* » (un membre de l'administration). Le suivi des loups dépasse alors la logique d'espèce sur notre territoire. Du fait notamment du faible nombre d'individus présents sur le territoire, la possibilité de suivre les animaux sur le plan individuel est saisie. Plusieurs raisons l'expliquent et l'une d'elles comprend la reconnaissance de plus en plus partagée qu'un loup n'est pas l'autre et que ces différences sont utiles à prendre en compte. Ces différences de comportement passent

également sur le plan alimentaire, ce qui permet d'établir les préférences momentanées d'un loup sur la base de ses déjections. Ainsi, certains individus développeraient un comportement davantage « à problème » que d'autres peuvent le faire. L'utilité de considérer chaque loup individuellement réside également dans le fait de pouvoir intervenir sur l'animal en fonction de son attitude, de son comportement et de sa façon de répondre aux hommes. L'intérêt de cette approche est qu'elle permet de faire entrer l'individu de loup dans une potentielle relation de négociation, laquelle se marque notamment par la mesure de capture qui est envisagée si les clôtures ne parviennent pas à arrêter un loup après plusieurs attaques. L'individu capturé est alors équipé d'un collier émetteur qui permet de le suivre et d'observer son comportement. L'action prend part en deux temps : sur le territoire tout d'abord, par l'installation des pièges nécessaires à la capture, et sur le loup ensuite, par la pose du collier. Ce qui est ensuite espéré dans cette intervention, c'est que le loup soit suffisamment effrayé que pour ne plus vouloir approcher les hommes.

Par ce procédé, on s'éloigne déjà du modèle purement rationnel de la clôture. Capturer un loup exige de provoquer la rencontre et d'aller plus loin que les séparations initialement conçues, celle du dehors et du dedans, celle du dévorant et de la proie. On quitte la protection par la fortification pour expérimenter la protection par la négociation, on enseigne au loup les limites du territoire en agissant sur lui, et non sur le territoire lui-même. C'est également ce que souhaite l'association d'éleveurs qui s'inquiète des conséquences des clôtures pour le secteur *« Les moyens de protection sont financés, l'Europe permet un financement à 100% mais la Wallonie a choisi un financement à 75%, et pas dans tous les cas... enfin, ils ne sont accessibles systématiquement, donc ça reste 25% à charge de l'éleveur... C'est énorme ! Et puis surtout, le plus gros coût des clôtures, c'est pas l'installation, c'est l'entretien... et ce coût-là reste à charge de l'éleveur [...] la seule chose qui fonctionne, c'est quand les mesures d'effarouchement sont mises dans les mains de l'éleveur »* (une représentante de l'élevage). Pour eux, agir passivement au moyen de la clôture, c'est les déposséder de leur pouvoir de réponse. Or, cet élément est profondément ancré dans leur pratique *« il y a de la mortalité dans les moutons pour un tas d'autres causes, avortements, quelques maladies, au départ vous avez un tas d'autres maladies qui peuvent affecter votre troupeau. Sur toutes les autres causes vous avez le droit d'agir sur eux, et en bio on va essayer de ne pas utiliser de vermifuge, on va essayer de prévenir les maladies plutôt que de les guérir. Et si on n'y arrive pas, même en bio on a le droit d'utiliser un vermifuge ou un médicament. Après on ne peut pas commercialiser la viande parce qu'elle a été traitée, délais, et cetera, des précautions... mais vous avez le droit,*

au final, de tuer la cause. Ici, le parasite, vous avez essayé de vivre avec. Quelque part, ce qu'on fait avec le mouton c'est de cohabiter avec des vers parasites, avec un équilibre, mais si au final l'équilibre est rompu et que le vers parasite tue le mouton, vous avez droit, quelque part, de tuer les vers parasites pour rétablir cet équilibre... et avec le loup c'est ce qu'il y a aussi, et il n'y a pas cette solution finale » (un éleveur). En agissant ainsi sur les vers parasites du mouton, l'éleveur cohabite jusqu'au point où il estime qu'il est nécessaire de répondre. Il est donc responsable, capable de se défendre, d'établir sa propre négociation avec le parasite. C'est ce qu'ils demandent à pouvoir faire avec les loups *« il y a un tabou quant au fait de remettre les mesures d'effarouchement dans les mains de l'éleveur. Pourtant, je pense que c'est la seule façon de faire »* (une représentante des éleveurs). C'est une autre forme de négociation que se dessine alors, plus active, fondée sur un principe de contre-offensive. Si l'assaillant s'en prend au troupeau, on peut lui répondre, contre-attaquer immédiatement. Outre l'efficacité présumée de la méthode, sensée repousser le loup touché et induire encore davantage un sentiment de danger associé à la perspective d'approcher un troupeau de moutons, le tir non létal comporte une part de puissance, un pouvoir d'agir immédiatement et d'être acteur de la conséquence souhaitée. C'est aussi ce droit au pouvoir que revendiquent certains éleveurs qui, malgré la conscience du coût médiatique qu'ils risquent à s'affubler d'une arme destinée aux loups, et non désireux, dans l'absolu, de détruire l'animal, cherchent à récupérer un sentiment de contrôle qu'ils estiment avoir perdu où qu'ils craignent de perdre. Par ailleurs, les dimensions pratiques nécessaires à la réalisation d'une telle mesure exigeraient que soit revue l'occupation du territoire. En effet, seule la surveillance constante des troupeaux par des bergers équipés permettrait que les loups soient repoussés par un tir non-létal. Cette fois-ci, la rencontre est la condition du succès de la mesure. Le territoire ne divise plus les loups, les moutons et les humains, il est occupé par les trois qui se répondent les uns aux autres.

Finalement, la négociation est déjà envisagée. On peut potentiellement répondre aux individus de loup selon leur identité et leur comportement, en tenant compte de qui ils sont. Le tir non létal devient alors un mode direct de communication qui met immédiatement en contact l'humain et le non-humain dans un espace où ils se rencontrent et où ils apprennent l'un de l'autre. Toutefois, à l'heure actuelle, le *Plan Loup* prévoit une gradation des mesures. Les clôtures sont définitivement privilégiées tandis que la capture et le tir non-létal ne sont envisagés que dans un second et un troisième temps. Néanmoins, la démarche est pensée et implique un changement de relation à l'animal qui, individualisé et rencontré, devient un négociant direct et non une abstraction rationalisée.

Résumé : une séparation privilégiée

Dans ce paradoxe protecteur précédemment énoncé, on pouvait observer les difficultés de faire coexister des vivants et des lieux protégés les uns les autres alors que les relations qu'ils entretiennent les confrontent potentiellement. Organiser cette cohabitation, à l'intérieur même de ce paradoxe, requiert donc l'invention d'un mode de gestion que l'on peut observer comme une forme de négociation. Cette discussion prend alors différentes formes qui, cette fois, sont explicitement hiérarchisées. Un mode d'intervention est très clairement valorisé plus qu'un autre et il en dit long sur le mode relationnel que l'on entend préserver.

Ce mode privilégié, c'est donc celui de la clôture, une intervention sur l'espace censée marquer une frontière entre la parcelle de l'éleveur et les loups qui tentent de la pénétrer. De prime abord, elle est surtout présentée comme un moyen de communiquer avec les loups, un authentique mode de négociation qui, comme le suggérerait Morizot, repose sur les éthogrammes partagés et sur le canal sensible pour signaler une volonté. On répond donc aux loups, on reconnaît une part de leur agencité en supposant qu'ils puissent comprendre le message, ce qu'ils feront sans doute, sans pour autant obéir indéfiniment si le cœur leur en dit. Toutefois, cette négociation demeure passive car elle compte sur la barrière pour faire office d'intermédiaire. L'objet agit comme relais du message, c'est lui qui protège les moutons. L'éleveur, lui, « débarrassé » de cette tâche, doit en revanche protéger la barrière et assumer son entretien. C'est dans cette mesure que les clôtures sont plus qu'une réponse aux loups, il s'agit bien d'un mode de négociation qui se fait par la séparation, une action de rationalisation du territoire qui vient renforcer les délimitations du dehors et du dedans.

Clairement privilégiée, la clôture est préférée aux mesures de capture et de tir non létal. Ces deux options partagent un trait en commun avec la première, elles reposent également sur un principe de négociation. Il s'agit de répondre à l'animal par un canal sensoriel, la peur ou la douleur, pour lui signaler qu'il n'est pas le bienvenu. À ce titre, elles s'inscrivent bel et bien dans la continuité. Cependant, elles inversent les principes des clôtures en ce qu'elles ne sont ni passives, ni rationnelles, elles impliquent d'autres compétences et une autre forme de relation à l'animal. En effet, le tir et la capture sont des réponses actives aux loups. Elles ne passent pas par un intermédiaire inanimé et supposent qu'une personne compétente soit présente et en possession d'un pouvoir d'agir sur le prédateur. La protection est assurée directement par cette personne. Elles ne sont pas non plus rationnelles puisqu'il ne s'agit pas d'électrocuter indistinctement et de façon prévisible tout animal qui franchirait la ligne. Au contraire, les compétences spécifiques nécessaires à ces dispositifs impliquent une reconnaissance des loups,

voire une capacité à penser comme eux. L'action n'est plus un mode gestionnaire administratif et protocolaire mais bien une action d'intervention qui implique un bagage de connaissances situé dans d'autres mains, probablement celles de ceux qui se sont formés ou habitués à connaître et à reconnaître ce qui les entoure.

On peut alors, pour finir ce parcours réflexif, s'interroger une dernière fois sur le sens de ce rapport privilégié au modèle rationnel des clôtures. Au-delà des dispositions pratiques qui pourraient être invoquées pour les défendre, que révèlent-elles, parce qu'elles sont appliquées en priorité, de nos trois relations principales ? Que disent-elles de ce que l'on entend entretenir comme relation à l'animal, aux autres humains et aux territoires que l'on a construits ?

Conclusion : les loups, les clôtures et l'ambiguïté du sauvage

Pour Isabelle Mauz (2005), un animal à crise touche à la fois à la sphère sauvage/domestique et à la sphère nature/artifice, ce qui le fait exister sur des plans parfois paradoxaux. Dans le cas qui nous occupe, les clôtures situent les loups dans une position similaire, bien que l'on pourrait requalifier légèrement les ensembles. Si l'on rassemble la nature et le sauvage pour les opposer à ce qui est domestique et artificiel, on obtient à nouveau quelque chose qui ressemble au grand dualisme de la culture et de la nature que l'on pourrait enrichir d'une conception venue de Baptiste Morizot (2018) posant le sauvage comme ce qui existe « par soi-même » et non au service intentionnel de quelqu'un ou de quelque chose d'autre. Or, on peut rapprocher cela d'une autre forme de distinction que l'on a tenté de mettre en évidence tout au long de ce travail.

En effet, si l'on replace ces espaces uniquement selon la perspective humaine, ce qui est domestique et artificiel, ce qui ne fonctionne pas par soi-même mais au service des humains, c'est ce que l'on a choisi de faire exister à l'intérieur. Mais quel est, tout compte fait, cet intérieur dont on parle ? Il pourrait s'agir de tout espace considéré comme soumis à ce contrôle, toute dimension qui ne peut exister par elle-même et dont le sens est tributaire de la présence humaine. C'est le *domus*, cet espace que l'on peut à nouveau renvoyer au domestique, mais surtout à l'intérieur. On le mettrait donc en tension avec la nature sauvage qui, toujours dans cette dynamique spatiale, pourrait être considérée comme l'extérieur. Toutefois, il faut se demander si le lien tient véritablement la route. Il le peut, au moins étymologiquement. En effet, si l'on cherche à établir des liens, on notera que sauvage est associé au terme *selva* qui, dans la longue évolution des diverses langues romanes, désigne la forêt aux côtés de *boscum* et de *forestis*. C'est ce dernier mot qui retiendra notre attention. Contrairement aux deux autres qui entretenaient un rapport de sens immédiat avec ce que nous entendons par forêt, soit en désignant le bois comme matière, soit en désignant le lieu, *forestis*, de *fores*, désignait très

spécifiquement la porte dans le mur en latin. Ensuite, dans ses occurrences plus tardives attestées au 9^{ème} siècle, le terme désigne tout espace non clos, en opposition à *parcus*. C'est en association au terme *silva*, dans « *silva forestis* », que l'on va désigner « la forêt de la cour royale », un terrain de chasse, un espace non clos, en *dehors* des murs et habité par des animaux sauvages que l'on chasse (Bloch et Von Wartburg, 1975). La sylve, c'est le dehors, mais c'est aussi le sauvage (Bobbé, 2000).

On observe donc, avec la clôture des espaces, un renforcement de cet ordre d'extérieur et d'intérieur qui vient profondément agir sur l'espace et ses habitants. Pourtant, la situation n'est pas si simple puisque le traitement réservé aux animaux demeure complexe dès lors qu'ils ont fait leur entrée, au moins au moyen de leur *corps politique* (Doré, 2010) dans ce *domus* législatif qui leur confère un statut et une forme de protection. Sur ce point, Sophie Bobbé et André Micoud (2006) nous éclairent en proposant une façon de structurer les ensembles de catégories des animaux qui ont pu voir le jour. Ils proposent de les rassembler selon trois ordres, l'ancien, celui du familier, gibier ou nuisible, le second, celui des animaux protégés, et enfin le tertiaire, celui des animaux « naturalisés vivants », soit ceux que l'on contrôle à tout prix et à l'aide d'intenses protocoles de suivi. Dans ces différents ordres, on peut retrouver les modes d'existence du Loup que l'on a cherché à faire émerger. Le Loup Noir se situe parfaitement comme le nuisible de l'ordre ancien, le Loup Blanc comme l'animal protégé de l'ordre second, et le Loup Gris comme l'animal que l'on tente de naturaliser vivant. Pourtant, en présence des loups, les couleurs du Loup s'effacent et ce sont des traits de ces modes d'existence que l'on retrouve chez des animaux que l'on ne parvient pas à saisir si aisément. Subversifs, les loups pourront éventuellement se montrer dévorant à l'égard des moutons ou d'autres animaux que l'on préférerait maintenir en vie, et ce malgré les moyens de protection. De même, ils pourraient en effet se montrer utiles et contribuer à l'effort d'entretiens des forêts. On peut encore se demander, cependant, s'ils se laisseront connaître et naturaliser vivant.

Car c'est bien là ce qu'induisent notamment le suivi et l'installation rationnelle des clôtures. Même si l'on reconnaît la capacité qu'ont les loups de surprendre, les politiques demeurent profondément orientées vers ces approches de contrôle scalables, applicables sur un territoire où la nature est jardinée. C'est bien ce mode tertiaire qui prévaut en attribuant une valeur à la nature selon ses paramètres définis scientifiquement. Or, une nature écologisée et un sauvage édénique sont les ingrédients d'un environnement « bon à gérer » (Bobbé, 2000). Toutefois, l'image du « Loup sauvage » persiste à travers la communication. Même si les animaux devaient fonctionner de moins en moins « par eux-mêmes », il convient de continuer à leur

attribuer cette étiquette de sauvage, à maintenir cette séparation, ce mode de gestion que l'on souhaite privilégier. Cette construction du sauvage, à nouveau, Sophie Bobbé (2000) tente de l'expliquer en proposant deux types particulièrement évocateurs dans notre cas, de formes de sauvage qu'elle identifie comme un objet manquant que l'on cherche à retrouver. Le sauvage de premier type serait « l'artificialisé, labellisé et emblématique ». Principalement observé dans les réintroductions, soit un cas différent du nôtre, il se rapproche néanmoins parce qu'on le légitime par la construction d'une mythologie et d'un storytelling puissant. Les animaux sont identifiés et suivis le plus possible afin d'être traités individuellement. De ce fait, l'approche que l'on privilégie avec eux est celui de l'anticipation, jusqu'à « *protéger un prédateur de lui-même, de sa propre nature* ». Le sauvage de deuxième type, c'est un sauvage spontané fabriqué. Celui-là, on le gère en après coup, non pas à la suite d'une réintroduction soigneusement préparée mais à la suite d'un retour soudain⁵³ et « naturel », que l'on peut expliquer par les sciences biologiques. Ce sauvage-là, on ne le suit pas à la trace, on le connaît à partir d'indices, et, bien que l'on puisse tenter de lui appliquer une gestion du premier type, il est plus souvent question d'agir dans l'après-coup, par une action de protection de l'espace et d'indemnisations. Tout compte fait, ces deux dimensions du sauvage viennent s'appliquer au cas des loups. On y retrouve des éléments mythologiques autant dans le storytelling que dans le grand retour naturel. Quant à la gestion, elle s'inscrit autant dans l'anticipation que dans la réaction avec, toujours, cette dimension de suivi et de contrôle qui, tributaire de la volonté des loups, ne parvient pas nécessairement à s'inscrire dans le premier type. Quoi qu'il en soit, ce qui est intéressant ici, c'est de mettre en évidence combien une étiquette sauvage est construite et maintenue alors même que l'on édénise le territoire et que l'on naturalise les animaux vivants. On notera également les traits propres à ces deux aspects du sauvages s'observeront différemment selon les groupes ou les personnes qui les invoquent. On pourra toutefois se demander, pour finir, ce qui motive réellement ce mode de communication. Est-ce là une façon de chercher un « objet manquant », comme le suggère Sophie Bobbé, ou est-ce encore parce que les loups, doués pour surprendre et échapper aux moyens qu'ont les humains de contrôler les animaux, parviennent encore à exister « par eux-mêmes » ?

⁵³ Du moins « peu ou pas préparé », à l'anticipation tardive.

Conclusion

Comment les humains en charge ou mis en charge de la gestion des loups, un ensemble des non-humains « à problème », définissent ces derniers et agissent sur eux, entre eux et sur les territoires, tant sur le plan pratique que relationnel ? Cette question un peu générale posée dans l'introduction rassemble en réalité plusieurs questions différentes qui ont été abordées progressivement tout au long de ce travail. Il a d'abord fallu chercher à mettre en évidence les implications relationnelles observées dans la gestion des loups. Pourquoi gérer un grand prédateur induit la mise en réseau de groupes humains, de ceux-ci avec les animaux et de l'ensemble de ces actants avec les territoires de chacun qui se superposent ? Ensuite, il a été question de déconstruire ce qui est mis en relation exactement afin de mettre en lumière la complexité des groupes évoqués et des implications relationnelles que provoquent les « représentations » des uns par les autres, et des modes d'existence qui en découlent. Quels sont les différents visages de ces groupes humains, non-humains et territoriaux mis en relation et que signifie cette diversité des existences au sein d'une gestion ? Enfin, il était question de se pencher plus sérieusement sur le schéma récurrent des relations étudiées, lesquelles prennent la forme de la protection. Cet aspect progressivement mis en évidence est alors réexploré à travers les dispositifs pratiques préconisés par la gestion pour renseigner sur les dispositions et les attitudes des acteurs qui en sont à l'origine. Que disent les dispositions pratiques du *Plan Loup* et la réception de celles-ci de l'attitude des acteurs de la gestion vis-à-vis des groupes humains, non-humains et territoriaux impliqués ?

La première partie s'intéressait donc à ce qu'est la gestion des grands prédateurs, et donc du Loup, et comment celle-ci manifeste des enjeux d'ordre relationnel. Il était donc important de situer quelques exemples de situations où les grands prédateurs et les humains sont mis en relation. Il a ainsi été possible de voir que ces relations prennent différentes formes, notamment selon qu'elles soient inscrites dans des cadres administratifs et légaux ou encore des pratiques et des expériences vécues. C'est le cas pour ce qui est de la gestion du Loup en France où éleveurs, chasseurs, naturalistes, membres de l'administration et loups coexistent à travers un ensemble de problématiques qui les concernent. Chaque point de conflit implique alors une relation et des discours porteurs, eux plus que tout autre, d'une certaine forme de polarité. Le cas suivant est celui qui nous concerne, à savoir la Belgique, où la gestion évolue principalement autour de deux éléments centraux. Le premier est le *Réseau Loup*, un ensemble d'acteurs humains réunis autour de plusieurs objectifs permettant d'assurer la gestion. Les membres de ce réseau tissent alors un lien entre les gestionnaires, les membres associés à leur

pratique respective, et les territoires qu'ils connaissent et qu'ils arpentent. L'autre élément essentiel est le *Plan Loup*, texte officiel supposé définir l'orientation de la gestion et préconisant des approches pratiques. L'analyse de ce cas Belge en devenir permet donc **une première forme de compréhension d'un réseau relationnel qui se tisse contextuellement et qui réunit autour d'une même problématique des humains, des loups et des territoires.**

La deuxième partie visait donc à approfondir ces relations en explorant ce qui les compose. Les humains sont en relation avec les loups, oui, mais les loups ne sont pas les mêmes partout, tout le temps et pour tout le monde puisque le terme « Loup » lui-même ne revêt pas toujours la même signification. C'est ainsi qu'intervient la question des « modes d'existence » (Souriau, 1943), soit les différentes façons qu'ont les éléments de la problématique d'exister les uns pour les autres. Tous ne sont pas saisissables, mais ceux qui l'on peut observer nous renseignent déjà sur les relations que l'on cherche à comprendre davantage. Ainsi, « le Loup » signifie a priori un ensemble de réalités plus larges que « les loups » en ce qu'il renvoie à des « corps recomposés » qui évoluent même si les « corps entiers » des loups ne se manifestent pas (Doré, 2010). Cette tension est d'autant plus prégnante quand on confronte ce que « le retour du Loup » manifeste de prime abord, c'est-à-dire un rapport progressif entre l'absence et la présence des loups. Pour bien faire, on aurait dû dire « le retour des loups » puisque le Loup, lui, n'est jamais réellement parti. On a pu analyser rapidement combien les images persistantes du Loup ont continué de faire exister l'animal tout en maintenant sa mise en relation. Qu'il soit l'antagoniste ténébreux des contes ou le héros lumineux des mythes de la nature, il est lié aux humains et aux espaces, mêlant ainsi les significations des uns et des autres. Ces ensembles sémantiques continuent d'intervenir même en présence des loups, bien que cette translation du mode d'existence de l'animal entraîne l'apparition d'une nouvelle figure, celle d'un Loup géré, ou du moins que l'on tente de gérer. Or, paradoxalement peut-être, **c'est en tentant de gérer les loups, même avec un désir d'objectivité scientifique, que les figures du Loup absent continuent de se manifester.** En effet, **parce que les enjeux continuent de lier les humains aux autres humains, à leurs territoires et à un ensemble de non-humains avec qui ces territoires doivent être partagés,** les loups demeurent partiellement « le Noir » ou « le Blanc » selon les traits qu'on leur attribue. **Plus que des relations, on peut désormais parler de dynamiques, notamment parce que le rapport à l'espace implique un va-et-vient constant entre le dedans et le dehors,** des notions fluides qui tendent également à se définir de façon inégale, avec toutefois des implications sérieuses.

Ces implications font alors l'objet de la troisième partie du travail qui se penche sur cette tension entre l'extérieur et l'intérieur à travers les pratiques préconisées pour gérer les loups, pratiques qui s'érigent au nom d'un principe qui fait également office de « schème de relation » (Descola, 2005), à savoir la protection. Il a donc été nécessaire d'explicitier ce que signifie la protection dans ce contexte et ce qu'elle engendre comme déclinaisons de nos relations. Ce n'est qu'une fois en possession de cette clef d'analyse qu'il a été possible de développer davantage ce qu'impliquent la pose des clôtures, la capture des loups ou le tir non-létal. En effet, la protection est à prendre en compte puisqu'à peu près tout est protégé dans le cas qui nous occupe. Les moutons sont protégés par les éleveurs qui sont eux-mêmes protégés par l'administration qui exige en retour que les éleveurs protègent les moutons à l'aide de moyens qui assureront cette protection à condition d'être entretenus, protégés, par les éleveurs qui doivent s'y fier. En parallèle, on protège les loups à l'aide du suivi. Les acteurs sont mis à contribution pour développer des connaissances jugées légitimes sur l'animal pour qu'elles soient ensuite partagées sous une forme pédagogique et rassurante. Si l'on sait, on n'a pas peur, et si l'on n'a pas peur on ne menace pas. Pour autant, il faut que les loups s'en tiennent à ce que l'on dit d'eux, or cela n'a rien d'évident puisqu'ils ne sont pas des machines qui s'attachent à correspondre aux critères qu'on leur prête. Dès lors, les clôtures qui protègent les moutons des loups protègent également les loups d'eux-mêmes, de la mauvaise réputation qui peut résulter de leurs attaques. Dans l'ensemble, **ce modèle que l'on privilégie pour protéger, c'est la séparation, soit une forme bien précise de négociation qui maintient plus que jamais la distinction entre l'intérieur et l'extérieur**, avec tout ce qu'elle comporte comme bagage symbolique. Pourtant, **ce privilège de la séparation continue de nier un réel que l'on ne peut réduire à des critères rationnels. Les loups continuent d'apprendre et de surprendre, les humains choisissent d'inclure ou d'exclure les clôtures de leur propre réseau, les territoires changent et se mutent à mesure qu'ils se superposent, et c'est la rencontre, plus que tout autre chose, qui bouleverse l'ordre de la séparation.** Or cette rencontre fait également sa part de chemin dans les réflexions, même si elle ne se manifeste que dans un temps second. On propose bel et bien de capturer des loups ou de les effaroucher à l'aide de tirs, deux mesures qui ne peuvent aboutir sans que la rencontre ait lieu. De plus, certains acteurs possèdent des compétences et des connaissances qui se distinguent des techniques rationnelles et qui peuvent contribuer au succès de la rencontre. Savoir se mettre à la place et devenir comme l'animal, pour mieux le trouver ou mieux le confronter, c'est là un geste que maîtrisent certains **adeptes de la sensation...**

Pour conclure l'ensemble de ce travail, je souhaiterais revenir sur une image que j'ai plusieurs fois mentionnée, à savoir celle du **jardin**. S'il a été question à plusieurs reprises de comparer la nature belge à un jardin, c'est surtout pour mettre en avant son côté esthétisant et maîtrisé. C'est une nature où « le sauvage » est sous contrôle et où l'on attend de lui qu'il produise un effet bien précis. Pourtant, le jardin ce n'est pas que ça. C'est aussi un espace, même un monde, situé entre la maison, l'intérieur des uns, et le reste du monde, l'extérieur où évoluent les autres. Le jardin, plus que n'importe quel autre espace de la maison, est un lieu de rencontre où évoluent, souvent de façon tout à fait surprenante, et même parfois invisible, des formes de vie aux multiples facettes. Pour prendre position, dans ces dernières lignes, j'aimerais susciter les questions suivantes, qui impliquent notamment celles que j'ai pu introduire ici sans forcément pouvoir les développer davantage : plutôt que de s'affronter sur un choix hypothétique entre un modèle d'ensauvagement et un modèle jardiné, ne serait-il pas judicieux de s'arrêter pragmatiquement sur ce jardinage effectif en se demandant à quel type de jardin on veut avoir affaire, un espace qui accentue la séparation, ou plutôt la rencontre ? Après tout, les deux aspects de la chose évoluent ensemble dans un jardin. Aussi, que demande-t-on réellement aux clôtures et en quoi servent-elles, non pas uniquement les éleveurs mais également l'ensemble des acteurs qui évoluent dans ce jardin clôturé ? C'est qu'elles sont présentées comme un moyen mis à la disposition d'un acteur bien précis alors que tous développent à leur égard certaines attentes, réagissent à leur contact, et tout compte fait demeurent attachés, liés les uns aux autres par cet objet qui, très explicitement pour le coup, fait office de frontière intermédiaire (Vinck, 2009). Enfin, selon ce que l'on voudra de ce jardin, et selon ce qu'on acceptera ou non en termes de rencontre ou de séparation, quelles sont les connaissances que l'on décidera de mobiliser et, surtout, auxquelles on choisira d'attribuer une forme de légitimité ? Alors que les modèles rationnels échouent parfois à simplifier le réel, pour finalement le complexifier davantage, qu'en est-il de la sensation et de ce qu'elle nous fournit comme informations précieuses ? À l'heure où l'on parle tant, dans un contexte bien différent, du fameux « bon sens », peut-être que l'expression peut effectivement nous guider vers une recherche de ce qu'il y a de bon dans les sens.

Bibliographie

Documents

ANDRU Julie, RANC Nathan, GUINOT-GHESTEM Murielle. Le chacal doré fait son chemin vers la France. *Faune Sauvage*, 3^{ème} trimestre 2018 N°320, p.21-27.

FICHEFET Violaine, SCHOCKERT Vinciane, LICOPPE Alain. 2019. « Et de trois... », *Forêt.Nature* : 31-36.

KOHLER, Anthony. Le retour du loup en Wallonie... Rêve ou réalité ? *Forêt.Nature*, 2015 N° 136 : 8-18.

LICOPPE, Alain, FICHEFET Violaine et DELLA LIBERA Frédéric. 2017. « Le Réseau Loup wallon », *Wallonie élevage* Juillet 2017 : 63-66.

OLSZANSKA Agnieszka. Quel espace pour les grands carnivores en Europe ? *Naturopa, Nature, culture et paysage pour un développement territorial durable* Les 25 ans de la Convention de Berne n° 101 / 2004 FRANÇAIS, p.25.

PATRIMONIO, Olivier. LA CONSERVATION DE L'OURS BRUN DANS L'UNION EUROPEENNE actions cofinancées par LIFE-Nature. *Les projets Life pour la conservation de l'Ours brun*, 1997.

RANC Nathan. Le chacal doré à la conquête de l'Europe ! *La gazette des grands prédateurs*, n° 59 - mars 2016, p.20-22.

Ouvrages

BLOCH, Oscar. VON WARTBURG, Walther. 1975. *Dictionnaire étymologique de langue française*. Paris : Presses universitaires de France.

BOBBÉ, Sophie. 2002. *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, Éd. de la MSH/INRA, 258 p.

CHARLIER, Bernard. 2015. *Faces of the Wolf. Managing the Human, Non-human Boundary in Mongolia*. Leiden : Brill, 188 p.

CYRULNIK Boris, MATIGNON Karine, FOUGEA Frédéric. 2019. *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux*. Paris : Fayard/Pluriel.

DESCOLA, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

LATOUR, Bruno. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Paris : La Découverte, 2017. 156 p.

LATOUR, Bruno. Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique. Paris : La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 2015.

MAUZ, Isabelle. 2005. *Gens, cornes et crocs*. Paris : Cemagref – Cirad – Ifremer – Inra. 255p.

PASTOUREAU, Michel. 2018. *Le Loup. Une histoire culturelle*. Paris : Le Seuil.

SOURIAU, Etienne. 1943. *Les différents modes d'existence*. Paris.

Littérature scientifique

CHANDELIER Marie, MATHEVET Raphaël, STEUCKARDT Agnès et SARALE Jean-Marc. LE LOUP EN TRIBUNES : ANALYSE COMPARÉE DE DEUX DISCOURS ARGUMENTATIFS SUR UNE ESPÈCE CONTROVERSÉE. *EDP Sciences* | « *Natures Sciences Sociétés* », 2016 N° 24, 136-146.

BENHAMMOU, Farid. Animaux, géopolitique et géographie politique. Loup et grands prédateurs dans les espaces ruraux français. *Revue Semestrielle de Droit Animalier – RSDA* 1/2014.

BOBBÉ, Sophie. Les nouvelles cultures du sauvage ou la quête de l'objet manquant. État de la question. *Ruralia Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, 2000

DAHLSTRÖM, Asa Nilsson. "SHOOT, DIG, AND SHUT UP !" Differing Perceptions of Wolves in Urban and Rural Sweden. *Presses Universitaires de France* | « *Ethnologie française* », 2009/1 N° 39 : 101-108.

DENAYER, Dorothée. COLLARD, Damien. CE QUE GÉRER LA FAUNE IMPLIQUE : UNE APPROCHE PAR LA THÉORIE DE L'ACTEUR-RÉSEAU – LE CAS DE LA CONSERVATION DE L'OURS BRUN DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES. *ESKA* | « *Annales des Mines - Gérer et comprendre* », 2014/4 N° 118 : 78-88.

DENAYER, Dorothée. BRÉDA, Charlotte. *Si le loup y était... Quelles compétences humaines et animales sont instaurées dans l'anticipation d'une coexistence située ?* (Région wallonne, Belgique). Document à paraître. Arlon : Socio-Économie, Environnement et Développement (SEED), 2019.

DORÉ, Antoine. Loups et élevages : une coexistence « compromettante ». *Courrier de l'environnement de l'INRA*, août 2013 N°63.

DORÉ, Antoine. Les loups dans l'espace public français : petite leçon de vivre ensemble... ou non. Le Panoptique, Perspectives sur les enjeux contemporains | More Perspective on Current International Issues, 2009.

DORÉ, Antoine. PROMENADE DANS LES MONDES VÉCUS. LES ANIMAUX PEUVENT-ILS ÊTRE DES INTERLOCUTEURS DE L'ENQUÊTE SOCIO-ANTHROPOLOGIQUE ? *Sociétés*, 2010 N° 108.

DORÉ, Antoine. Le devenir politique des corps recomposés : la circulation des animaux dans l'espace public. *Sociologie et sociétés*, 2010 N°42/2.

DORÉ, Antoine. Faire politique avec les animaux. Négocier avec des loups. *Revue Semestrielle de Droit Animalier* – RSDA 1/2014 DONE

FARGIER, Marion. MARCHAL, Adèle. AMBROSINI, Ariane. Le Loup est-il une espèce protégée ? *Revue Semestrielle de Droit Animalier* – RSDA 1/2014.

GUSTAFSSON, Karin M. Boundary organizations and environmental governance: Performance, institutional design, and conceptual development. *Climate Risk Management*, 19 (2018): 1-11.

GUSTON, David H. Boundary Organizations in Environmental Policy and Science: An Introduction. *Science, Technology, & Human Values*, Vol. 26 No. 4, Autumn 2001 399-408.

LARRERE, Raphaël. Rumeurs de loups. *Revue Semestrielle de Droit Animalier* – RSDA 1/2014.

LAUNDRÉ John W., HERNÁNDEZ Lucina and RIPPLE William J. The Landscape of Fear: Ecological Implications of Being Afraid. *The Open Ecology Journal*, 2010 N° 3, 1-7.

LESCUREUX Nicolas, LINNELL John D.C. Les montagnes sont-elles les derniers refuges des grands prédateurs ? *Histoire des Alpes - Storia delle Alpi - Geschichte der Alpen*, N° 15 : 195-210.

MECH L. David. Is science in danger of sanctifying the wolf? *Biological conservation*, 2012 N°150 : 143-149.

MEURET, Michel et OSTY, Pierre-Louis. ÉLEVEURS ET TERRITOIRES PÂTURÉS FACE AUX LOUPS. Bilan à 25 ans. GREP | « Pour », 2016 N° 231 : 117-126.

MICOUD, André. VERS UN NOUVEL ANIMAL SAUVAGE : LE SAUVAGE "NATURALISÉ VIVANT" ? *NATURES - SCIENCES - SOCIÉTÉS*, 1993 N°1 (3) : 202-210.

MICOUD, André et BOBBÉ, Sophie. UNE GESTION DURABLE DES ESPÈCES ANIMALES EST-ELLE POSSIBLE AVEC DES CATÉGORIES NATURALISÉES ? *EDP Sciences* | « *Natures Sciences Sociétés* », 2006 : 32-35.

MICOUD, André. Sauvages ou domestiques, des catégories obsolètes ? *Sociétés*, 2010 : 99-107.

MOUGENOT, Catherine. ROUSSEL, Laurence. Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant. *Natures Sciences Sociétés*, 2006 N° 14 : 22-31.

MOUGENOT, Catherine. STRIVAY, Lucienne. L'incroyable expansion d'un lapin casanier. *Proliférantes natures*, 2010, N° 185 : 67-82.

MOUNET Coralie. Vivre avec des animaux "à problème". Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises. *Journal of Alpine research — Revue de Géographie Alpine*, 2008, 96 (3), pp.55-64.

MOUTOU, François. Le loup. Biologie, écologie, éthologie, aspects sanitaires. *Revue Semestrielle de Droit Animalier – RSDA* 1/2014.

MORIZOT, Baptiste. Les diplomates. Cohabiter avec un grand prédateur à l'anthropocène. *Revue Semestrielle de Droit Animalier – RSDA* 1/2014.

MORIZOT, Baptiste. LE DEVENIR DU SAUVAGE À L'ANTHROPOCÈNE. *Presses de Sciences Po* | « *Académique* », 2018 in Rémi Beau et al., *Penser l'Anthropocène* : 249-264.

PARKER, John. CRONA, Béatrice. On being all things to all people: Boundary organizations and the contemporary research university. *Social Studies of Science*, 2012 N° 42(2) : 262-289.

STENGERS, Isabelle. LA PROPOSITION COSMOPOLITIQUE. in Jacques Lolive et Olivier Soubeyran, *L'émergence des cosmopolitiques. La Découverte | Recherches*, 2007 : 45-68.

VINCENT, Marc. La régulation du loup... pour son bien et celui du pastoralisme. *Revue Semestrielle de Droit Animalier – RSDA* 1/2014.

VINCK, Dominique. DE L'OBJET INTERMÉDIAIRE À L'OBJET-FRONTIÈRE. Vers la prise en compte du travail d'équipement. *S.A.C.* | « *Revue d'anthropologie des connaissances* », 2009 N° 1 : 51-72.

WERHENS, Rik. BEKKER, Marleen. BAL, Roland. Hybrid Management Configurations in Joint Research. *Science, Technology & Human Values*, Janvier 2014 N°39 : 6-41.

ZHONG MENGUAL, Estelle. MORIZOT, Baptiste. L'illisibilité du paysage : Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité. *Nouvelle revue d'esthétique*, 2018 N°22 (2): 87-96.

Ressources électroniques et articles de presse

https://www.rtf.be/info/belgique/detail_la-ministre-celine-tellier-souhaite-un-plan-loup-pour-la-wallonie?id=10335303 (consulté le 18-04)

<https://www.natagora.be/news/un-plan-de-gestion-wallon-pour-le-loup> (consulté le 18-04)

<http://biodiversite.wallonie.be/fr/le-loup-der-wolf.html?IDC=6097> (consulté le 18-04)

<https://www.levif.be/actualite/environnement/le-plan-loup-wallon-devrait-etre-finalise-avant-l-ete/article-news-1262209.html> (consulté le 18-04)

<https://www.coe.int/fr/web/bern-convention/home>

Reportages

<https://www.youtube.com/watch?v=Xm8nC6IuX8w>

<https://www.youtube.com/watch?v=Gcd5xdKPVCC> (consulté en 2019)

<https://www.youtube.com/watch?v=l7bADSchbyI> (consulté le 18-04)

<https://www.youtube.com/watch?v=6e8L6i1DWVY> (consulté en 2019)